





BIBLIOTHECA

José Luis Cano

ANT

XIX

213

LES NETTS

D-YOUNG.



LES NUITS
D'YOUNG.



LES-NUITS

BYOLAC





Une heure sonne :.... Nous ne comptons les
heures qu'après qu'elles sont perdues ;

Gravé par Ambroise Tardieu.

LES NUITS D'YOUNG,

17^{Am}

TRADUITES DE L'ANGLAIS,

PAR LE TOURNEUR.



NOUVELLE ÉDITION.

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.
VIRGILE.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ L. TENRÉ, LIBRAIRE,
RUE DU PAON, N° 1.

—
1825.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE,

CONTENANT UN abrégé de la vie d'Young, quelques réflexions sur son génie, sur ses Nuits et sur cette traduction, avec une idée de tous ses ouvrages.

SI Édouard YOUNG n'eût été qu'un habile théologien d'Angleterre, sa vie intéresseroit peu la postérité. Le mérite du docteur est ignoré de l'Europe, et déjà oublié dans sa patrie ; mais le grand poète, l'écrivain original, est sûr d'accompagner à l'immortalité les Swift, les Shasftersbury, les Pope, les Adisson, les Richardson, dont il fut ou l'ami ou l'associé littéraire. Il eut part au célèbre ouvrage du Spectateur. Il a survécu le dernier, de ce groupe d'auteurs fameux qui ont illustré l'Angleterre et le commencement de notre siècle. Young eut

moins de goût que ces écrivains ; mais on diroit qu'il dédaigna d'en avoir. Ennemi jusqu'à l'excès de tout ce qui sentoit l'imitation , il abandonna son imagination à elle-même : né pour être original, il a voulu l'être , et remplir une tâche qui lui fût propre. Quittant les routes ordinaires , c'est au milieu des tombeaux qu'il est allé bâtir le monument de son immortalité : c'étoit le placer dans des lieux où il avoit le moins à craindre de se voir suivi par des rivaux. Mais quand le même goût et la même douleur y entraîneroient d'autres , ils verroient bientôt que , s'il est aisé d'y bâtir avec plus de régularité , il ne l'est pas d'atteindre à la même hauteur. Le poème des Nuits, ou Complaintes , présente des défauts nombreux , qu'il est presque aussi facile d'éviter que d'apercevoir ; mais ce n'en est pas moins la plus sublime élégie qui ait jamais été faite sur les misères de la condition humaine , et le plus hardi monument où les grandes beautés de la poésie brillent unies aux grandes vérités

de la morale et de la religion. Il est impossible de lire cet ouvrage, unique dans son genre, sans désirer de connoître plus particulièrement le caractère et les principaux détails de la vie d'un homme, si singulier pour ceux mêmes que leur goût porte à la retraite; à plus forte raison pour les lecteurs ordinaires, et ceux qui passent leur vie sans réfléchir.

YOUNG est né en 1684. Le docteur Édouard, son père, doyen de Sarum et curé d'Upham, dans le Hampshire, l'envoya au collège d'Oxford, où il fit ses humanités. A l'âge de vingt-quatre ans, il fit son droit au collège d'All-Souls: mais il avoit trop d'imagination pour se contenter de ces connoissances arides. L'instinct de son génie naissant l'avoit porté de bonne heure à la poésie: dès sa jeunesse il sentit cette passion pour la gloire, qui présage ordinairement les grands talents, et qu'étouffe souvent la passion de faire fortune. Young cour-tisa long-temps la fortune et la gloire; il n'obtint que la dernière, que les

hommes ne sont pas libres de refuser au génie.

Il débuta par sa tragédie de *Busiris*, en 1719, qui fut suivie, deux ans après, de la *Vengeance*. Ces deux pièces, et surtout son poème sur le Jugement dernier, avec *la Force de la Religion*, ou *l'Amour vaincu*, annoncèrent aux anglais qu'un grand écrivain de plus venoit prendre son rang parmi ceux qui fixoient alors leur admiration. Les grands voulurent le connoître. Il s'en trouva un qui voulut sérieusement lui être utile : le duc de Warthon se déclara publiquement son Mécène, et fut encore son bienfaiteur secret ; il le fut même des autres à sa prière. Young voyoit avec peine que les nouveaux bâtimens du collège d'All-Souls, où il étudioit les lois, restoient interrompus faute de fonds : il engagea le duc à faire présent d'une somme considérable ; l'édifice fut achevé au moyen de ce généreux secours ; et le jeune auteur, par ce noble usage de son crédit,

méritoit de partager avec le duc la reconnaissance publique.

Une place s'étant présentée dans le parlement de Cirencester, Young se mit sur les rangs : il étoit assez versé dans les lois de son pays pour la remplir, et il étoit appuyé par la recommandation du duc ; mais il ne réussit point ; et il y a apparence que son protecteur en fut plus fâché que lui.

Quand on s'écarte de son goût, le premier obstacle qui nous arrête dans une autre route, suffit ordinairement pour nous ramener à la première. Il quitte le droit, dont il n'avoit jamais fait aucun usage ; et porté par le tour de son esprit à l'étude de la morale et de la théologie, il prend les ordres. Il fut presque aussitôt nommé chapelain du roi ; et deux ans après, en 1730, le collège où il étoit agrégé le nomma à la cure de Welwin, dans le Hersfordshire, estimée 300 livres sterling de revenu, sans y comprendre le domaine qui en dépend. Dès l'année suivante il quitta son agrégation pour

épouser milady Betty Lée, veuve du colonel Lée, et fille du comte de Lichtfield. S'il eut à se plaindre de la fortune, qui le borna à sa cure, elle l'en dédommagea en lui donnant pour compagne une épouse douée d'excellentes qualités, et surtout d'une grande douceur de caractère, vertu bien nécessaire à la femme d'un homme de lettres.

Une cure d'un revenu médiocre, une femme vertueuse, et, si l'on veut, l'honneur de devenir, à soixante-dix-neuf ans, le chapelain privé de la princesse douairière de Galles, furent tous les dons qu'il reçut de la fortune. On lui fit toujours à la cour un accueil fort honorable et fort stérile. Il jouissoit cependant de la plus grande faveur auprès du prince de Galles, et peut-être eût-il obtenu à la fin une place considérable; mais la mort de ce prince, arrivée en 1751, fit évanouir les espérances qu'il pouvoit encore avoir d'avancer dans les dignités de l'église.

J'avoue qu'à la première lecture des

Nuits, je fus étonné d'apprendre d'Young même, dans la cinquième, qu'il avoit été courtisan. Qu'y a-t-il en effet de commun entre la cour et un homme de génie, amoureux de la solitude, qui ne se repaît que d'idées tristes et sombres, et qu'on voit toujours rêvant au milieu des tombeaux sur l'immortalité? Aussi ne faut-il pas croire que cette mélancolie profonde que respirent ses Nuits, ait été toute sa vie l'état de son cœur. Sans doute il eut toujours pour la retraite ce goût naturel aux âmes sensibles, et nécessaire aux gens de lettres. Son amour pour l'état qu'il avoit embrassé, et dont il sut remplir les devoirs; son zèle pour la religion; son habitude de méditer sur les vérités spéculatives et pratiques qu'elle enseigne, devoient encore fortifier ce penchant: mais ce penchant n'exclut point en lui une ambition fondée sur des talents du premier ordre, et qui ne faisoit qu'ajouter les espérances du courtisan aux vertus de l'homme de bien. L'expérience et les années l'avoient déjà

détrompé de cette illusion , lorsque la douleur vint étouffer dans ce cœur sensible tous les désirs de la fortune, et l'enfoncer dans la solitude.

Vers l'année 1741 , la mort lui enleva, en moins de trois mois , sa femme , et les deux enfants qu'elle avoit eus de son premier mari. Il les aimoit aussi tendrement que s'ils eussent été les siens , et ils le méritoient. Ces trois pertes successives accumulèrent les larmes dans le cœur de ce vieillard , âgé de près de soixante ans , dégoûté du monde et de la vie , privé tout-à-coup de tout ce qu'il avoit de plus cher. C'est alors que , pour ainsi dire , il descendit vivant dans la tombe de ses amis , s'ensevelit avec eux ; et tirant le rideau entre le monde et lui , il ne chercha plus ses consolations que dans cet avenir où l'homme triste et malheureux se plaît à se réfugier. Mais ses larmes ne furent pas stériles pour sa gloire ; et son génie , loin d'être oisif et muet dans sa douleur , sembloit attendre ces trois coups de foudre pour s'élancer dans

le sombre empire de la mort, et pénétrer jusqu'aux régions heureuses dont il est le passage. Telle fut l'occasion de son beau poème des Nuits, celui de ses ouvrages qui est le plus original, et qui n'est propre qu'à lui. « Aussi, dit le journaliste anglois (1), tous ceux qui ont tenté de l'imiter l'ont fait sans succès, et il n'a point encore eu de rivaux dans ce genre de poésie. Les applaudissements qu'il lui mérita, n'eurent point de bornes. Le poète infortuné qui sut si bien faire passer sa douleur dans ses vers attendrissants, et de ses vers dans l'ame pénétrée du lecteur, qu'ils remplissent d'une tristesse délicieuse, fut célébré par tous les auteurs de son temps, tant profanes que sacrés. »

Semblable à ces lampes sépulcrales, son génie brûla dix années sur les tombeaux de ses amis. Enfin, à force de répandre ses regrets dans ses Nuits, leur amertume s'adoucit; il vécut plus tranquille, et même il vécut long-temps

(1) The Mouthly Review.

depuis. On peut s'étonner qu'un chagrin si actif et si profond n'ait pas abrégé ses jours. Comment cette imagination brûlante, dont la sombre tristesse avoit concentré les feux, et qui a pénétré ses écrits d'une flamme qui allume encore l'imagination de tout lecteur sensible ; comment, dis-je, cette fièvre continue de la douleur et de l'enthousiasme, n'a-t-elle pas, en peu d'années, fatigué, desséché ses organes, et dévoré sa vie ?

Tant que sa femme avoit vécu, il ne s'étoit jamais mêlé du gouvernement de sa maison. Après sa mort il sentit plus que jamais, pour ces détails, une incapacité assez ordinaire dans les hommes de génie. Il se déchargea de ce fardeau sur son concierge ; et continuant de méditer et d'écrire, il donna encore au public différents ouvrages tant en vers qu'en prose.

Enfin cette mort qu'il avoit tant invoquée, arriva le 12 avril 1765. Il mourut dans son presbytère d'Wellwin, et fut

enterré sous l'autel de son église, à côté de sa femme (1).

Si sa modeste piété lui fit souhaiter de quitter la vie sans bruit et sans appareil, les hommes ont accompli son vœu à la lettre. Les muses mêmes n'ont pas pleuré sur sa tombe : il y est descendu dans un profond silence. Les solennités les plus succinctes avec lesquelles on congédie le pauvre, furent négligées pour lui. La cloche attendit pour sonner que le cercueil fût sorti de la maison ; et ce corps qu'avoit illustré une ame vertueuse, un génie sublime, ne recut pas même les honneurs vulgaires. Il étoit le fondateur d'une école de charité dans sa paroisse : les écoliers et le maître dédaignèrent d'accompagner leur bienfaiteur à son tombeau !

Il y avoit déjà quelque temps que l'histoire des écoliers étoit celle du public, sou-

(1) Cet autel passe pour un des plus curieux de l'Angleterre. On y admire un devant d'autel, ouvrage à l'aiguille, travaillé des mains de myladi Betty Young.

vent ingrat comme eux pour les grands hommes qui l'instruisent et qui l'éclairaient. Il n'étoit presque plus mention d'Young dans les dernières années de sa vie. Ce poète, dont la gloire sera immortelle, vit finir sa célébrité avant lui ; et c'est avec bien de la vérité qu'il dit dans une de ses Nuits , « qu'on s'étoit souvenu
« de lui si long-temps , qu'à la fin on l'a-
« voit oublié. » Le monde ne demande pas mieux que de quitter celui qui le quitte , et , dans cette séparation , il semble que c'est toujours lui qui vous a prévenu.

Ce ne fut pas pour se venger de l'oubli des hommes , mais par l'indifférence qu'un mourant doit sentir pour leur estime , qu'Young fit jeter au feu tous ses manuscrits , lorsqu'il vit sa mort décidée. On peut regretter cette perte , lorsqu'on songe à l'énergie de ses pensées et de son style , et qu'il étoit l'ami d'Adisson et un des écrivains du Spectateur. Il n'a eu qu'un fils , M. Frédéric Young , à qui il a laissé par son testament toute sa for-

tune, quoiqu'il eût été indisposé contre lui par quelques erreurs de jeunesse. Sa succession ne laissoit pas d'être assez considérable : il n'en retrancha que quelques legs modiques, dans lesquels il n'eut garde d'oublier ce concierge précieux, qui avoit donné à son ame réfléchissante tout le loisir de méditer et de jouir d'elle-même.

Les anglois rendent un témoignage honorable à sa mémoire. Comme chrétien et comme ministre, il retraça un bel exemple des mœurs et de la piété primitive. Sa vie prêchoit la vertu aussi éloquemment que ses écrits. Il est aisé de voir par ses Nuits qu'il parloit d'après son cœur : c'est même le désir et le zèle qu'il avoit de féconder dans les autres les vérités morales et religieuses dont son ame étoit nourrie, qui ont occasionné la plupart des défauts de son poème, considéré uniquement comme ouvrage littéraire. Sans cesse il divise, il résume, il répète les mêmes principes et les mêmes conséquences : sans cesse il exhorte, il

apostrophe son auditoire , dans le personnage allégorique de *Lorenzo* ; et il dit lui-même qu'il prêche en vers comme il eût prêché en prose dans la chaire ; ce qui répand sur ses Nuits une monotonie fastidieuse et des longueurs fatigantes.

On se persuade aisément qu'il n'étoit pas froid quand il parloit en public. Un dimanche qu'il prêchoit à Saint-James , voyant qu'avec toute son éloquence il ne captivoit pas à son gré l'attention de l'assemblée , cet homme sensible , et pénétré de ce qu'il disoit , s'interrompit et fondit en larmes dans la chaire. On ne plaisantoit point impunément devant lui sur les mœurs ou sur la religion ; et son imagination vive et chaude lui fournissoit toujours quelque sarcasme bien anglois et bien mordant , pour imposer silence au railleur.

Son génie étoit naturellement auguste et solennel : son caractère étoit grave et sérieux. Il avoit conçu la plus haute opinion de la dignité de l'homme : il le voyoit toujours sous l'idée d'un être im-

mortel, qui devoit un jour faire la société du créateur de l'univers. Les vérités morales et les dogmes du christianisme n'étoient pas chez lui des idées passagères, rapidement vues dans quelques instants de réflexion, et oubliées ensuite dans le tumulte du monde. A force de les méditer, elles étoient devenues des sentiments profonds, des modifications habituelles et principales de son ame, qui donnoient leur forme et leur empreinte à tout le reste de ses idées. Pascal est celui de nos auteurs dont le génie me paroît avoir eu le plus de rapport avec celui d'Young, pour l'énergie, la profondeur, les idées du même ordre, et le même tour d'imagination.

Quand il étoit à son presbytère, il employoit ordinairement plusieurs heures du jour à se promener dans le cimetière de son église. Son poème fait aussi deviner, sans qu'on ait besoin de l'apprendre, qu'il veilloit ou se relevoit souvent dans la nuit pour aller méditer. On y trouve une foule d'idées et de sentiments

qu'on n'éprouvera jamais pendant le jour, et qui ne peuvent naître que dans l'ame du spectateur solitaire d'un ciel nocturne. Il n'est personne qui n'ait observé quelquefois combien les affections sont différentes dans ces heures de ténèbres et de silence. C'étoit dans ces couleurs fortes et sombres qu'il trempoit ses pinceaux, pour envelopper le tableau de ce monde d'un crêpe funèbre, et faire mieux sortir à côté de ses ombres tout l'éclat de l'immortalité.

Sa conversation devoit se ressentir et se ressentoit en effet de ce genre de vie et de ce goût pour les choses sérieuses, qui caractérise ses écrits. On le retrouvoit jusques dans les embellissements de son jardin. Il avoit peint sur un des murs un berceau en perspective, avec des sièges, dont l'illusion étoit complète. Il falloit s'approcher pour s'apercevoir de l'erreur des yeux, et alors on lisoit ces mots : *Invisibilia non decipiunt.*

Les ames sensibles qui conçoivent qu'il est possible d'être heureux sans rire, se

garderont de conclure du caractère sérieux de cet auteur, qu'il falloit donc qu'il fût un homme insociable, un misanthrope à fuir. Il aimoit les hommes, il ne haïssoit que leurs vices ; et sa mélancolie, pour être si profonde, ne laissoit pas d'être douce. Il ne parloit pas toujours aux autres de tombeaux et de mort : il aimoit les jeux ; il se récréoit des amusements innocents. Il institua une assemblée et un jeu de boule dans sa paroisse, et il y alloit souvent exciter la gaieté des joueurs.

Son génie vécut presque autant que lui.
« Ce ne fut que la dernière année de sa
« vie, dit le journaliste anglois, que ce
« flambeau, qui brilloit encore en appro-
« chant de sa fin, s'éteignit sans gloire
« sous les yeux du public, dans un poème
« intitulé *la Résignation*, le dernier et
« le plus mauvais de tous ses ouvrages (1).
« Mais l'année d'uparavant on le vit en-
« core jeter de vives étincelles dans ses

(1) J'ai donné à la fin du second volume l'extrait de ce qu'il y a de meilleur dans ce poème.

« *Conjectures* (1) *sur la composition ori-*
« *ginale*, adressées en forme de lettres à
« Richardson. Si l'on fait attention que
« c'est l'ouvrage d'un vieillard âgé de
« plus de quatre-vingts ans, ses défauts
« étonneront bien moins que les beautés
« dont il est semé. Il est étrange que le
« fardeau de quatre-vingts années n'ait pu
« affaïsser cette imagination vigoureuse.
« Dans cet âge de foiblesse et de décré-
« pitude, son génie indocile et fier ne
« peut encore souffrir le joug des règles,
« et secoue hardiment les entraves de la
« vieillesse et de l'expérience ». En effet,
on croit lire les réflexions d'un jeune
homme qui, plein d'audace et se repos-
ant sur le sentiment de sa force, annonce
qu'il dédaigne les routes battues, et qu'il
se croit fait pour en ouvrir de nouvelles.
Des idées hardies, de grandes vues, un
style énergique et tout éclatant de com-
paraisons, de métaphores et d'images,
attachent partout le lecteur.

(1) Je traduirai ce petit traité, qui ne peut man-
quer de plaire aux gens de lettres.

Ce petit traité développe parfaitement les idées d'Young, comme critique : on diroit qu'il auroit composé ses Nuits d'après les principes qu'il y expose, ou qu'il auroit ajusté ces principes sur ses Nuits. Auteur original, il ne peut souffrir les imitateurs. Il reproche à Pope de s'être contenté de l'honneur d'être le traducteur d'Homère, au lieu d'aspirer à la gloire de donner un second Homère à l'Angleterre. Le passage que j'insère ici, peut servir d'avance à faire connoître quel genre de beautés on doit espérer de son poème des Nuits.

« Nous naissons tous originaux : com-
« ment donc arrive-t-il que nous mou-
« rions tous copies ? Est-ce la faute de la
« nature ? Non. La nature ne crée point
« deux ames semblables en tout, comme
« elle ne fait point deux visages qui se
« ressemblent parfaitement. C'est donc
« la faute des hommes. La fureur d'imi-
« ter efface les caractères distinctifs dont
« chaque esprit étoit marqué. Le monde
« littéraire n'est plus composé d'individus

« qui aient une physionomie propre et
« une existence personnelle séparée de
« toute autre : ce n'est qu'un amas in-
« forme d'esprits mêlés et confondus en-
« semble , et cent ouvrages différents ne
« sont au fond que le même. S'il s'éle-
« voit parmi nous quelque nouvel Omar,
« qui , pour favoriser les progrès de son
« Alcoran dans l'univers, prît tous nos
« livres pour chauffer ses bains , en n'é-
« pargnant que les ouvrages vraiment
« originaux , la république des lettres
« ressembleroit assez à une grande cité
« en flammes , dont il ne reste que quel-
« ques édifices incombustibles , une for-
« teresse , un temple , une tour , qui , d'es-
« pace en espace , demeurent debout , et
« dominant tristement sur les ruines de
« leur enceinte isolée.

« *Connois-toi, respecte-toi*, sont deux
« règles dont la pratique est aussi néces-
« saire dans les beaux-arts que dans la
« morale.

« *Connois-toi*. Nous pouvons nous ap-
« pliquer ce que Martial disoit d'un mau-

« vais voisin. Rien n'est si près, rien n'est
« si loin de nous que notre ame. Auteurs,
« plongez dans cet abîme, sondez la pro-
« fondeur de l'ame, mesurez son éten-
« due, déployez toute la force de ses fa-
« cultés, et laissez-les agir librement du
« côté où elles se portent d'elles-mêmes :
« rallumez, entretenez les étincelles é-
« parses de lumière et de feu que votre
« négligence laisse éteindre, ou que vous
« étouffez sous un vil amas de pensées
« empruntées et vulgaires. Hâtez-vous
« de les recueillir dans un foyer unique,
« et d'en former un corps lumineux :
« qu'alors votre génie, si vous en avez,
« s'élance de votre sein, comme le soleil
« jaillit du sein du chaos, et osez les pre-
« miers admirer cet astre nouveau, quoi-
« qu'il soit votre ouvrage.

« *Respecte-toi.* Ne vous défiez pas trop
« de vous-mêmes : ne vous en laissez pas
« trop imposer par l'autorité des écri-
« vains fameux et des grands modèles.
« Si vous avez le courage de vous esti-
« mer, peut-être verrez-vous bientôt l'es-

« time du public se joindre à la vôtre.
« Préférez toujours les productions naturelles de votre esprit aux plus riches trésors empruntés de l'esprit d'autrui.
« C'est quelque chose de pouvoir dire
« avec Horace :

Meo sum pauper in ære;

« et c'est dans la république des lettres
« qu'il faut porter l'ambition de César,
« qui aimoit mieux être le premier d'un
« village, que le second dans Rome. C'est
« le seul moyen de donner à vos ouvrages
« un caractère qui leur soit propre, qui
« n'appartienne qu'à vous, et de mériter
« le noble titre d'auteur. A le bien définir, un auteur est un homme qui pense
« et qui compose; et tous ces usurpateurs
« de la presse, quelque volumineux, quelque savants qu'ils puissent être, ne sont
« que des gens qui lisent et qui écrivent.
« L'écrivain qui néglige ces deux règles, ne sera jamais lui, ni un auteur
« à part : il ira tout au plus grossir la
« masse d'un groupe confus, et toutes

« ses pensées auront une malheureuse
« ressemblance avec les pensées de la
« foule. Son esprit, embarrassé de sa
« science, oppressé sous les idées d'au-
« trui, n'aura pas la force de concevoir
« le germe d'une pensée neuve. Ce n'est
« pas lui que vous verrez découvrir une
« perspective nouvelle, un point de vue
« inconnu dans les plaines brillantes de
« l'imagination : imitateur servile, il suit
« en rampant le troupeau des écrivains
« vulgaires ; il se traîne à genoux sur les
« traces de l'antiquité : comme un dévot
« superstitieux qui, tremblant aux pieds
« de son idole impuissante, lui demande
« un secours qu'elle ne peut donner ; il
« se prosterne avec un aveugle respect
« devant la statue d'un grand homme ;
« embrasse, les yeux baissés, son piédes-
« tal ; et croit qu'il lui suffit de le toucher,
« pour obtenir le pardon de ses fautes et
« de sa médiocrité. Voyez le vrai génie :
« il traverse dans leur largeur les routes
« publiques ; il cherche et trouve enfin
« une terre toute neuve ; il la défriche

« avec courage , et y élève un monument
« qui étonne par sa hardiesse ou par la
« singularité du dessin.

« Et pourquoi seroit-il impossible qu'il
« s'élevât de plus grands hommes que
« ceux qui ont déjà paru ? Quel est celui
« qui a sondé l'abîme de l'esprit humain ?
« Ses bornes ne sont pas moins incon-
« nues que celles de l'univers. Depuis la
« naissance du monde , il ne s'est peut-
« être pas trouvé un seul homme qui ne
« se soit arrêté en-deçà du terme où il
« pouvoit arriver , et qui n'ait laissé ce
« qu'il a fait bien au-dessous de ce qu'il
« a pu. En prenant toujours les exemples
« du passé pour la règle du possible , il
« n'est pas étonnant que ce préjugé , qui
« n'est appuyé sur aucun principe dé-
« montré , ni même sur aucune recher-
« che , rapetisse à nos yeux l'idée de
« nos facultés et de nos forces.

« Pourquoi Virgile avoit-il condamné
« au feu son admirable Énéide ? C'est
« qu'à la fin de son ouvrage il découvroit
« encore au-delà du terme qu'il avoit

« atteint. Pourquoi ne pourroit-on abor-
« der à ces lieux qu'il a vus de loin ?
« Avant qu'Homère eût écrit , si quelque
« être supérieur eût apporté sur la terre
« le plan de la divine Iliade , ou que le
« genre humain l'eût trouvé par hasard ,
« il est vraisemblable que son exécution
« auroit paru passer la portée de l'homme :
« de même aujourd'hui , nous regardons
« comme impossible de surpasser Ho-
« mère. Cependant il est évident que le
« premier jugement eût été une erreur :
« qui nous a dit que le second n'en est
« pas une autre ? Ces deux préjugés sor-
« tent de la même source , de l'ignorance
« où nous sommes des véritables dimen-
« sions et du pouvoir de l'esprit hu-
« main.

« Seroit-il impossible que les dernières
« copies que le créateur tirera de l'ame
« humaine , ne fussent aussi les plus cor-
« rectes et les plus belles ; qu'il vint un
« temps où les modernes pourront jeter
« un regard satisfait et plein d'un juste
« orgueil sur les siècles passés , regarder

« les jours d'Homère et de Démosthènes
« comme l'aurore du génie naissant, et
« Athènes comme le berceau de la re-
« nommée en son enfance? Quelle extra-
« vagance, direz-vous, de l'oser penser!
« Mais voyez donc la physique, les ma-
« thématiques, la morale, quels accrois-
« sements rapides n'ont-elles pas pris dans
« un petit nombre de siècles? Comme les
« arts et les sciences ont avancé ensemble,
« et avec elles les commodités et les agré-
« ments de la vie, les plaisirs et la gloire
« de l'espèce humaine!

« Cette foule de découvertes offre des
« aliments nouveaux au génie de l'écri-
« vain. Les arts et les sciences sont les ra-
« cines; l'art d'écrire est la fleur: quand
« les racines s'étendent, se déploient, et
« profitent de toutes parts, la fleur doit-
« elle dépérir ou dégénérer?

« Sans doute il est prudent de lire les
« anciens, et il n'y a que l'homme de
« génie qui sache les goûter parfaite-
« ment: la gloire nous invite à les sur-
« passer, et la raison veut que nous es-

« sayons nos forces dans une entreprise,
« où en tout cas le déshonneur de la chute
« n'entraîne pas de si grandes conséquences. Pour moi, je suis intimement persuadé que l'infériorité des générations
« présentes ou futures, à celles qui les
« ont précédées, n'a point, dans la nature, de causes nécessaires, et que dans
« tous les siècles les ames humaines sont
« égales et également puissantes : c'est
« uniquement la faute des hommes, et
« des circonstances extérieures, qui favorisent plus ou moins le développement de nos facultés.

« Nous osons prononcer sur les forces
« de l'esprit humain en général, tandis
« que chaque homme en particulier ne
« connoît pas même les forces du sien.
« Peut-on nier que des facultés ignorées
« de nous ne puissent dormir dans notre
« sein, comme la perle dans l'écaille de
« l'huître stupide, et le diamant dans les
« entrailles du rocher insensible ; et attendre qu'une heureuse circonstance
« les éveille, ou que des efforts redou-

« blés les tirent de leur inertie , après
« les phénomènes de ce genre que nous
« voyons tous les jours ? Des hommes ca-
« chés long-temps dans une obscurité
« profonde, en sortent tout-à-coup, pous-
« sés par l'impulsion de quelque cause
« imprévue , et frappent nos yeux du
« plus grand éclat : souvent ils s'étonnent
« eux-mêmes de leurs succès , autant que
« le public qui les admire.

« Des auteurs qui ont un mérite supé-
« rieur , il en est peu qui n'aient éprouvé
« plus ou moins cette espèce de surprise.
« Aux premiers rayons qu'un génie qui
« se décèle vient à répandre sur sa com-
« position , l'écrivain tressaille comme à
« la vue d'un météore étincelant dans la
« nuit ; il ne peut revenir de son étonne-
« ment ; il a peine à se croire lui-même.
« Tant que cette heureuse pudeur en-
« flamme ses joues , on peut lui dire ce
« que Milton adresse à Ève , lorsqu'elle
« se voit pour la première fois dans l'onde
« tranquille du lac d'Éden : Cette belle
« créature que tu vois et qui te charme,

« c'est toi-même. Le génie ressemble
« alors à un ami tendre qui nous accom-
« pagne déguisé : nous gémissons de son
« absence :... il se fait connoître en nous
« embrassant , et notre surprise égale
« notre joie. »

Personne, je pense, ne traitera ces réflexions de chimères ; et , pour peu qu'on les approfondisse , on conviendra qu'il y a bien des vérités dans ce que l'auteur appelle ses *conjectures*. Si les anglois s'égarerent souvent par trop de licence et de témérité , les français pourroient bien être accusés quelquefois de lâcheté dans le champ du génie : souvent ils étouffent leur talent à force de goût et de servitude. Le vrai goût , c'est-à-dire ce tact naturel qui fait sentir les vraies beautés , perfectionné par l'habitude de comparer , est peut-être aussi rare que le génie. Mais il en est un fort commun : c'est le goût de tous ceux qui n'ont ni imagination ni sensibilité , ou qui n'en ont reçu qu'une mesure foible , qu'ils prennent encore soin d'affoiblir tous les jours. Ceux-là ne

vantent dans un ouvrage que deux qualités ; c'est qu'il soit *bien écrit* et *bien fait*. Mais qu'entendent-ils par *bien fait*? Un plan exact, mais étroit ; une forme élégante, mais commune et petite. Pénétrez dans l'intérieur : qu'y trouvez-vous? Trop souvent des idées communes empruntées des ouvrages d'autrui, revêtues peut-être d'autres termes, ou développées un peu davantage. Au lieu de méditer soi-même chaque partie de son sujet, de le féconder en l'échauffant long-temps au feu de sa propre imagination, on recueille froidement tout ce que les autres ont écrit, qui peut s'y rapporter ; on s'environne de cette multitude de lambeaux mal assortis ; on offusque, on masque son ame sous l'amas de ces décombres : elle ne sait plus voir l'original qui est en elle, et ne se regarde que dans toutes ces images qui ne sont point la sienne. On n'ose pas écrire un instant seul et libre : c'est toujours sous les yeux de mille témoins, sous la dictée de tous ces maîtres, dont la présence gêne votre ame et tient l'ima-

gination dans les entraves. L'ouvrage est fini : le style en est pur , il est même élégant ; mais vous le saviez par cœur avant de l'avoir lu. Vous n'y trouverez point de ces idées qui interrompent le lecteur, donnent une secousse à l'ame , et l'avertissent de penser ; rien qui vous étonne, rien qui inonde tout-à-coup votre ame de lumière , en éclaire un coin nouveau que vous n'aviez pas observé , ou l'affecte d'émotions vives et durables.

A la fin de votre lecture , vous êtes tenté d'adresser à l'auteur absent , le reproche que mériterait un homme qui vous fait chercher par la ville , avec une précipitation qui semble annoncer qu'il a quelque chose de très-important à vous communiquer : compagnie , plaisirs , affaires , vous quittez tout ; vous volez à lui , inquiet , troublé , agité de crainte et d'espérance : vous arrivez ; vous croyez qu'il va vous parler de vous , de votre ami , de votre famille , d'un grand bonheur , d'un grand malheur , du moins de quelque événement important ou secret qui

intéresse la patrie , l'espèce humaine....
Vous êtes tout étonné de n'apprendre
qu'une nouvelle indifférente , que vous
saviez comme lui par le bruit public.
« Est-ce là tout ce que vous aviez à me
« dire ? » lui direz-vous en le quittant
avec humeur.

Loin qu'Young ressemble à cette classe
d'écrivains qui restent médiocres et co-
pistes , parce qu'ils sont nés pour l'être ,
ou qui le deviennent à la fin à force d'a-
bâtardir par ce goût d'esclave des talents
distingués , il ne faut pas même chercher
dans ses Nuits l'ouvrage d'un auteur qui ,
voulant se faire un nom dans les lettres ,
imagine le sujet et rassemble les maté-
riaux d'un poème , en dessine à loisir le
plan , en combine les parties , meuble
sa mémoire des connoissances relatives ,
choisit les idées qu'il doit employer , con-
sulte les règles de l'art et le goût de sa
nation , et ne se propose d'autre but que
le succès et la gloire ; qui , à des heures
réglées de solitude et de travail , reprend
la tâche qu'il s'est imposée , féconde son

imagination, s'unit aux personnages qu'il veut faire parler, aux objets qu'il veut peindre, et se donne pour quelques heures des passions, des sentiments et des idées étrangères à l'état de son ame; continuant ainsi son application et son travail, jusqu'à ce qu'il ait élevé l'édifice qu'il a conçu à la hauteur qu'il a marquée, et dans l'étendue qu'il a circonscrite.

Mais concevez un homme d'un caractère grave et sérieux; intimement persuadé de l'immortalité de l'ame; se nourrissant par devoir et par goût des vérités qu'enseignent la religion et la morale; accoutumé à les méditer; conformant sa vie à sa croyance; vivant en homme de bien dans le monde et à la cour, où le retiennent la faveur des grands, et l'envie de faire une fortune proportionnée à son mérite, quoique porté à la retraite par le penchant de son ame mélancolique et méditative; à quarante-sept ans commençant à se dégoûter du monde, et déjà détrompé des vaines promesses de la fortune; cherchant à reposer son cœur



sur le cœur d'une compagne digne de lui ; trouvant dans un seul mariage une épouse vertueuse et tendre, et de jeunes amis dans les deux enfants dont il remplace le père ; goûtant dix années les plaisirs et le charme d'une société si douce... C'est alors que Philandre meurt, que Narcisse meurt, et son épouse aussi ! Philandre est enlevé par une mort soudaine ; Narcisse périt d'une maladie de langueur : en vain il s'est hâté de la conduire en France, espérant la ranimer sous un climat plus doux : il y laisse sa cendre, privée des honneurs de la sépulture : il repasse les mers, le désespoir dans le cœur ; il retrouve l'épouse qui lui restoit dans les agonies du trépas ; il la voit s'éteindre sous ses yeux. En trois mois il a perdu tout ce qu'il avoit de plus cher ; en trois mois il a élevé trois tombeaux, et il se trouve seul dans sa demeure, à l'âge de près de soixante ans. Donnez du génie à cet homme infortuné, une imagination vive et brûlante, une ame profondément sensible ; apprenez qu'il est anglois et

qu'il vit à la campagne ; supposez qu'il écrit ce qu'il sent et ce qu'il pense , à mesure que les sentiments et les idées se succèdent dans son ame ; et vous pourrez aisément deviner le ton , le genre , les beautés et les défauts de l'ouvrage.

Que le début doit en être sombre ! Comme l'état de son cœur aura tout-à-coup changé l'aspect de l'univers ! Qu'il doit voir l'espèce humaine misérable , dans le sentiment de sa propre misère ! Comme toutes ses idées , toutes ses réflexions doivent aboutir à la mort et au tombeau ! Qu'il doit chérir les ténèbres et la solitude de la nuit ! Qu'il doit aimer à n'entendre que sa voix gémissante au milieu du silence et de l'obscurité ! Il cherchera tous les objets qui peuvent flatter et nourrir sa douleur. Qu'il sentira de violents désirs d'être toute autre chose que ce qu'il est , de mourir pour changer d'état , de rejoindre ses amis dans les lieux où il les croit heureux , en se voyant si malheureux dans le monde où ils ne sont plus ! Qu'il trouvera bien plus de douceur à

s'entretenir avec leurs fantômes chéris, que dans le commerce des hommes ! Il ne pourra plus souffrir de visage joyeux, dans un monde qu'il ne voit qu'au travers d'un crêpe funèbre. Sa compassion pour tous ceux qui cherchent d'autres plaisirs que lui, sera sincère et de bonne foi. Il ne verra de tous les objets que le côté affligeant et triste. Combien de fois, dans cet abandon général, il adressera à l'Être suprême ses plaintes et ses prières ! Qu'un vieillard de soixante ans et malheureux a besoin d'être vertueux, d'être seul, de croire un Dieu et le dogme consolant de l'immortalité !

En voilà assez pour faire juger quels doivent être le ton, le caractère et les couleurs de l'ouvrage. Combien il doit être sublime par intervalles ! presque toujours irrégulier, monotone et diffus, plein de défauts et de beautés. Mais pour sentir quelle foule d'idées neuves, d'images hardies, d'expressions brûlantes et pénétrées de sentiment, doivent sortir de cette ame exaltée par la douleur, et

entretenu dans un état si nouveau pour l'homme ; qu'on fasse cette réflexion : si l'écrivain , au lieu de peindre de mémoire des sentiments affoiblis , ou de s'en prêter de factices qu'il n'éprouva jamais pour lui-même , exprimoit ses idées et ses sensations à mesure qu'il les reçoit ; non pas , il est vrai , dans ces premiers instants de trouble , où l'ame , employée tout entière à sentir , ne peut produire hors d'elle que des monosyllabes , que des sons inarticulés , et se répand en désordre par tous les organes ; mais dans cet instant où l'ame , se partageant entre la sensation et la réflexion , commence à devenir assez tranquille pour se voir agitée , et peut se rendre compte de toutes ses impressions ; s'il fixoit alors sur le papier les idées fugitives , les réflexions extraordinaires , les illuminations soudaines qui passent devant sa pensée ; s'il laissoit ses sentiments s'exprimer eux-mêmes ; que l'ame alors tendue seroit bien autrement retentissante , et rendroit bien d'autres sons ! Quelle énergie ! Quelle nouveauté d'ex-

pressions et d'idées ! Quelle différence avantageuse et frappante on remarquerait dans les écrits !

Cet état de l'ame, si propre à produire des idées originales, étoit à peu près celui dans lequel Young entretenoit la sienne par des méditations assidues et profondes dans le calme de la solitude. Nourrissant avec soin le sentiment d'une mélancolie active, il suivoit les mouvements divers de son ame, traçoit toutes ses pensées dans l'ordre où elles naissoient, exprimait tout ce qu'il sentoit, et l'exprimoit autant de fois que le même sentiment renaissoit, sans beaucoup s'embarrasser de ses lecteurs.

Comme je n'ai pas acquis le droit d'avoir pour les miens cette espèce d'insouciance, il est temps que je finisse des réflexions qu'ils feront bien sans moi, pour les prévenir sur les libertés que j'ai prises dans cette traduction. Ce sont les défauts que j'ai cru remarquer dans l'ouvrage, qui m'y ont autorisé.

Le plus général, et celui qui m'a paru

le plus propre à inspirer le dégoût, c'est une abondance stérile, une reproduction des mêmes pensées sous mille formes presque semblables, un retour perpétuel de l'auteur aux idées qu'il a déjà épuisées. Les anglois en ont porté le même jugement : « Au milieu de ces élans de
« la pensée, presque au-dessus de la portée de l'esprit humain, dit un de leurs
« journalistes, tels que la description de
« la mort (1), qui, cachée dans un coin
« du bal, note les folies et les excès d'une
« troupe de jeunes débauchés; l'épithaphe
« de l'univers détruit; Satan sortant de
« sa prison au jour du jugement; on
« rencontre un mélange de mauvais jeux
« de mots qui dégoûtent le lecteur. Sou-
« vent une belle pensée qui s'annonçoit
« avec éclat, finit par une pointe insi-

(1) J'ai jugé autrement de cet épisode bizarre. L'idée est ingénieuse et la morale en est belle; mais la mort faisant sa toilette, passant une robe de satin par-dessus son drap mortuaire, et prenant le bras d'un médecin pour aller au bal, m'a paru une mascarade burlesque et peu digne du ton noble et sérieux de l'ouvrage : je l'ai rejetée dans les notes.

« pide. Young ne savoit pas s'arrêter ; il
« épuisoit son sujet et fatiguoit ses idées.
« Comme Ovide , il ne quitte point une
« métaphore qu'il ne l'ait tourmentée en
« tous sens , et exténuée à force de la
« décomposer. » J'ai élagué toutes ces
superfluités , et je les ai rassemblées à la
fin de chaque Nuit , sous le titre de *notes* ,
qui ne sont point mes remarques , mais
l'amas de ces fragments que j'ai mis au
rebut , et de tout ce qui m'a paru bizarre ,
trivial , mauvais , répété , et déjà présent-
té sous des images beaucoup plus belles.
Mon intention a été de tirer de l'Young
anglois un Young français qui pût plaire
à ma nation , et qu'on pût lire avec inté-
rêt , sans songer s'il est original ou copie.
Il me semble que c'est la méthode qu'on
devroit suivre en traduisant les auteurs
des langues étrangères , qui , avec un mé-
rite supérieur , ne sont pas des modèles
de goût. Par là , tout ce qu'il y a de bon
chez nos voisins nous deviendrait propre ,
et nous laisserions le mauvais , que nous

n'avons aucun besoin de lire ni de connoître.

Ce n'est cependant point l'extrait ni *l'esprit* d'Young, mais la traduction entière des Nuits, que je donne ici, à un ou deux morceaux près, qui ne sont que les déclamations d'un protestant contre le pape; quelques autres vers épars où il annonce froidement les sujets qu'il va traiter, comme un prédicateur qui fait la division de son sermon; et deux vers fanatiques qui ont échappé à l'ame bienfaisante de l'auteur, et que j'ai rayés de l'original anglois que je possède. J'ai pensé qu'on ne seroit peut-être pas fâché de connoître en entier un poème si singulier, et depuis long-temps célèbre dans l'Europe; mais m'étant proposé pour but, comme je l'ai déjà dit, de faire de cette traduction un ouvrage qui pût trouver une place dans notre littérature, j'ai encore jeté à la fin de chaque Nuit, dans ce que j'appelle *notes*, tous les morceaux, tous les passages qui appartenoient uniquement à la théologie et aux dogmes

particuliers de la révélation , et j'ai choisi ce qui étoit d'une morale plus universelle , comme l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame.

Un autre défaut que j'ai entrepris, non pas de faire disparaître tout-à-fait , je le crois impossible , mais du moins de diminuer , c'est le peu d'ordre qui se trouvoit dans l'assemblage des différents morceaux dont chaque Nuit étoit composée. Elles n'ont point un objet distinct et particulier : elles ne forment point un tout séparé. Il quitte une matière dans un chant , pour la reprendre dans un autre ; il y revient plusieurs fois , selon que les mêmes sentimens se renouvellent dans son ame , ou qu'il découvre de nouvelles réflexions et de nouveaux rapports : ce qui auroit pu servir à former une seule Nuit , est morcelé , et dispersé par lambeaux dans les neuf Nuits de l'original , sans que chaque portion appartienne plutôt à une Nuit qu'à toute autre. On conçoit aisément que l'auteur, méditant sans plan et sans méthode , sur les principales

vérités de la morale et de la religion , devoit retomber souvent sur les mêmes sujets ; que l'idée de la mort lui rappeloit autant de fois la vanité de la vie , l'immortalité , etc. , et qu'il devoit sans cesse rentrer et tourner dans le même cercle.

Rien ne m'a paru porter une atteinte plus mortelle à l'intérêt , qui a besoin d'être entretenu dans un ouvrage aussi sérieux , et qui , par lui-même , fatigue le lecteur , en le forçant continuellement à penser. Ce défaut ôtoit à chaque Nuit le charme de la variété , dont la première source est dans la nouveauté des objets : c'est du moins l'impression que j'ai ressentie à la lecture de mon premier essai , où j'avois exactement suivi l'ordre de l'original. Malgré le penchant qui porte un traducteur à tout admirer dans l'auteur qu'il a une fois adopté ; malgré les élans fréquents et les idées sublimes qui réveillent l'admiration à chaque page des Nuits ; le sentiment déplaisant que causoit la vue de ce désordre et de cette éter-

nelle uniformité, ne s'effaçoit point de mon ame. J'ai donc regardé cette première traduction comme un architecte feroit l'amas des matériaux d'un édifice, taillés et tout prêts à placer, mais entassés au hasard dans huit ou neuf places différentes, et mêlés dans les décombres. J'ai assemblé, assorti de mon mieux, sous un titre commun, tous les fragments qui pouvoient s'y rapporter, et former une espèce d'ensemble. La même raison m'a fait multiplier ces titres; et des neuf Nuits de l'original, j'en ai formé vingt-quatre. Je sais qu'en remettant en masse toutes ces portions et ces parcelles du tout, on pourroit leur donner des combinaisons différentes de celle que j'ai préférée: mais ce qui m'a paru nécessaire, c'étoit un arrangement quelconque; et tel ou tel arrangement devient indifférent dans un ouvrage dont toutes les parties, n'ayant entr'elles aucune liaison particulière et nécessaire, ne s'unissent que par les rapports communs et généraux qu'elles ont avec les deux ou trois vérités fonda-

mentales qui renferment le principe et le germe de toutes les pensées de ce poème. Dans cette espèce de bouleversement de mon original, je ne crois avoir qu'un reproche légitime à craindre, celui d'avoir attenté au désordre sublime de la douleur et du génie : mais je me flatte de n'avoir pas profané ces élans de l'enthousiasme, ces mouvements de l'ame, cette succession rapide et tumultueuse des transports d'une ame agitée qui s'élance et bondit d'idées en idées, de sentiments en sentiments. Il ne faut qu'une sensibilité ordinaire pour vous faire reconnoître d'abord que ces endroits sont consacrés au génie, et vous avertir d'en écarter la main téméraire et glacée de la méthode.

Au reste, j'ai tâché de traduire aussi littéralement que j'ai pu, à raison de mon talent et de la différence du génie des deux langues. Quand il m'est venu quelque idée qui pouvoit servir de liaison aux autres, quelque épithète qui complétoit une image, la rendoit plus lumineuse, ou donnoit plus d'harmonie au style, j'ai

cru que c'étoit mon droit de l'employer. S'il étoit vrai que j'eusse quelquefois embelli l'original, ce seroit une bonne fortune dont je lui rends tout l'honneur : je ne la devrois qu'au sentiment dont il me pénétoit. Quand notre langue résistoit à l'expression angloise, j'ai traduit l'idée ; et quand l'idée conservoit encore un air trop étranger aux nôtres, j'ai traduit le sentiment. Pour me faire mieux entendre, j'en citerai un exemple. A la fin des notes de la quatrième Nuit, on lit : « Le
« souvenir de la mort de Narcisse fait re-
« brousser les pensées les plus joyeuses ,
« de l'âge le plus gai, droit à la vallée
« des morts ». Voilà le mot à mot de l'anglois. Laissant cette idée trop sauvage pour nous, j'y ai substitué l'idée qu'elle faisoit naître. « Le jeune homme, dans
« la fougue de l'âge et des plaisirs, sus-
« pendra sa joie pour s'attendrir sur ton
« sort : il ira, mélancolique et pensif,
« rêver à toi au milieu des tombeaux ».

Je ne doute point que cette prophétie de l'auteur ne se soit accomplie jusqu'à

un certain point : plus d'un lecteur aura donné des larmes à Narcisse , à Philandre , à Lucie ; plus d'un homme se sera enfermé avec Young , aura passé des heures délicieuses à rêver avec lui à la mort , à l'immortalité , aux malheurs de la condition humaine , aux étranges phénomènes de cette vie. S'il se trouve bien des gens qui répètent que cet auteur est trop triste ; que si l'on se livroit à ces idées sombres on ne vivroit pas ; il s'en trouvera d'autres aussi qui les contrediront. « Que ne suit-on les lecteurs au fond de leur cabinet , dit (1) M. le comte de Bissi ! on verroit que les ouvrages mélancoliques sont ceux qui plaisent et attachent le plus. » Soyez , tant qu'il vous plaira , gai , léger , plaisant dans la société ; dès que vous êtes seul , vous n'aimez plus tant à rire. Un ouvrage perpétuellement plaisant vous fatiguera bientôt , vous ennuiera : ce n'est pas lui que

(1) Dans les réflexions qui précèdent sa traduction de la première des Nuits , imprimée dans les *Variétés littéraires*.

vous choisirez pour vous consoler , pour vous égayer ; si vous avez quelque sujet particulier de tristesse , ou si vous éprouvez ce sentiment vague et confus qu'on nomme ennui , et dont le vrai remède est placé dans l'attendrissement de l'ame et dans les pleurs de la sensibilité. Dès que l'ame est atteinte de ce malaise , lorsqu'elle éprouve cette espèce de plénitude et de satiété qui lui donne du dégoût pour la vie , rapportez-la dans la solitude , livrez-la quelques heures à ces auteurs mélancoliques qui étoient dans un état analogue au sien lorsqu'ils ont écrit ; et dès qu'ils auront tiré d'elle quelques larmes , vous ne tarderez pas à la sentir soulagée.

Il me reste à parler des autres ouvrages d'Young , que j'ai ajoutés à ses Nuits.

On peut regarder son poème sur le jugement dernier , comme un heureux essai de son génie dans le genre où il devoit exceller. Il annonce cette imagination brillante et féconde dont il a déployé toutes les richesses dans ses Nuits ;

il décèle son amour pour les sujets lugubres et sombres. Il le donna vers l'année 1723, et les anglois le reçurent avec les plus grands applaudissemens. J'en ai supprimé quelques morceaux qui dépareroient l'ouvrage, et faisoient longueur, surtout après la lecture des Nuits.

On sera moins content de sa paraphrase d'une partie du livre de Job. Cette longue suite d'interrogations sans réponses, et le défaut de variété dans les tours, y jettent une monotonie fatigante qu'il n'étoit guères possible de corriger. Peut-être cependant qu'elle a encore des beautés qui peuvent du moins faire supporter ce défaut. Young dut trouver des charmes à lire, à traduire le livre de Job, dont les sentimens étoient si conformes à ceux qu'il éprouvoit lui-même dans ses malheurs.

Le public ne sera pas fâché de trouver ensuite l'épître qu'il adressa, dans sa vieillesse, à M. de Voltaire.

Soit qu'il écrivît en vers ou en prose, il ne traitoit jamais de sujets frivoles.

Nous avons de lui six lettres fort longues, dédiées à une dame : elles sont plutôt dévotes que morales , et appartiennent moins à l'homme de lettres qu'au directeur. On y retrouve son goût pour des allégories qu'il rend justes à force d'esprit, mais qui n'en sont pas moins mauvaises. C'est ainsi que , dans l'épître dédicatoire qui est à la tête de ces lettres, il se donne beaucoup de peine pour créer ou trouver des rapports entre les centaures de la fable et les libertins de nos jours ; et c'est de cette source qu'il tire sans fin des allusions, des métaphores, et une foule d'idées accessoires, qui ne valent pas mieux que l'idée principale. De temps en temps cependant elles sont semées de réflexions et de morceaux plus dignes de lui. Il y reste peu de choses à glaner après ce que j'en ai recueilli, sous les titres de *Revue de la vie*, et de *Pensées sur différents sujets*. Il écrivit ces lettres en 1754.

Il en avoit publié une autre dès 1728, sous le titre d'*Apologie de la Providence*,

ou *Véritable estimation de la vie humaine*. C'est un de ses meilleurs ouvrages de prose. Le sujet est conforme au nouvel état où il venoit se fixer : on voit qu'il l'écrivit de cœur , et dans un temps de satisfaction : il venoit d'être nommé chapelain du roi.

Il s'est aussi essayé dans le genre lyrique , mais sans succès. Ce poète si sublime , si original dans ses Nuits , n'est plus , dans ses odes , qu'un versificateur froid et vulgaire. Cette imagination si fougueuse , si amoureuse du désordre , s'éteint dès qu'il touche la lyre. Des pensées communes laissent presque toutes ses strophes vides et sans mérite. Ce n'étoit cependant pas la faute du sujet : un poète anglois devroit être moins stérile qu'un autre , lorsqu'il vante les avantages du commerce et l'empire de la mer ; et l'auteur étoit alors dans la vigueur de l'âge : mais ce n'étoient pas là les idées qui lui étoient le plus familières.

Ses autres pièces fugitives sont une épître à Adisson , sur la mort de la reine

Anne , et l'avènement du roi Georges , en 1714 ; des vers sur l'installation de M. Walpole , d'autres sur les événements politiques de 1745 , pièces très-médiocres ; une épître à M. Tickell , sur la mort d'Adisson , en 1719 : elle n'a rien de bien remarquable , que l'écrivain célèbre qu'elle intéresse , et le témoignage honorable qu'il rend aux vertus de son ami. L'épître à milord Landsdowne , en 1712 , mérite d'être traduite en entier.

Les deux épîtres qu'il adressa à Pope , en 1730 , sur les mauvais auteurs de son siècle , doivent être ajoutées aux sept satires qui en portent le nom , et qu'il a réunies sous le titre commun de la *Passion universelle* , ou *l'Amour de la renommée*. Il étoit fort jeune lorsqu'il les composa. Elles sont regardées , par les anglois , comme une de ses principales productions. « Si la pureté du style , dit « le journaliste que nous avons déjà cité , « le brillant de l'esprit et la simplicité « du sujet , peuvent assurer à un auteur « les applaudissements du public, Young

« a droit d'y prétendre. Cependant, ajou-
« te-t-il, je ne sais pourquoi ces satires,
« qui avoient d'abord été si bien accueil-
« lies, et généralement estimées, sont au-
« jourd'hui passées de mode. Le docteur
« Swift en donne pour raison que l'au-
« teur auroit dû être ou plus gai ou plus
« méchant. On y remarque aussi le dé-
« faut général de presque tous ses ou-
« vrages : ses satires ne sont qu'un en-
« chaînement d'épigrammes sur le même
« sujet, qui plaisent d'abord, et finissent
« par fatiguer. »

Le poème où il me paroît avoir mon-
tré le plus de sagesse et de goût, c'est
la Force de la Religion, ou *l'Amour*
vaincu, qu'il donna peu de temps après
son *Jugement dernier*. Le sujet est des
plus propres à intéresser. La malheu-
reuse Jeanne Gray, dont on connoît la
fin tragique, en est l'héroïne. Si ma tra-
duction a quelque mérite, et si j'ai rendu
mon original, on ne sera point étonné
du grand succès qu'il eut en Angleterre.
Les critiques trouvèrent pourtant que

tous les soins que se donnoit l'auteur pour rendre ses vers coulants et faciles, ne leur avoient pas encore ôté tout-à-fait l'air du travail et de la contrainte. Malgré ce défaut, qui devient insensible pour nous, ce petit ouvrage attira tous les yeux sur ses talents, et établit sa réputation. Beautés d'imagination, de sentiment, de morale, tout est prodigué dans ce récit poétique et touchant; on y trouve les scènes les plus théâtrales, et les tableaux les plus pathétiques. Young est sublime, dès qu'il peut s'attrister: c'est le peintre du malheur.

Ce curé si éloquent, cet orateur sublime de la morale et de la vertu, avoit débuté par le théâtre, dans la carrière des lettres. On connoît sa tragédie de *Busiris*, dont M. de la Place a enrichi notre littérature: elle fut jouée en 1719, sur le théâtre de Drury-Lane, et ce fut le premier essai marqué de ses talents. Elle fut bientôt suivie d'une seconde, intitulée *la Vengeance*, qui fut représentée en 1721. A l'âge de soixante-neuf

ans , en 1753 , il osa se remontrer sur la scène , et donner *les Frères* (Démétrius et Persée) , pièce qui me paroît bien inférieure à *la Vengeance* , où il y a des choses à admirer.

Cette tragédie , ses conjectures sur la composition originale , son estimation de la vie , et les autres ouvrages dont je viens de faire l'énumération , et que je traduis soit en entier , soit par extrait , suivant leur mérite , formeront encore , je pense , un troisième volume très-intéressant ; et nous aurons tout ce qu'il y a de bon dans les quatre volumes in-12 de l'édition de 1765 , qui est la dernière et la plus complète.

AVIS AU LECTEUR.

IL est des lecteurs pour lesquels il ne sera peut-être pas inutile d'observer :

1^o Qu'Young , en prouvant l'immortalité de l'ame par les conséquences absurdes qui résulteroient de l'hypothèse contraire , pousse ces conséquences trop loin ; et qu'il n'est pas vrai qu'il n'y eût plus de devoirs pour l'homme , quand il le seroit que son ame doit périr ;

2^o Qu'en faisant le triste tableau des misères humaines , il ne prétend pas qu'elles soient toutes l'effet né-

cessaire de notre condition: il convient qu'il dépend de nous de nous délivrer de la plus grande partie, en soumettant nos passions à la raison.

LES COMPLAINTES

ou

LES NUITS

D'YOUNG.

PREMIÈRE NUIT,

*Adressée à M. ARTHUR ONSLOW, orateur
de la chambre des communes.*

MISÈRES DE L'HUMANITÉ.

Doux sommeil , toi dont le baume répare la nature épuisée.... Hélas ! il m'abandonne ! Semblable au monde corrompu , il fuit les malheureux. Exact à se rendre aux lieux où sourit la fortune , il évite d'une aile rapide la demeure où il

entend gémir, et va se reposer sur des yeux qui ne sont point trempés de larmes.

Après quelques moments d'un repos agité, et depuis long-temps je n'en connois plus de tranquille, je me réveille... Heureux ceux qui ne se réveillent plus !... Ce souhait même est vain, s'il est vrai que les songes obsèdent les tombeaux.

Quels flots tumultueux de rêves insensés ont battu mes sens pendant le sommeil de ma raison ! Comme j'errois de malheurs en malheurs ! J'éprouvois toutes les horreurs du désespoir pour des infortunes imaginaires. Rendu à moi-même et retrouvant ma raison, qu'ai-je gagné à m'éveiller ? Hélas ! je n'ai fait que changer de maux, et je trouve la vérité plus cruelle encore que le mensonge. Les journées sont trop courtes pour suffire à ma douleur ; et la nuit, oui, la nuit la plus noire, au moment même où elle s'enveloppe des ténèbres les plus profondes, est encore moins triste que ma destinée, moins sombre que mon ame.

Maintenant, arrivée au milieu de son

cercle , assise au haut des airs sur son trône d'ébène , la nuit , comme un dieu dans une majesté voilée et sans rayons , étend son sceptre de plomb sur un monde assoupi. Quel silence absolu ! quelle obscurité profonde ! L'œil ne voit aucun objet ; l'oreille n'entend aucun son : toute la création dort ; tout paroît mort : il semble que le mouvement qui donne la vie à l'univers se soit arrêté , et que la nature fasse une pause. Repos terrible , image prophétique de la fin du monde !..... Qu'elle ne tarde plus ! Destin , hâte-toi de tirer le rideau : je ne peux plus perdre.

Silence ! obscurité ! couple solennel , augustes enfants de l'antique nuit , pères des tendres pensées , vous dont la présence relève l'homme abattu et l'affermir sur sa raison , assistez-moi , je vous remercierai dans le tombeau : c'est là votre empire ; c'est là que ce corps fragile , dont la poussière vous appartient , doit bientôt en tombant rendre hommage à votre terrible divinité. Mais que fais-je en implorant votre vaine puissance ? qu'êtes-vous

devant celui dont la voix , interrompant le silence éternel du chaos , envoya les étoiles du matin commencer leur course joyeuse au-dessus du monde naissant, et lui annoncer son créateur? Être suprême, c'est toi que j'invoque , toi qui, du sein du néant, fis jaillir le soleil dans l'univers comme une étincelle brillante ! frappe mon ame , et fais-y luire la sagesse. Voici l'heure où l'avare, au milieu des mortels endormis, veille à côté de son trésor : tu es le mien ; c'est sur toi que mes yeux sont ouverts, c'est dans ton sein que je cherche un asile.

Mon ame, comme mes sens, est dans les ténèbres. Daigne , à travers cette double nuit qui l'environne, daigne transmettre jusqu'à elle un rayon qui l'éclaire et la console ! Je voudrois, faisant trêve à mes chagrins, éloigner ma pensée du spectacle de mes maux, et parcourir utilement les scènes variées de la vie et de la mort : sois mon guide ; inspire-moi de grandes vérités ; dirige mes actions ainsi que mes chants ; enseigne à ma raison

à discerner le bien ; force ma volonté à le vouloir ; enchaîne-moi à la vertu : que je m'acquitte enfin des longs arrérages que je lui dois ; et que la coupe de ta vengeance ne se soit pas épuisée en vain sur cette tête dévouée !

Une heure sonne!.... Nous ne comptons les heures qu'après qu'elles sont perdues : c'est donc sagesse à l'homme de donner au temps une voix. Le son de l'airain frémissant retentit au fond de mon ame : je la sens tressaillir comme à la voix de l'ange du jugement. Si j'ai bien entendu , la cloche a sonné la dernière de mes heures. Où sont maintenant celles qui l'ont précédée ? Elles sont avec les années qui ont vu naître le monde. Ce signal m'annonce qu'il faut quitter la vie. Oh ! combien il me reste de choses à faire ! Mes espérances et mes craintes se réveillent dans le trouble : tout mon être est en alarme. Où vais-je?.... Du bord étroit de la vie j'abaisse mes regards tremblants.... Dieu ! quel abîme sans fond ! Épouvantable éternité , c'est toi que mon

œil rencontre ! Je n'en peux douter , tu dois t'attacher à mon être... Et comment l'éternité peut-elle appartenir à un être fragile , à moi , qui n'ai pas une heure en propriété !

Que l'homme est un être étonnant ! Après Dieu c'est le plus inconcevable. Pour avoir une idée juste de lui-même , il faut qu'il la compose de mille idées qui lui paroissent extravagantes. Quel contraste de richesse et de pauvreté , d'abjection et de grandeur ! Que l'homme est vil ! que l'homme est auguste ! Et le Dieu qui a fait cette étrange créature , qu'est-il donc?... Assemblage merveilleux de deux natures différentes , l'homme est le centre d'où partent deux infinis opposés : il forme la nuance délicate qui unit les deux extrêmes. Anneau brillant , il occupe le milieu dans la chaîne immense des êtres qui descend depuis Dieu jusqu'au néant : rayon éteint de la divinité , esquisse imparfaite , portrait effacé de la grandeur suprême ; le frêle enfant de la poussière et l'héritier de la gloire ; un foible im-

mortel, un insecte infini; un ver, un dieu!.... Épouvanté de moi, je me confonds et me perds dans mon être. Ma pensée, étrangère dans sa propre demeure, me parcourt tout entier avec un étonnement mêlé d'effroi: mon ame se cherche et se replie sur elle-même pour se voir; interdite et flottante, elle se regarde avidement, et frémit en ne pouvant se reconnoître. Quel étrange mystère l'homme est pour lui-même! Que de majesté il conserve dans cet état de misère où il est abaissé! quel air triomphant règne encore dans les traits de cet être souffrant! Ma raison indécise et muette reste suspendue entre la terreur et la joie, et ne sait que prononcer sur mon être: tantôt l'admiration me ravit et me fait éprouver ses transports; tantôt la frayeur m'abat, et je suis tremblant devant moi.... Hélas! qui peut conserver ma vie?... Mais qui peut détruire mon être? Le bras d'un ange ne sauroit me préserver du tombeau; mais des légions d'anges ne peuvent m'y tenir relégué.

Non, l'immortalité de mon ame n'est point une simple conjecture ; tous les objets de la nature s'offrent à me le prouver. Le ciel, attentif au bonheur de l'homme, a disposé partout des lumières qui l'éclairaient sur lui-même. Le sommeil même est chargé de l'instruire : quand ce dieu taciturne soumet à sa douce puissance mes membres assoupis, mon ame, toujours éveillée, poursuit, sans le secours des sens, son vol infatigable : tantôt elle foule d'un pied fantastique la verdure et les fleurs ; tantôt, enfoncée dans la sombre épaisseur d'une forêt solitaire, elle la traverse, triste et pensive ; elle s'afflige de ne pouvoir découvrir les traces consolantes des pas du voyageur : quelquefois, tombée soudain du sommet d'un rocher, elle se sent avec horreur rouler de précipices en précipices ; c'est la surface d'un lac qui l'a reçue dans sa chute ; elle nage avec effort au travers de son onde écumante, regagne ses bords escarpés, et gravit péniblement le penchant de la montagne. Combien de fois elle se sent

portée sur l'aile des vents, au milieu d'une foule de fantômes bizarrement vêtus, légers enfans de l'imagination ! Mais, soit qu'elle jouisse d'un doux mensonge, soit qu'elle souffre de ses chimères, ses erreurs mêmes lui disent qu'elle est d'une nature plus noble que la poussière qui s'élève sous mes pas ; que son activité n'a point de bornes ; qu'elle aime à prendre l'essor vers les hauteurs ; et que, toujours prête à s'enlever vers le lieu de son origine, elle plane librement au-dessus du corps mortel que son poids attache à la terre. Ainsi la nuit, dans son silence même, me révèle une ame immortelle : la nuit, dans son obscurité, m'annonce un jour éternel : le sommeil, qui engourdit mes sens, instruit ma raison ; et les vains songes ne voltigent point en vain autour de moi.

Les songes de la nuit peuvent nous donner des leçons utiles. Ce sont les rêves que l'homme fait éveillé qui lui sont funestes. Combien de fois j'ai formé des assemblages d'idées plus extravagans que

les tableaux désordonnés du sommeil ! Je voulois unir des choses insociables , et donner un être à l'impossible. Insensé ! je me promettois des plaisirs stables sur le théâtre changeant du monde ; des jours clairs et sereins au milieu des tourments de la vie ; un bonheur calme sur les flots agités ! Quel univers enchanteur habitoit ma jeunesse ! De quelles riches couleurs mon imagination me peignoit tous les objets ! Ce n'étoient que rians tableaux , que perspectives agréables et variées , que plaisirs sur plaisirs dans un long enchaînement. Dans quels transports je me promenois au milieu de cette draperie magnifique dont j'avois tapissé mon séjour ! Semblable au ver qui file la soie , je m'enveloppois de ces voiles tissus par ma folie : j'épaississois le bandeau qui déroboit à ma raison la vue des cieux et de la vérité. Perdant par degrés leur lumière , aveuglé par mes mains , et rampant dans les ténèbres que j'avois formées , je me roulois dans ma chaîne et m'en entourois sans fin. J'idolâtrois

mon erreur : le monde et mon cœur étroitement unis , cimentés ensemble , étoient devenus inséparables. Je me repaissois du fol espoir de trouver ici le bonheur , lorsque tout-à-coup je me suis éveillé au bruit perçant de la cloche funèbre , qui ne cesse de sonner tout le jour , et d'envoyer des milliers d'hommes aux autels de l'insatiable mort. Frappé de terreur à mon réveil , je me suis regardé , et j'ai frémi en me voyant moi-même à demi-décédé. Où sont maintenant ces flatteuses illusions et ces richesses imaginaires ? De cet empire si brillant et si vaste où mon ame faisoit la souveraine , que lui restait-il aujourd'hui ? Une frêle demeure d'argile , qui déjà tombe en ruines de toutes parts. Oui , les fils dont l'industriuse araignée ourdit sa toile , sont des câbles auprès des liens qui attachent l'homme au bonheur et à la vie ; ils se rompent au moindre souffle.

Demeures célestes , où les immortels goûtent des plaisirs qui n'ont point de bornes , ni dans leur mesure ni dans leur

durée, ce n'est que dans votre sein qu'on peut trouver le bonheur. Dès qu'il peut finir, il cesse d'en être un. Le bonheur fuiroit des cieux, si la crainte de le perdre y pouvoit entrer : mais il est en sûreté dans cet asile, où ne peut monter l'influence de ces sphères qui, roulant sur nos têtes, entraînent les mondes inférieurs dans le tourbillon de leur inconstance, et versent sur eux les changements et le malheur. C'est ici le théâtre des tristes vicissitudes : chaque heure enfante des révolutions sur notre globe infortuné. Qu'il est rare que dans la variété de ses combinaisons infinies, le sort amène les plus heureuses ! et ce sont toujours celles qui passent le plus rapidement. Si le tems est armé d'une faux énorme, dont le large tranchant coupe, comme l'herbe des campagnes, les empires dans leur racine ; chacune des heures a aussi son glaive en main : elles vont moissonnant nos plaisirs à mesure qu'ils naissent, et se font un jeu cruel de détruire autour de nous tous les germes du bonheur. Avec quelle rapidité

j'ai vu le mien décroître et s'évanouir !
Quand on l'emprunte de la fortune ou
des hommes , il est inconstant comme
elle , il passe comme eux (a). Le bonheur
sur la terre ! Mot d'orgueil ! où est la
chose ? J'ai cru le saisir , et je n'ai em-
brassé qu'une ombre. On n'en peut trou-
ver ici bas que dans la vertu ; elle se le
donne comme le soleil se donne sa lu-
mière ; elle ne le perd point en perdant
des biens périssables. Ah ! si j'avois bien
pesé les objets de mes désirs avant de m'y
attacher , que je me serois épargné d'a-
mertume et de regrets !

O mort ! souveraine propriétaire de
tous les êtres , il t'appartient d'effacer les
empires sous tes pas , et d'éteindre les as-
tres. Le soleil lui-même , tu ne dois le
souffrir qu'un temps dans l'univers : un
jour viendra que ton bras , le détrônant
de sa sphère , le précipitera dans la nuit.
Ne peux-tu donc te contenter de ces gran-
des victimes ? Pourquoi ta haine s'attache-
t-elle à un atôme , et me choisit-elle pour
s'épuiser sur moi ?

Ne suffisoit-il pas qu'un de tes traits m'eût atteint, sans m'en décocher trois coup sur coup ? Ils ont déchiré mon cœur de trois blessures mortelles, avant que l'astre de la nuit eût arrondi trois fois son globe mélancolique. C'est en vain que le temps coule et change mes heures ; en vain je change de situations et de lieux. Le plaisir a fait avec moi un divorce éternel : il ne vient plus s'unir à mes réflexions ; elles s'aigrirent toutes sur mon cœur, et l'abreuvent d'amertume. La pensée, trop active pour mon repos, me tourmente sans relâche ; la cruelle, profitant du calme et des ténèbres de la nuit, m'entraîne dans le passé, promettant de m'y consoler : imprudent ! je la suis dans les sombres détours de ces temps qui ne sont plus ; mais, comme un assassin perfide, elle me trahit et m'y perce le sein : elle s'étudie à me chercher partout des chagrins : elle me ramène aux lieux où furent mes plaisirs, et je n'y trouve plus qu'un désert où leurs fantômes sont restés pour tourmenter ma mémoire. Je déplore les

richesses évanouies de mes premières années ; je gémiss sur les débris épars de mon bonheur : tous les objets qui m'avoient charmé , tous ces biens si chers dont je jouissois avec transport , me font aujourd'hui trembler d'effroi , et chacun de mes plaisirs passés enfonce un trait dans mon cœur.

Mais pourquoi me plaindre , ou pourquoi ne plaindre que moi ? Le flambeau de l'univers ne luit-il que pour moi ? Suis-je le seul infortuné ? Ah ! je déplore une destinée commune à des milliers d'hommes. Sous une forme ou sous une autre , il se fait , à tous les mortels , une substitution éternelle des douleurs de leur mère : la peine est un sûr héritage , que la femme transmet à tous ses enfants avec la vie.

Quelle foule de fléaux divers opprime l'humanité ! La guerre , la famine , la peste , les orages , l'incendie , les volcans , les divisions intestines , les tyrans , désolent tour à tour et ravagent ensemble l'espèce humaine. Ici , des hommes dépos-

sédés de la lumière , ensevelis vivants dans la profondeur des mines , oublient qu'il est un soleil : sur les mers , des êtres immortels comme le despote qui les enchaîne à la rame , y vivent attachés ; toujours luttant contre les tempêtes , tant qu'ils respirent ils sillonnent les flots , et ne recueillent que le désespoir. D'autres , pour des maîtres durs , mutilés dans les combats , vont aujourd'hui , étendant le bras qui leur reste , mendier un morceau de pain noir le long des royaumes que leur valeur a sauvés (1). La misère et les maladies incurables , dans une ligue cruelle , assaillent à la fois une multitude de désespérés , et ne leur laissent d'asile que dans le tombeau. Vois-tu cette foule de morts que les hôpitaux gémissants rejettent de leur sein ?*Vois-tu cette autre foule de mourants qui se pressent à leurs portes , et sollicitent la place que les morts ont laissée ? Combien d'infortunés , nour-

(1) Louis XIV voulut , par l'établissement des Invalides , dérober aux yeux de l'humanité ces affligeants tableaux.

ris autrefois dans le sein des plaisirs , implorent aujourd'hui la main froide et lente de la charité ; et , ô vue choquante ! l'implorent en vain ! Riches voluptueux , quand le plaisir vous lasse , dans ces moments d'ennui où le monde vous devient insipide , venez respirer dans ces tristes asiles ; ouvrez vos mains , donnez , et ranimez en vous le sentiment du plaisir , en voyant ce que souffrent les malheureux : mais vous êtes sans pudeur ; et si vous rougissez encore , c'est de la vertu.

Encore si le malheur ne saisissoit que le vice ! Mais ni la prudence ni la vertu ne peuvent nous défendre de ses aveugles mains : les maladies attaquent la sobriété comme l'intempérance ; on est puni sans être coupable. Vous fuyez en vain dans le fond des forêts ; vous n'empêcherez pas les chagrins de vous y suivre. Souvent nos précautions mêmes nous exposent davantage , et les pas que nous faisons pour éviter la mort , nous la font rencontrer. Le bonheur même ne donne jamais ce qu'en promet le nom : nous nous étonnons tous

les jours de trouver tant de différence entre ce bonheur que nous cherchons, et l'objet que nous avons confondu avec lui : nos désirs sont accomplis, et nous ne sommes point satisfaits. La vie la plus fortunée a ses peines, le cours le plus doux de la nature nous fatigue : nos meilleurs amis nous offensent sans le vouloir ; ils sont innocents, et notre repos est cependant troublé. Sans accidents que de calamités ! que d'hostilités sans ennemis (*b*) ! Ah ! nos maux sont innombrables, et je n'ai pas assez de soupirs pour en donner un à chaque espèce de misère.

Que la partie de ce globe occupée par l'homme est petite ! Le reste n'est qu'une étendue stérile et désolée ; des rochers, des déserts, des mers glacées ou des sables brûlants, sauvages repaires des monstres, des serpents, des poisons et de la mort. Cet affreux tableau de notre globe est celui de notre vie. Qu'elle est misérable, cette royauté dont l'homme est si fier ! Que ses plaisirs sont resserrés ! que ses maux sont vastes ! Les noirs chagrins

l'assiégent , les douleurs le déchirent , les passions l'agitent et le tourmentent , les fléaux le dévorent , le gouffre de la mort s'ouvre à chaque instant sous ses pas , et menace de l'engloutir. O lune ! notre malheureux globe est encore plus changeant que le tien : je te vois pâle et triste : serois-tu un témoin sensible des malheurs de l'espèce humaine ?

Que faisois-je en ne pleurant que sur moi ? Le foible enfant et le malheureux vieillard n'ont d'espoir que dans la pitié d'autrui. La nature a voulu par là nous apprendre à être compatissants. Un cœur qui ne souffre que de ses maux , mérite les peines qu'il endure : une sensibilité généreuse , qui intéresse le genre humain dans ses pleurs , s'ennoblit , et se transforme en vertu. En plaignant les autres nous nous consolons nous-mêmes ; en partageant leurs malheurs nous sentons moins la violence des nôtres. Recevez donc , ô mes semblables ! la part que je vous dois dans mes larmes.

Que la félicité humaine est un objet

de pitié pour l'homme dont l'œil peut percer dans l'avenir, seulement de l'intervalle d'une heure ! La fortune te sourit, Lorenzo ; tu te laisses endormir à ses chants flatteurs : tremble en recevant ses dons ; elle vend le bonheur. N'attends pas l'orage pour t'alarmer : le calme est plus menaçant que la tempête. Les faveurs du ciel sont des épreuves et non des récompenses : jouis du présent en te défiant de l'avenir. Ne crois point que je me fasse un plaisir barbare de troubler ta paix ; je voudrais l'assurer : mais ta joie ne m'en impose point : ton orgueil, je le sais, sollicite de moi l'aveu de ton bonheur : pardonne à un ami qui ne sait point mentir pour te flatter. Tes plaisirs sont le gage de tes peines : bercé dans un songe agréable, tu rêves au bonheur sur les bords d'un précipice. Sais-tu que le mortel heureux contracte une dette avec le malheur ? L'adversité, comme un créancier sévère, s'apprête à te demander les intérêts accumulés de ses délais : elle fait de la prospérité passée un fouet dé-

chirant, qui rend le sentiment de l'infortune plus poignant et plus cruel. Ne te livre donc point aux excès de la joie ; en la modérant tu la goûteras mieux : les transports trop vifs étouffent le bonheur dans nos mains ; et une jouissance trop exaltée, nous laisse plus malheureux que nous ne l'étions par la privation même.

Nos vains plaisirs, comme de faux amis dont la tendresse s'est changée en haine, se révoltent contre nous ; et, déchirant le sein qu'ils ont caressé, ils empoisonnent la paix de nos jours. Lorenzo, crains ce que les hommes appellent bonheur (c) !

Le mien est mort avec toi, mon cher Philandre. Ton dernier soupir a rompu le charme : la terre désenchantée a perdu son éclat. Où sont ces fantômes brillants, cette riche parure dont ta présence l'embellissoit ? Je ne vois plus qu'un désert sombre et nu, une terre dépouillée, inondée de pleurs, où je suis laissé dans ma vieillesse, abandonné comme un être de rebut. Le grand enchanteur est mort, et ce pays d'illusion s'est effacé. Quel chan-

gement subit ! Que l'univers me paroît différent de ce qu'il étoit hier ! Cher Philandre ! tu n'es donc plus qu'une cendre inutile et vaine , jetée et perdue dans la nuit du tombeau ! Tu touchois à l'objet de tes plus chères espérances. Qu'il t'avoit coûté de travaux et d'efforts ! Quelle noble ardeur t'enflammoit pour la vertu ! Comme ta jeunesse marchoit à grands pas vers elle ! Mais , tandis que ta gloire éblouissoit nos yeux , la mort perfide , cachée dans ton sein , et riant de tes projets , travailloit dans l'ombre , et minoit sourdement ta vie.

La prévoyance de l'homme ne peut jamais passer la conjecture : c'est l'événement qui la nomme sagesse ou folie. Souvent l'idée la plus riante , finit par devenir une pensée douloureuse. Que notre vue est foible et bornée ! Elle ne peut porter au-delà du moment présent : l'instant qui suit est derrière un nuage épais ; nous voulons le pénétrer , mais en vain. Le temps ne nous est distribué que par parcelles : chaque moment jure au destin de garder

sur notre sort un profond silence, jusqu'à ce qu'il vienne se mêler au cours de notre vie ; et dans ce silence de l'avenir, chaque moment peut commencer l'éternité.

Par les lois de la nature, tout ce que nous pouvons jamais être, nous pouvons le devenir à l'heure même : aucune de nos heures n'a de prérogatives sur les autres. Quelle présomption plus téméraire peut donc s'élever dans le cœur de l'homme, que celle de compter sur le lendemain ? Où est-il ce lendemain ? Combien d'hommes iront le chercher dans un autre monde ! Ici bas il n'est sûr pour personne ; et c'est sur un *peut-être*, tant décrié par ses mensonges continuels, que nous bâtissons des espérances sans fin, comme sur la base la plus solide ! Nous ourdissons des plans éternels, comme si nous tenions le fuseau dans nos mains, et que nous pussons alonger sans cesse le fil de notre vie ! Tout gros de projets et d'espoir pour le jour qui suit, nous expirons aujourd'hui (*d*)... Philandre n'étoit pas dans l'âge de commander son cercueil.

De toutes nos erreurs, la plus étrange est que nous ne croyons jamais avoir vécu, mais toujours être sur le point de vivre. Tous se promettent d'être sages un jour. L'homme actuel applaudit d'avance à l'homme futur ; et l'amour-propre prend un à compte d'orgueil sur cette sagesse à venir. Qu'elle sera belle cette vie qu'ils ne vivront jamais ! Le temps dont nous pouvons disposer, est abandonné à la folie : celui qui est dans les mains du destin, nous l'assignons à la sagesse (*e*). Quand nous sommes jeunes et pleins de vie, nous nous reposons fièrement sur le présent, sans aucune inquiétude de l'avenir, et nous nous croyons plus sages que nos pères. A trente ans, l'homme soupçonne qu'il pourroit bien agir en insensé ; il en est convaincu à quarante, et réforme son plan. A cinquante, il se reproche ses délais honteux ; et son projet d'être sage, devient enfin une résolution arrêtée : il la renouvelle encore... C'est demain qu'il l'exécute !... Il meurt toujours le même. Ainsi le délai nous vole le temps, année

par année , jusqu'à ce qu'elles soient épuisées ; et nous ne nous laissons qu'un moment pour les grands intérêts de l'éternité !

Les hommes vivent comme s'ils ne devoient jamais mourir : à les voir agir , on diroit qu'ils n'en sont pas bien persuadés. Ils s'alarment pourtant lorsque la mort frappe près d'eux quelque coup inattendu : les cœurs sont dans l'effroi. Mais quoique nos amis disparoissent , et que nous soyons blessés nous-mêmes du coup qui les tue , la plaie ne tarde pas à se cicatriser : nous oublions que la foudre est tombée , dès que ses feux sont éteints. La trace du vol de l'oiseau ne s'efface pas plus vite dans les airs , ni le sillon du vaisseau sur les ondes , que la pensée de la mort dans le cœur de l'homme : nous l'ensevelissons dans le tombeau même où nous enfermons ceux qui nous étoient chers ; elle s'y perd avec les larmes dont nous avons arrosé leurs cendres. Quoi ! j'oublierois Philandre ! Non , jamais !... Comme mon cœur se gonfle !.... Qu'il

est plein !..... Non , quand je laisserois un libre cours à ma douleur, la nuit toute entière , la plus longue nuit ne l'épuiseroit pas ; et l'alouette légère viendrait troubler de ses chants mes tristes plaintes.

J'entends déjà sa voix perçante... Qu'elle est matinale à éveiller l'aurore ! Tendre Philomèle, comme toi je cherche la nuit; comme toi, le cœur blessé d'un trait qui le déchire, j'essaie d'assoupir mes douleurs par mes chants mélancoliques : nous poussons ensemble nos accents vers les cieux. Nous n'avons que les étoiles pour témoins : elles paroissent s'arrêter pour t'entendre ; la nature entière est insensible à ma voix. Mais il fut des chantres sublimes dont la voix, plus ravissante que la tienne, charme tous les siècles. Dans ces heures de silence, enveloppé du noir manteau de la nuit, je cherche à me remplir de leur enthousiasme pour tromper mes maux, et soulever mon ame sous le poids qui l'opprime. Je me pénètre de leurs transports ; mais je ne peux m'élever à leur génie. Divin Homère, sublime

Milton , privés tous deux de la lumière , vous chantiez dans des ténèbres involontaires ; je m'y enfonce par choix , et je les préfère à la clarté du jour. Oh ! que ne suis-je animé des mêmes feux qui vous embrasoient ! Que n'ai-je la voix du chantré de ma patrie , qui a fait revivre sous nos yeux le chantré de la Grèce ! Pope a chanté l'homme : je chante l'homme immortel. Souvent je m'élanche au-delà des bornes de la vie ; car qui peut me plaire maintenant que l'immortalité ? Je suis malheureux ici. Ah ! si Pope , au lieu de s'arrêter dans le cercle étroit du temps , avoit poursuivi la trace de son vol hardi , elle l'eût conduit aux portes brillantes de l'éternité. C'est lui qui se seroit soutenu sur ses ailes de feu , dans les hauteurs d'où tombe ma foiblesse : il eût chanté l'immortalité de l'homme ; il eût été le consolateur du genre humain et le mien.

NOTES.

(a) Prétendre au bonheur ici bas, c'est résister aux décrets de Dieu, c'est entreprendre sur les droits du ciel.

(b) Sur la terre, l'homme le plus vertueux ne manque jamais d'ennemis.

(c) Quiconque bâtit son bonheur sur une base qui n'est pas immortelle, le condamne à périr.

(d) Le plus grand des malheurs de l'homme est une mort à la fois lente et subite. Qu'il est terrible d'être encore surpris après tant de temps pour prévoir ! Sois sage dès aujourd'hui : c'est folie de différer. Le jour présent s'excusera toujours sur le jour qui suit, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de jours pour être sage.

(e) Un fou méprise un autre fou, et continue de l'être : la sagesse humaine en fait rarement davantage.

DEUXIÈME NUIT.*Au Comte DE WILMINGTON.*

L'AMITIÉ.

JE viens d'entendre la voix perçante du coq vigilant : c'est une sentinelle que Dieu a placée près de l'homme pour l'éveiller dans la nuit , et rappeler ses pensées vers son auteur. L'œil de l'Éternel est ouvert sur l'univers et sur moi.... Hélas ! qu'il me voit malheureux ! Mes yeux se chargent de pleurs.... Les laisserai-je couler?.... Où est donc mon courage ? Et sans le courage où est l'homme ? Ne sais-je pas à quelles conditions l'homme reçoit la vie ? En naissant il s'engage à souffrir. Le moyen de mériter moins ses maux , c'est de les accepter , de les supporter en paix.

Cher Philandre , toi dont l'ame vertueuse étoit un trésor de morale , et dont

la bouche éloquente étoit l'organe de la sagesse ; avec quel plaisir nous nous entretenions ensemble de sujets tristes et sérieux ! Nous écartions les pensées vaines et stériles , faites pour ces ouvrages à la mode , consacrés à la frivolité : nous les abandonnions sans regret à ces auteurs qui se font une étude de les chercher : fiers d'allumer des passions viles au feu d'une imagination impure , et de peupler les temples de Cythère , d'hommes dégénérés et corrompus , ils ont trouvé le secret de se passer de raison. Philandre et moi , nous nous occupions du soin de perfectionner la nôtre ; nous nous aimions , pour devenir plus vertueux. Que de beaux jours d'été nous avons embellis , assis ensemble au bord d'un ruisseau , et respirant avec l'haleine du zéphir le doux sentiment de l'amitié ! Que de jours d'hiver nous avons abrégés encore , dans la chaleur de nos disputes innocentes !

Amitié ! fruit délicieux que le ciel a permis à la terre de produire pour faire le charme de la vie , le nectar que l'a-

beille exprime des fleurs parfumées est moins doux que toi. Quand la félicité daigne descendre sur la terre , et visiter les mortels , elle cherche , elle ne trouve que le sein d'un ami où elle puisse se reposer ; elle se plaît avec deux cœurs unis , appuyés l'un sur l'autre , endormis ensemble dans une paix voluptueuse. Le temps ni la mort ne peuvent te flétrir : tu survis dans mon cœur à mon ami qui n'est plus ; la joie que tu fais naître n'est point passagère, elle est éternelle. Amitié ! je ne me lasse point de te chanter dans mes vers.

Sais-tu , Lorenzo , combien de trésors divers on possède dans un seul ami ? L'homme y puise la sagesse et le bonheur, couple uni par la nature , et qu'on ne peut séparer sans les détruire. Le corps a besoin d'exercice pour goûter le repos : les ames ont besoin de converser ensemble pour méditer seules avec fruit. Si nous nous bornons à la méditation , nous restons dans une indigence superbe. Dans la solitude , la pensée brute et sauvage

erre à l'aventure, se fatigue à traverser des espaces imaginaires, et périt au milieu de ses déserts. La conversation donne un frein à sa fougue, la dresse, et lui apprend à parcourir le cercle de la raison. Elle donne encore à nos idées plus d'étendue et de chaleur : la piquante émulation vient au secours de l'esprit, et donne au langage cette énergie et ces grâces qui méritent l'estime.

Le choc des opinions contraires fait jaillir l'étincelle cachée de la vérité : elle s'offre plus vite, elle se montre plus brillante à deux amis qui l'implorent ensemble. Si tu n'en as point à qui tu puisses ouvrir ton ame, tes pensées solitaires demeurent informes, et avortent dans le germe. C'est en se communiquant qu'elles se fécondent mutuellement, et se prêtent le mouvement et la vie. Si le silence les retient captives et muettes, elles (*a*) périssent bientôt, et l'oubli les efface de l'ame.

Eh ! s'il suffisoit de penser, aurions-nous reçu le don de la parole ? Nos idées

s'épurent en passant sur nos lèvres : c'est la parole qui achève et complète les pensées ; c'est elle qui les tire de la mine , sépare l'or pur de son alliage , et les façonne , soit pour l'ornement , soit pour notre usage. L'expression frappe la pensée d'un coin qui marque sa valeur : si elle est d'un bon titre , on peut la mettre en réserve.

Il en est des connoissances comme des bienfaits : donner, c'est acquérir ; en enseignant, nous apprenons ; en répandant, en débitant ses productions, l'ame s'en saisit, et s'en assure la possession. Combien de vérités restent ensevelies et perdues sous l'amas d'une érudition mal digérée , et qui auroient pu briller d'un éclat utile, si le feu des entretiens avoit consumé l'enveloppe nuisible qui les couvre ! La mer dégage ses flots de leur écume par leurs mouvements opposés, tandis que le lac immobile corrompt ses eaux.

Arrachons - nous donc de temps en temps du sein de notre retraite pour aller

nous éclairer de la raison d'un ami ; mais surtout quittons souvent la solitude pour aller dans ses bras goûter le bonheur. Que je plains l'homme triste et mélancolique , qui s'obstine à vivre entièrement isolé ! Qu'est-ce en effet que la sagesse , si ce n'est l'art de trouver le bonheur ? Celle qui manque ce but , est plus folle que la folie même ; elle n'en a ni la gaieté ni le grelot. Oui , le fou de la raison est plus extravagant que le fou de la nature ; il est plus malheureux que lui. Les vrais sages ont des amis. Jalouse d'entretenir l'amitié parmi les mortels , la nature les force à partager le bonheur s'ils veulent en jouir : elle l'étouffe ou l'appauvrit dans les mains de l'ingrat qui veut en priver son semblable , et le retenir pour lui seul. Le bonheur est un commerce , un échange de plaisirs. Jamais homme n'a été seul aussi heureux qu'il pouvoit l'être. Nous avons besoin d'un ami pour nous plaire , pour nous goûter nous - mêmes. Quand le sentiment du plaisir , descendu dans nos cœurs , s'y arrête , sans force et

sans chaleur, il s'éteint bientôt ; mais s'il en sort pour se répandre et se communiquer, s'il y revient réfléchi du sein d'un ami, ah ! c'est alors que nous le sentons brûlant, et qu'il nous embrase. Le bonheur veut deux êtres.

Prends garde de te méprendre ; l'amitié vertueuse est la seule véritable : loin de toi celle que la raison n'a pas fait naître, et que le vice enfante ! Dans le feu d'une passion impure, l'ame se fond et s'écoule ; mais cette sensibilité passe bientôt, l'ame se resserre et reprend sa dureté : la vertu seule peut amollir un cœur, et le pénétrer d'une sensibilité qui dure toute la vie. Qu'il est beau de faire ensemble le bien, et de courir en s'aimant dans la carrière de la vertu ! Cette noble émulation est le plus précieux don de l'amitié : l'amitié s'accroît elle-même par cette douce rivalité ; elle élève deux amis à la perfection la plus sublime ; ils entrent de front dans le séjour de l'immortalité, où l'Être suprême continue de les rendre à jamais heureux ensemble.

Mais quel est le mortel à qui l'amitié se donne ? Pour la trouver chez les autres il faut la cultiver chez soi. Des préjugés nombreux qui captivent les grands, le plus invincible est l'aveugle persuasion où ils sont, que l'amitié sacrée est une proie facile pour eux ; que l'éclat de l'or est un appât où elle se prend, et qu'il y a dans le sourire d'un duc, un charme auquel elle ne peut résister. Comme la coquette, ils tendent leurs pièges pour attraper les cœurs d'autrui, sans jamais donner le leur. Mais qu'ils apprennent que nous savons retenir le nôtre, s'ils ne lui présentent que cette méprisable amorce. Riches indignes ! vous vous trompez dans le calcul de vos revenus, si vous y comptez notre attachement pour votre personne. Vous vous flattez d'acheter l'amitié avec de l'or ! Espoir impudent ! L'amour seul peut payer l'amour. Réprimez l'orgueil qui vous abuse ; montrez le cœur d'un ami, si vous voulez le trouver dans les autres. Tous marchandent ce trésor : il en est peu qui veuillent l'acheter ce qu'il vaut.

S'il en coûte pour l'acquérir, il en coûte encore pour le conserver : rien n'est si délicat que l'amitié : sa sensibilité est extrême ; un rien l'affecte ; les atteintes les plus légères peuvent lui devenir mortelles ; la réserve la blesse , la défiance la tue. Délibère surtout avec ton ami ; mais auparavant délibère avec toi-même, pour le bien choisir. Tous ceux qui t'en offrent le visage , n'en ont pas le cœur à te donner : ne te laisse point séduire à l'apparence : crains les principes cachés d'une corruption intérieure. Pèse , examine long - temps ; fais ton choix avec lenteur : est-il fait ? bannis tout soupçon. C'est folie de donner son cœur et de le reprendre ; de se fixer, pour retomber encore dans l'irrésolution. Prononce sur ton ami pour la vie ; dès que tu l'as nommé, abandonne-toi à lui jusqu'à la mort. Cette confiance sans réserve t'honore encore plus que lui. Si tu cours quelque risque , songe que c'est pour le plus grand des biens ; tu ne peux jamais l'acheter trop cher.

Un tendre ami vaut mieux qu'une couronne ;
Un monarque n'a rien s'il ne possède un cœur.

Un monde entier ne vaut pas le bonheur ;

C'est l'amitié qui nous le donne.

Pour gagner un ami je céderois un trône.

Ainsi chantoit Philandre, quand l'amitié nous réunissoit : ma présence inspiroit sa muse , échauffoit son cœur : Bacchus , ce dieu charmant , père des saillies et de la gaieté , nous versoit en riant le vin et la joie ; la coupe en main , je buvois à Philandre longue santé et vertu. Ah ! l'amitié est le nectar de la vie ; mais pour être parfait , il faut aussi que les années ajoutent à sa qualité : l'amitié nouvelle n'a ni force ni douceur. Vingt années avoient épuré et mûri la nôtre ; pendant vingt ans j'en ai goûté la douce ivresse dans les bras de Philandre. Ah ! où retrouver son beau naturel , son ame sensible et ses nobles sentiments ? Son cœur vrai ne connut jamais l'imposture ; le sourire de la bienfaisance étoit sur ses lèvres ; son ame étoit un trésor inépuisable de vertus. De quels plaisirs elle enviroit la mienne dans les doux épanche-

ments de la confiance ! Félicité céleste , félicité si rare sur la terre , je t'ai goûtée !... Je t'ai perdue !... Il n'est plus pour moi de Philandre !

Cher Philandre , puis-je trop pleurer ta perte ? Dois-je craindre d'être trop sensible , et de me livrer à tout le désordre de ma douleur ?... Je l'ai beaucoup aimé ; je l'aime plus encore depuis que je l'ai perdu : je n'ai connu ce que je perdois qu'en le voyant mourir (*b*). C'est en s'éloignant de mes yeux , c'est en prenant son vol vers l'immortalité , que son ame a déployé toute la richesse et tout l'éclat de ses vertus. Que ne m'a-t-il laissé son génie , pour le peindre tel que je l'ai vu dans son lit de mort , pour retracer sa sublime grandeur dans cette chute si profonde de l'humanité ! Le tableau touchant de l'homme vertueux dans les bras de la mort , n'a jamais encore été tenté par aucun mortel : il mériterait une main divine , et ce seroit aux anges à prendre les crayons. Les anges l'ont vu : ils viennent , triomphants et joyeux , entourer l'homme

de bien mourant ; ils se rangent avec respect autour de son lit, comme dans un poste d'honneur. Mais moi, qui n'ai que ma tendresse pour m'inspirer, aurois-je la témérité de l'entreprendre?... Non, je ne laisserai point périr dans un oubli injurieux la gloire de mon ami : j'entends sa voix au fond de mon cœur ; il m'ordonne de saisir les pinceaux : l'amitié les conduira... Essayons... Dieu ! Quelle secrète horreur s'empare de mes sens ! Je crois passer de l'éclat du jour dans la sombre épaisseur d'une forêt, ou m'enfoncer sous les ruines souterraines d'un édifice antique et immense ; ou, descendu sous les voûtes des morts, découvrir, à la pâle lueur des lampes sépulcrales, les tombeaux abandonnés et silencieux où les rois ne sont plus flattés.... Arrêtons - nous un moment pour recueillir mon ame.... J'entre enfin avec respect dans le sanctuaire où repose Philandre... Que vois-je ? un lit de mort ! Non ; c'est un lit de triomphe. Voyez sa gloire ; voyez l'homme s'immortaliser.

Fuyez , profanes , ou n'approchez qu'avec respect ; la chambre où l'homme de bien se retire pour consommer sa vie et ses destins , est un sanctuaire dont les portes ouvrent sur les cieux. C'est ici que le flambeau de la vérité luit dans tout son jour ; ici , tombe le masque de l'hypocrisie ; ici , le cœur se découvre et paroît nu : ce qu'on voit , est ce qui est : c'est au bord du tombeau que la vertu se déclare (c). Dieu déchire le voile et montre ses amis. Quelque masque imposant que l'orgueil prête aux héros de la gloire et de la vanité , leur grandeur empruntée se dément ; la vertu seule a de la majesté dans les bras de la mort. Sous la main cruelle de ce tyran , son héros s'agrandit. Cher Philandre , avec quelle rigueur il t'a traité !

Frappé soudain sans avoir été menacé , au midi de tes jours , dans le sein du bonheur ; arraché à tout ce que tu aimois ; souffrant dans tout ton être ; étendu sur un lit de feu , où la douleur dévorante consume tous les liens de ta vie ! Nul relâche !

L'épuisement et les terreurs de la foible nature ; l'effroi de l'ame au bord d'un abîme inconnu ; un soleil qui s'efface ; un tombeau qui s'ouvre ; une voix qui s'éteint , et le dernier.... Comment l'exprimer , comment le concevoir ? Le dernier.... le silence éternel d'un ami !.... Mais , que dis-je ? Où sont donc ces terreurs ? où sont ces maux horribles ? où est cette consternation du mourant ?... Je croyois parler d'un mortel.... Philandre ne l'étoit déjà plus.

Au milieu des trances de la mort , des vains combats de la nature expirante , quels (*d*) rayons de joie se mêloient sur son visage aux ombres du trépas ! Quel calme ! quelle paix ! Est-ce là l'homme , cet être foible et mortel ? Non , Philandre avoit déjà franchi les bornes de l'humanité : l'Éternel le soutenoit mourant , et lui communiquoit sa gloire. C'étoit Philandre expirant qui exhortoit ses amis à la vertu ; c'étoit lui qui nous consolait , et nous léguoit (*e*) son exemple. Oh ! comme nos cœurs étoient brûlants ! Rangés

en silence autour de son lit, immobiles d'étonnement, les yeux collés sur lui, nous admirions, nous pleurions : la douleur et la joie se mêloient dans nos larmes... L'instant fatal arrive. Grand dans sa ruine d'une grandeur sans effort, il ne cède pas, il donne son ame sublime, et termine paisiblement avec la destinée. Mortels, croyez à la vertu ; croyez qu'il est un Dieu qu'elle honore, et qui la récompense.

A l'heure où le soleil s'abaisse sous l'horizon, tandis que les vapeurs qui montent et les ombres qui descendent, couvrent déjà de ténèbres et de rosée les vallons spacieux, on voit le haut d'une tour ou le sommet élevé d'une montagne, retenir encore les derniers rayons de l'astre disparu : ainsi, dans ces sombres instants qui répandent l'horreur et la nuit sur la foule rampante des ames vulgaires, Philandre, toujours calme et serein, dans une majesté tranquille, levoit au-dessus des ombres de la mort, sa tête éclatante. La paix de son ame se peint dans tous ses

traits, l'espérance étincelle sur son front auguste : la destruction le pare, le couronne de lumière, et le présente immortel à l'Être suprême.

NOTES.

(a) Les pensées renfermées trop long-temps dans l'ame, s'altèrent et se corrompent, comme des ballots de marchandises qui ont besoin d'un air renouvelé, et d'être déployées au soleil.

(b) Les brillantes couleurs du plumage des oiseaux restent cachées, et comme à demi-éteintes, tant qu'ils se reposent sur la terre et près de nos yeux ; mais lorsqu'ils s'élèvent dans les airs, nous voyons l'or et l'azur se développer sur leurs ailes étendues : ainsi j'ai vu briller d'un plus grand éclat, les belles qualités et les vertus de Philandre, au moment où il a pris son essor vers les cieux. Si jamais ame a dû y monter, c'est la sienne. Ah ! plutôt à Dieu que cet aigle, que ce génie eût laissé tomber dans son vol, une de ses plumes éclatantes ; je l'eusse ramassée, et j'eusse alors écrit des choses que mes amis auroient pu louer, que mes ennemis auroient eu la prudence d'épargner, que mes rivaux eux-mêmes auroient eu de la peine à condamner, et qui eussent trouvé grâce devant l'envie des Zoïles. A la honte de l'esprit, le sujet le plus touchant, le plus sublime et le plus important

pour l'homme , le tableau de l'homme juste dans son lit de mort, n'a encore été essayé par aucun génie ni païen ni chrétien.

(c) Le visage du juste mourant est un livre ouvert, où l'homme de bien trouve sa consolation , où le vice lit en silence sa honte , et pâlit de confusion.

(d) Comme on voit l'éclat des étoiles lutter avec les ombres de la nuit.

(e) Legs plus riche que n'en peut faire Mammon à son unique héritier.

TROISIÈME NUIT.

Au Comte DE WILMINGTON.

LE TEMPS.

LORENZO, c'est du temps et de son usage que ma muse se propose de t'entretenir. Puissé-je être assez heureux pour captiver ton oreille ! Puissent mes chants aller jusqu'à ton cœur, et le pénétrer d'une émotion salutaire ! Je me consolerois par le plaisir de t'être utile ; je verrois quelques rayons entr'ouvrir , éclaircir le nuage épais et triste dont je suis investi ; et ce seroit du sein de ma douleur que j'aurois fait sortir ma gloire. Je vais offrir à tes réflexions d'importantes vérités : je les prends sur la tombe de mon cher Philandre ; la tombe d'un ami est la plus éloquente. Sachons converser avec elle ; toute muette qu'est cette cendre , son si-

lence nous instruit et nous fait de terribles leçons.

Tu te vantes de regretter Philandre ! Mais ta vie , d'accord avec tes larmes , rend-elle le même témoignage ? Regretter sincèrement les morts , c'est entreprendre une vie conforme à la dernière volonté des mourants. Que la renommée répande la nouvelle de plusieurs vols récents ; l'avare frissonne à ces récits ; il tremble pour son trésor ; son trésor lui devient plus cher ; et repoussant le sommeil , il fait une garde plus sévère et plus longue. Averti par le malheur de tant de mortels périssants autour de toi , deviens-tu plus économe de ces jours dont la mort les a dépossédés , et qui te sont encore laissés ?

Le temps , ce bien plus sacré , plus précieux que l'or , est pour l'homme un fardeau plus pesant et plus vil que le plomb. Nous recevons avec indifférence , et sans en tenir compte , les jours qui nous sont distribués ; nous dissipons les années , l'une après l'autre , sans acquitter la dette de la vertu. Mortel , sais-tu

ce que vaut un instant ? Cours le demander à l'homme étendu sur son lit de mort... La jeunesse n'est pas aussi riche en jours qu'elle le pense follement. La mort, l'insidieuse mort est à ta porte ; elle épie dans l'ombre l'instant de te surprendre : dès qu'une fois son bras invincible t'aura saisi, il n'est plus de liberté, il n'est plus d'espoir pour son captif ; la chaîne de l'inexorable éternité t'étreindra ; il faudra payer la dette que tu as contractée en naissant, avec la somme des intérêts que ta vie stérile a entassés. Prodiguons tout le reste, mais soyons avares du temps : ne donnons aucun de nos moments sans en recevoir la valeur ; ne laissons les heures sortir de nos mains qu'avec épargne, qu'avec fruit, qu'avec regret, comme nous cédon's notre or ou une portion de notre sang ; et que chacun de nos jours grossisse le trésor de nos vertus.

Il y a si peu de temps que je me voyois chancelant sur le bord de ma tombe, et qu'il ne me restoit plus, dans

mon désespoir, d'autre sentiment de la vie, que l'horreur de la perdre ! Savant Mead, grâces à tes soins généreux, le temps est encore mon bien. Pour ces jours que tu m'as rendus, que ne puis-je te donner en retour l'immortalité de la gloire ! Mais mon génie se refuse à mon désir ; ma muse est languissante et mortelle ; et ton art n'a point de remèdes pour rajeunir la pensée. Accepte mon vœu : ma reconnoissance ne s'affoiblit point avec mes forces ; je la sens toujours vivre et brûler dans mon cœur, tandis que mon imagination est prête à s'éteindre sous les mains glacées de la vieillesse.

La nature tient sous nos yeux une école où elle instruit le genre humain : l'emploi du temps est la leçon qu'elle lui répète. Nous mourons tous les soirs ; nous renaissions tous les matins : chaque jour est une vie complète et différente. Cette différence nous échappe, et nous confondons le jour qui nous luit avec celui qui l'a précédé. Cependant, comme on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes

eaux d'un fleuve , on ne se réveille point deux fois dans la même vie : le fleuve et la vie s'écoulent et changent sans cesse , sans paroître changer. Nous ne remarquons pas ce volume immense et des ondes et des jours , qui est allé s'abîmer pour jamais dans l'océan des mers et dans celui du temps. Occupés d'amusements frivoles , nous suivons gaiement les flots qui nous entraînent ; nous descendons , doucement et les yeux fermés , la pente rapide qui nous mène à la mort. Soudain l'écueil caché sort de l'onde , et se découvre au milieu des vagues blanchissantes : nous frémissons ; l'effroi précipite autour de nous nos regards éperdus ; notre ame s'éveille , et frissonne dans tous nos sens... O désespoir ! la frêle barque touche , éclate , se brise et disparoît.

Les siècles ont vu naître assez de philosophes qui ont raisonné sur le prix du temps , et recommandé son usage : mais que le sage qui sait apprécier une heure , et lui faire rapporter toute sa valeur , est un être rare ! Il fut pourtant un prince

qui s'écria sur le trône : « J'ai perdu un jour ». Oui , cet empereur vertueux eût encore été le premier des mortels, quand il n'eût pas porté de couronne : il méritoit de régner sur l'univers.

Il a parlé comme le représentant de l'espèce humaine ; comme la raison parle à tous les hommes : elle leur crie que le temps qui fuit vaut une éternité , puisqu'il peut la donner ; qu'il est dans nos mains un instrument fécond en merveilles, et l'agent tout-puissant du bien ou du mal. De tous les biens périssables, c'est le seul qui nous appartienne , le reste est soumis au pouvoir du hazard. Mais l'âme, esclave des sens , juge du temps comme eux ; c'est un néant pour elle comme pour les yeux, qui ne peuvent le voir, et pour les mains, qui ne sauroient le toucher.

Loin de racheter le temps qui est perdu , nous achetons à grands frais les moyens d'en perdre le reste : nous l'aliénons sans remords pour de vaines bagatelles ; nous laissons des vides stériles et nombreux dans l'espace de notre vie.



Ce n'est pas là l'exemple que nous donne la nature : elle emploie tous les instants. Actif et laborieux comme elle , l'homme de bien féconde tous les moments de sa durée : le temps ne le surprend jamais, sans trouver la vertu dans ses actions ou dans ses projets : elle remplit, elle immortalise tous les instants de son existence fugitive ; aucun ne passe sans l'enrichir. Roi de ses heures, il lève sur elles un tribut, et chacune lui paie en fuyant un revenu immense. Il peut manquer de pouvoir pour faire tout le bien qu'il désire : n'importe, puisqu'il le veut il l'a fait ; la volonté vaut l'action même, et l'homme ne répond point de son impuissance. Pour n'avoir rien donné il n'est pas moins généreux. Les actes que la vertu produit, seront toujours bornés malgré elle : mais elle ne reçoit point de bornes dans la volonté de l'homme ; là, son empire est indépendant et vaste comme l'ame. Nul être ne peut resserrer ni gêner la pensée. Mortel, sois vertueux dans tes pensées ; elles sont entendues de l'Être suprême.

Où le trouverai-je, ce Dieu bienfaisant ? Anges , dites-moi où il réside : vous le savez , vous êtes près de son trône ; vous l'entourez avec respect de vos brillantes ailes. Ah ! verrai-je l'éclat qui sort de sa face majestueuse ? Reconnoîtrai-je la trace de ses pas immortels, à la foule de fleurs qu'ils font éclore ? Montrez-moi ce monarque indépendant du lendemain , qui sourit au passé d'un air triomphant , et dont les heures ne peuvent dans leur fuite entamer la durée éternelle.

L'homme , cet être passager dont elles ravagent en si peu de temps l'existence , l'homme dissipe le trésor de ses jours avec ingratitude. Le loisir , l'heureux loisir est maudit de nous comme une peine insupportable. Il semble qu'alors le char du temps reste immobile, et nous laisse traîner seuls le fardeau pesant de la vie. Nous gémissons accablés sous le poids d'une heure. L'imagination se tourmente sans relâche, pour inventer des moyens de précipiter ces moments trop lents, et de nous délivrer rapidement de nous-mê-

mes : nous épuisons notre fortune pour dépenser nos jours dans de vains amusements. On nous voit errants sur la terre, pour nous sauver de la pensée comme d'un tyran. Dans notre démence, nous élevons nos clameurs insensées contre la nature ; nous l'accusons de nous mesurer la vie d'une main avare, et nous accusons la vie d'être trop longue. Que la mort, tant de fois appelée par nos vœux, vienne s'offrir à nous, et nous tendre une main secourable ; nous la repoussons, nous la nommons cruelle. C'est alors que les années et les siècles se pressent et se confondent en un point ; tout le passé ne paroît qu'un instant. Quand le temps vient à nous, nous le voyons sous la forme d'un vieillard décrépit, accablé d'années, se traînant à peine : ses ailes repliées derrière lui ne sont point aperçues de nos yeux. Voyez-le, dès qu'il nous atteint, les déployer soudain : comme il fuit les ailes étendues, et plus rapidement que les vents ! Qu'il est déjà loin de nous ! L'homme interdit, éperdu, le poursuit de ses cris, et maudit sa vitesse.

Par quelle fatalité arrive-t-il que le présent et le passé nous tourmentent également, et que ni la vie ni la mort ne peuvent nous plaire? Pourquoi ces jours stériles sont-ils insipides tant qu'ils durent, et reviennent-ils, dès qu'ils ne sont plus, importuner notre mémoire de leurs fantômes? Pourquoi l'horreur des cachots nous paroît-elle moins affreuse que l'ennui? Pourquoi le captif est-il moins chargé du poids de ses fers, que ne l'est du poids du temps l'homme frivole qui vit sans penser? N'accusons que nous-mêmes de ces contradictions étranges, et rendons justice à la nature. Ce n'est pas elle qui est avare de jours, c'est l'homme qui en est prodigue. Il en est puni : c'est une loi de l'Éternel, que l'homme qui abuse du temps, et qui consume sa vie dans la frivolité, sera tourmenté de sa propre existence.

Dieu a attaché le plaisir à l'emploi du temps, la peine à sa perte. Si l'ennui nous gagne, recourons au travail ; le remède est infailible. Ne prenons jamais l'inac-

tion pour le repos : les soins de la vie en font la consolation et l'agrément. Celui qui n'en a point , est obligé de s'en créer , de s'en imposer de volontaires , sous peine de rester malheureux. L'ame jouit quand elle est occupée; oisive , elle éprouve des tourments insupportables. La joie est un fruit qui ne peut croître que dans le champ du travail ; et quand ce n'est pas un plaisir , c'est un supplice d'exister.

A l'heure mémorable dont une éternité prépara l'étonnante merveille ; lorsque Dieu , voulant produire , féconda le néant , conçut dans son sein la nature , enfanta l'univers , et fit couler une émanation de son être dans des milliers de mondes ; lorsqu'il entreprit l'horloge merveilleuse des sphères , pour mesurer par leurs révolutions la durée des êtres ; alors le temps naquit : lancé du sein de l'immobile éternité , dans l'espace où se mouvoit l'univers , il commença de fuir pour ne plus s'arrêter , entraînant avec lui les heures et les jours , les années et les siècles. Infatigable , il tend , avec la vitesse de

l'éclair, vers l'éternité, et court sans relâche pour l'atteindre. Il ne doit arriver à ce terme de son repos, qu'au moment où tous ces mondes ébranlés, renversés de leurs bases à la voix du créateur, retomberont ensemble dans la nuit du chaos d'où cette voix les appela. Jusqu'à ce que cette heure fatale arrive, Dieu lui ordonna de poursuivre toujours son vol, et de se hâter avec les tempêtes, les flots et les astres, sans jamais attendre l'homme : c'est à l'homme de se hâter avec lui. Veut-il ralentir la course fougueuse du temps impitoyable, qui l'entraîne à la mort ? Veut-il jouir des heures quand elles passent, et n'être pas sujet à les regretter quand elles sont écoulées ? Qu'il les consacre à la vertu. Leur fuite est insensible pour l'homme de bien : il ne se plaint ni du temps, ni de la vie, ni de la mort ; il marche en paix et d'un pas égal avec la nature.

Mais l'insensé qui perd ses jours, lutte contre elle, et s'oppose à Dieu. En voulant résister au créateur, il fait violence à son

être, et souffre de ses téméraires efforts. Une guerre intérieure s'élève dans son sein ; les désirs combattent les désirs , le cœur est déchiré entre mille passions contraires. Prodigious des ans , et toujours amoureux de la vie , nous repoussons le temps loin de nous , nous le pressons de s'éloigner , et bientôt nous voulons le rappeler. Nous cherchons et nous fuyons la mort. Semblables à deux époux mal assortis , et toujours mécontents l'un de l'autre , l'ame et le corps se querellent tant qu'il sont unis : faut-il se séparer ? ils se désespèrent.

Tel est le sort réservé à l'homme frivole. Il fuit l'ennui , l'ennui s'attache à ses pas , et le poursuit toute sa vie. Voyez ces élégants petits-mâîtres , ces sybarites efféminés , êtres délicats et charmants à la vue , toujours parés de fleurs , toujours vêtus des couleurs les plus riantes : la moindre fatigue les accableroit ; leur main seroit blessée du poids d'un fuseau ; leur existence même leur est à charge. Sans les amusements variés qui soutiennent et re-

nouvellent leur être , ils succomberoient. Tant que le jour dure, on les voit, comme ces insectes légers et brillants, folâtrer et s'ébattre aux rayons printaniers du soleil: c'est pour eux qu'il verse l'or de sa lumière dans les beaux jours d'été; pour eux l'hiver est forcé de produire des roses. Que le zéphyr , s'il ne veut être grondé , ait soin d'entretenir toujours dans les airs une haleine douce et caressante! Les deux mondes leur doivent des parfums, des sucres exquis, des chants agréables, des robes tissées par des mains étrangères. Il leur faut des folies changeantes, des idées toutes neuves, des plaisirs tout frais, pour les aider à traîner sans murmure le poids de leur existence, pendant l'impénétrable longueur d'une rapide journée. Hommes toujours en enfance, et que les erreurs bercent en riant, songez-vous que vous abusez d'une ame immortelle, et que vous prenez des hochets dans un jour de combat? Pour vous, s'amuser c'est vivre. Répondez : est-ce aussi s'amuser que de mourir? Comment passerez-

vous le temps dans votre lit de mort ? Quand la maladie sera déclarée incurable, quand vos esprits glacés suspendront leur cours, quand vous sortirez de l'enchantement de la vie, et que tous ces objets fuiront de vos yeux aussi rapidement que s'éloignent les rivages, les cités et leurs tours brillantes, devant le vaisseau arraché de ses ancres et du port, entraîné par la tempête au milieu des flots qui vont l'engloutir ;... où seront alors vos jeux frivoles et vos vaines grandeurs ? où serez-vous vous-mêmes ?... Je me trompe ;... vous serez encore au milieu d'un convoi pompeux, couverts d'un drap funéraire élégant et riche, enfermés sous un tombeau de marbre, que soutiendront de superbes colonnes... Ah ! si les mortels font encore les vains dans le cercueil, faut-il s'étonner des vanités et des prestiges de la vie ?

Crois-tu, Lorenzo, que la mort soit loin de toi ? Ne l'as-tu pas déjà vue voler sur ta tête, et te menacer de frapper le coup fatal ? Où sont ces heures dont le sourire

gai te promettoit le plaisir ? Elles ont couru se perdre dans ce gouffre profond qui ne rejette jamais ce qu'il engloutit. Que te sert-il qu'elles t'aient légué en s'évanouissant une ombre vaine de renommée, qui va s'évanouir comme elles ? Il ne te reste d'elles que leurs images informes, sans traits et sans couleurs, errantes devant ta mémoire pour affliger tes pensées ; et les heures que le destin te laisse encore, sont déjà montées sur le char du temps. Comme elles vont fuir avec lui ! Vois son char voler, son essieu qui s'embrase dans la rapidité de son mouvement ; encore un moment.... le soleil s'éteint devant toi, et l'univers est effacé !

Hélas ! pour nous donner l'alarme est-il donc besoin que le tonnerre de la mort éclate à nos pieds, qu'un cœur soit sous nos yeux arraché d'un cœur, et qu'un ami soit vu le sein sanglant sur la tombe de son ami ? Chaque cadran qui s'offre à nos regards, nous montre notre destinée tracée sur nos murs ; il nous dit dans son langage muet : « O homme, ta royauté

« va finir , et tant qu'elle dure elle est
« plus vaine que l'ombre. » Troublés et
pâles d'effroi , comme l'assyrien superbe,
nous écrierons-nous avec lui : « Comment
« et par qui périrai-je ? » Ne portons-nous
pas dans notre sein des semences de mort ?
Ne nourrissons-nous pas le serpent caché
qui nous tue ? Il vit de notre substance ;
il n'attend que le moment d'être assez fort
pour nous dévorer.

Cette ombre solaire est à la fois la mesure et l'image de la vie : toutes deux , en apparence immobiles , courent sans s'arrêter d'un point du temps à l'autre : l'œil des sens ne saisit point leur fuite imperceptible ; l'œil de la raison découvre dans ce repos apparent un mouvement continu , et voit l'ombre cheminer avec rapidité : l'heure de notre vie est bientôt parcourue , et nous avons passé avec elle.

Mais l'erreur nous maîtrise avec tant d'empire , nous nous laissons si aisément aveugler par les passions qui nous flattent , que la fuite du temps n'est pas mieux sentie de l'ame que des sens. N'estimant

le nombre de nos années écoulées qu'à l'aide du calcul , et non par sentiment , nous avons peine à croire qu'elles nous aient vieillis : pour peu que l'hiver laisse briller quelques jours sereins, nous nous croyons encore au printemps ; nous semons gaiement les espérances du jeune âge dans les rides de la vieillesse. C'est ainsi que le temps, d'un pied léger, glisse sur nos têtes , sans nous éveiller de nos rêves. Il n'est point d'homme qui ne se trompe d'un jour sur sa durée ; le sage même est toujours en retard avec ses heures. Wilmington , tu te laisses devancer pas le soleil , tu ne marches pas de front avec lui vers ton but. L'espoir de vivre renaît avec chaque aurore : cette erreur est celle qui nous abandonne la dernière, et qui met le comble à toutes les erreurs de la vie.

Le vrai sage s'entretient avec ses pensées ; il leur demande quel compte elles ont rendu de lui à l'Être suprême : la suite de leurs réponses forme ce que nous appelons l'expérience. Vieillard, elle te crie

qu'ici-bas tout est néant ; que plus on goûte la joie, plus on en découvre la vanité ; et que les transports du plaisir même nous détrompent de la chimère du bonheur. Instruit par ses leçons , averti par ces cheveux dont ta tête est blanchie , lève l'ancre , et va à la découverte d'un séjour plus fortuné ; détache tes pensées de ce monde, et donne-leur un mouvement vers l'éternité.

Ce monde où nous vivons enivrés d'une folle joie , qu'est-il en effet ? Un vaste séjour de deuil , chargé de tombeaux , tapissé d'emblèmes funèbres que la mort suspend sans cesse autour de nous. Le nuage qui porte le trépas fond sur nos têtes en plein midi, et nous ensevelit , nous et nos projets, dans la nuit du cercueil. Du fragile théâtre de la vie où nous folâtrons, du milieu de nos festins et de nos danses tout-à-coup interrompues , nous tombons dans l'abîme où s'engloutit l'espèce humaine. Soulevés par un souffle du sein de la terre, agités un moment dans l'atmosphère qui nous anime, nous rentrons aus-

sitôt dans la poussière de nos ancêtres, que nous foulions sous nos pas , pour être foulés nous-mêmes sous les pas de nos enfants , et dormir sous la terre , jusqu'à ce que le pied du Tout-Puissant , renversant ce frêle univers , éparpille la poussière de notre globe, et que nous fuyions éperdus des ruines de nos tombeaux , à la clarté du jour éternel. L'homme naît : étonné de vivre il jette un regard autour de lui ; partout ses yeux rencontrent les épitaphes pressées des mortels qui l'ont précédé : il pousse en les lisant un profond soupir , et s'abîme ; il a subi le sort qu'il déplorait. Pleurer un instant les autres , être pleurés nous-mêmes l'instant qui suit , voilà notre partage.

Que l'homme est insensible ! Le temps fuit , la mort accourt , la cloche funèbre retentit dans l'air , l'éternité menace : tout est en mouvement , tout est en alarme , tout fait effort ; tous les êtres se hâtent , avancent vers leur terme ; tous avertissent , pressent l'homme d'avancer vers le sien ; et l'homme seul , lui dont l'alterna-

tive est extrême, dont la destinée est irrévocable ; lui qui, suspendu par un fil sur l'abîme, se balance un moment au-dessus, et tombe ; l'homme, tranquille, s'assoupit, et sommeille en paix au bruit de cette tempête universelle des êtres ! Eveille-toi, malheureux ; jette les sceptres et les couronnes, mais retiens tes années, et sois-en économe. Saisis l'istant qui fuit : l'éternité repose sur l'aile d'une heure : force le temps d'arrêter son char, de te remettre le trésor de ta destinée qu'il emporte : implore-le, conjure-le de te rendre encore les jours qu'il t'a prêtés. Ce prodige est possible à la vertu ; elle peut faire revivre dans le jour présent, ceux que l'homme a laissés périr ; elle peut entasser dans l'espace étroit d'un moment, la valeur d'une vie entière.

Mortels, rappelez la vertu pour reconquérir toutes les heures usurpées par la frivolité ; rendez l'existence à cet amas de moments que le vice a anéantis (a) : songez que perdre le temps c'est perdre plus que du sang, c'est mutiler son être ; c'est commettre un vrai suicide.

NOTE.

(a) Les hommes frivoles se fatiguent à poursuivre, à disputer les pailles légères qui flottent sur le torrent des jours. Pourquoi méprisent-ils la voix de la raison, de ce Dieu qui murmure au fond de leur cœur ? Pourquoi courir demander à la folie un bonheur qui est sous notre main ?

Le temps est un dieu tout-puissant ; il n'est jamais neutre, et ne reste jamais indifférent. Ce n'est pas pour l'être, qu'il a été envoyé des cieux en ambassade vers l'homme, lorsqu'il fut séparé de l'orbe mystérieux et parfaitement rond de l'éternité, et jeté au-dessous des cieux qui veillent sur lui dans son nouveau séjour. Les heures, les jours, les mois, les années sont ses nombreux enfants : tandis qu'il vole, ils se jouent et s'agitent autour de lui comme une multitude d'ailes, ou plutôt comme autant de plumes inégales qui composent les vastes ailes de leur père.

Pourquoi hâter encore le vol du temps déjà si rapide par lui-même ? Pourquoi accélérer par nos vanités légères la fuite de nos jours ? Sais-tu ce qui en résulte ? L'homme fuit le temps, le temps fuit l'homme, et cette double fuite en sens opposés doit nécessairement finir bientôt par le divorce éternel de l'homme et du temps.

Oh ! que tous les jours passés fussent encore à venir ! Ainsi pense l'homme à son réveil. Dieu fait pour nous ce miracle étonnant : le jour d'hier est revenu dans le jour d'aujourd'hui, avec le pouvoir d'expier nos

fautes, de nous relever de notre chute, de nous enrichir, et de ramener la paix dans notre ame. Ne souffrons pas qu'il subisse encore le sort du jour qui l'a précédé; qu'il expire dans la folie; et que, s'évaporant comme une vaine fumée, il laisse notre ame noircie et souillée. Tant de jours si libéralement accordés ne serviront-ils qu'à nous appauvrir? L'homme ne se lassera-t-il point de commettre le crime, parce que Dieu ne se lasse point d'être généreux?

Les heures, comme les Parthes, nous blessent en fuyant. Lorsque la folie borne notre vue au tombeau, engourdit en nous tout sentiment de l'avenir, éteint toute passion pour les biens immortels, rompt toute correspondance avec les cieux, enchaîne notre liberté, emprisonne dans le corps tous nos désirs, coupe les ailes de l'ame, qui les avoit reçues pour prendre son essor vers l'éternité, la force de tendre vers le centre de la terre, et de ramper dans la poussière; alors l'homme perd de vue le but éclatant de sa carrière, et demeure abattu; nos facultés sont abruties, ensevelies dans la fange impure du monde, ce gouffre où s'engloutissent des ames immortelles, destinées à s'élever jusqu'aux cieux, à y briller sur des trônes qui ne devoient jamais changer de maîtres. Quoique formé du limon de la terre, l'homme qui tombe, tombe de la hauteur des cieux.

Que l'homme est un être respectable! Quiconque sait se respecter soi-même méprise le monde.

L'esprit de chaque jour décédé revient errer autour de nous: selon l'usage que nous en avons fait, il nous adresse le sourire gracieux d'un ange, ou nous montre le front menaçant d'une furie.

Au jour du jugement, quand la terre cessera d'être, aussi troublés que les fourmis dont le pied a détruit le petit monde où elles vivent, nous nous lèveront pour subir une destinée éternelle, heureuse ou malheureuse, suivant le choix qu'aura fait la volonté despotique de l'homme.

Les cadrans deviennent inutiles dès que le soleil est couché : les avertissements que nous donne la mort, le deviennent aussi pour l'homme que l'astre radieux de sa raison éclaire.

Tuer le temps, c'est écraser le germe naissant d'où devoit sortir un ange.

QUATRIÈME NUIT.

Adressée à la Duchesse de P. D. (a).

NARCISSE.

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes!

VIRGILE.

SORTANT des rêves bizarres où le sommeil égaroit ma pensée, je m'éveille encore une fois. La nuit tient l'univers enveloppé de ses ombres : le seul flambeau de la raison luit devant mon ame. Hélas ! c'est pour verser des larmes que mes yeux s'ouvrent dans les ténèbres. L'amant, plein d'espoir et d'impatience, court aux lieux fortunés où l'attend son amante : aussi exact que lui, je me trouve ponctuellement au rendez-vous où m'attend la douleur. Voici l'heure que je lui ai jurée ; voici l'heure où nous veillons seuls toutes les nuits, où nous nous entretenons ensemble, mes maux et moi.

Divinité des ames sensibles, ô lune, ô toi qui, dans les heures de silence, règues en paix et seule sur la foule des astres! descends de ton trône d'argent, quitte les airs, et viens m'inspirer des chants dignes des cieux. Aimable sœur du soleil, tu conduis en son absence la marche nocturne et solennelle des sphères; tu entends l'harmonie de leurs mouvements: elle ne parvient jamais à l'oreille des mortels éloignés. Daigne, dans un songe favorable, répéter à mon ame leurs célestes accords; et que leur douce mélodie passe dans les accents plaintifs de ma muse!

Ah! je sens déjà ta mélancolique influence; elle pénètre mon ame attendrie. Mon sujet te plaît et t'intéresse: je pleure la perte d'une beauté modeste et touchante comme la tienne... O ma chère Narcisse! je crois te voir pâle et triste; je crois t'entendre dire à mon ame: « Il est « nuit pour moi; ma jeunesse et mes chères espérances sont ensevelies dans une « nuit éternelle!... » Non, jamais la nuit qui s'éleva du tombeau de Philandre ne

fut si noire, et ne m'enveloppa de vapeurs aussi mortelles. O chaîne de malheurs ! Ils viennent rarement seuls ; ils aiment à se suivre par troupes , à se presser en foule sur les pas d'un malheureux. La tombe où Philandre est descendu n'étoit pas encore fermée, que Narcisse l'a suivi. Occupé à gémir sur la cendre de mon ami , il me faut aussi pleurer ma fille : elle vient usurper les tristes droits de Philandre, et me demander pour elle les larmes que je versois pour lui.

En frappant coup sur coup , la mort confond mes soupirs, et jette le trouble et la division entre mes maux : ma douleur incertaine ne sait où s'arrêter, ni lequel des deux pleurer le premier. O mon ami ! ô ma fille ! mon cœur se déchire entre vous. Cher Philandre ! c'étoit donc ta destinée, de m'offrir dans ta perte le présage funeste d'une seconde perte ? Le coup qui t'a frappé me menaçoit d'un autre. Comme cet oiseau sinistre que je vois voler sur ma tête , et menacer ma paix , la mort, en te dévorant sous mes yeux, m'an-

nonçoit qu'une seconde victime alloit encore devenir sa proie. La cruelle a plongé Narcisse dans le tombeau au printemps de ses jours, lorsque sa jeune ame ne faisoit que de s'ouvrir à la vie et au bonheur ! Le bonheur ! hélas ! en est-il ici-bas ? C'est un fruit interdit à la bouche affamée des mortels.

Qu'elle étoit belle ! qu'elle avoit de douceur ! Combien son innocence ajoutoit de charmes aux charmes de sa jeunesse ! Que d'enjouement et de gaieté ! Rien ne manquoit à son bonheur (*b*) : la fortune et la vertu lui prodiguoient tous leurs dons d'une main libérale. Pour en jouir, il ne lui falloit que des jours. Hélas ! tant d'éclat n'a servi qu'à la faire remarquer plus tôt de la mort. Comme elle a été tout-à-coup précipitée du faite du bonheur ! Ainsi tombe , atteint d'un plomb meurtrier, le chantre mélodieux des forêts , au moment même où il charmoit les airs par son brillant ramage ; il expire au milieu de sa douce chanson interrompue ; il n'est plus de voix dans le



bocage que ses concerts animoient , et l'on y sent rentrer la sombre horreur d'un vaste et triste silence. O ma fille ! dans quelle solitude profonde tu as laissé ton père ! Je ne l'entendrai donc plus, cette voix touchante qui alloit à mon cœur ! Mon oreille est encore remplie du doux murmure de ses derniers sons : le frémissement délicieux qu'elle excitoit au fond de mon ame émue , y dure encore, et la pénètre d'une tristesse mêlée de volupté ;.... mais la tristesse est la plus forte.... O ma fille ! ma fille !... je voudrois t'oublier.

Beauté , jeunesse , voix séduisante , gaieté , vertu , cœur fait pour aimer.... Qu'a de plus le ciel à donner aux mortels ? Le ciel avoit fait tous ces dons à ma fille ; ma fille étoit mon trésor , et moi j'étois... ah ! j'étois le père le plus heureux !... Titre brillant et vain , qui me cachoit l'abîme de misère où j'allois tomber ! La mort , offensée de mon bonheur , a fait signe au ver d'attaquer cette rose si belle : à peine fleurie , il l'a piquée :

elle est tombée avant d'être fanée ; elle a été la proie d'un moment.

Que les biens de la vie sont trompeurs ! ils nous donnent un moment de plaisir, et nous livrent à la peine, qui nous abreuve à longs traits de toute son amertume. Oh ! combien le sentiment de la perte est plus vif que celui de la jouissance ! Le nom de père me cause plus de tristesse qu'il ne m'a jamais donné de joie. En quel état j'ai vu ma fille ! Telle qu'un jeune arbrisseau renversé par un orage du printemps, lorsque tous ses boutons ouverts venoient de s'épanouir en fleurs, j'ai vu Narcisse étendue, belle encore dans les bras de la mort. En la voyant mourir, les sanglots de la tendresse et de la pitié me suffoquoient. Je ne l'ai jamais tant aimée qu'au moment où je l'ai perdue. Quel est le sage austère qui n'excusera pas mes soupirs ? Méprisez l'homme superbe qui rougit de pleurer ; l'homme ne s'avilit point en répandant des larmes : la raison permet les pleurs à un être malheureux et sensible ; elle n'en dé-

fend que l'excès. O vous que la mort a privés d'une fille accomplie , ayez pitié de moi !

Dès que je vis ses beaux yeux perdre leur éclat , et ne plus jeter que des regards éteints et languissants sur les objets de la vie , une pâleur mortelle décolorer ses joues de roses , et de noirs présages passer dans l'ame de tous ceux qui la voyoient ; (eh ! qui pouvoit se rassasier de la voir ?) pères sensibles , jugez avec quelle précipitation je l'arrachai de son climat natal, où le noir Borée souffloit le froid du trépas ! Mes bras paternels la portèrent plus près du soleil (1). J'espérois que le soleil la ranimeroit de ses rayons bienfaisants. Mais l'astre insensible voit languir avec indifférence la beauté comme les fleurs ; il a laissé Narcisse pencher sa tête mourante , et succomber dans mes bras , comme il laisse un lis se courber et mourir dans nos jardins.

Lis majestueux , et vous , peuple de fleurs , qui émaillez la verdure de nos

(1) A Montpellier.

champs; vous qui vivez d'ambroisie, vous qui buvez les doux rayons de l'astre qui vous colore, et rajeunissez vos attraits dans les rosées du matin et du soir, vous aimiez que ma fille vous cueillît; vous deveniez plus belles dans ses mains, vous portiez à ses sens délicats un parfum voluptueux, et pur comme son ame. Aimables fugitives, êtres charmants qui existez avec l'homme, qui naissez pour embellir son séjour, oh! combien votre sort est plus heureux que le sien! Vous passez, il est vrai, comme lui, dans un rapide instant; mais vous ne partagez pas ses éternelles douleurs.

Telle est notre triste destinée: pour goûter le plaisir, il faut éprouver le trouble et les transports de la passion; mais nos passions ne s'attachent qu'à des objets fragiles qui périssent tôt ou tard: le chagrin succède; et que le chagrin est cuisant après le transport du plaisir! Homme présomptueux, qui oses espérer le bonheur sur la terre, ne sais-tu pas encore qu'il ne peut jamais croître sur

cette terre ingrate et malheureuse? Lorenzo, toi dont les désirs l'appellent à tout moment, que mes malheurs t'instruisent: sois sage aux dépens de ton ami. Ne t'appuie point sur la terre; ses biens sont plus frêles que les roseaux. Toujours armé d'une pointe pénétrante qui déchire, le plaisir en s'enfuyant nous perce le cœur, et le laisse sanglant et désespéré.

Idée cruelle, éloigne-toi: puisque je n'ai plus d'espoir, cesse de me tourmenter!... Mes efforts sont vains! Je ne peux renoncer à songer à ma fille; je ne peux en détacher mon ame.... L'image que nous voulons repousser, s'irrite contre nous, réveille tous nos maux, les rallie, les ramène à la charge, et nous accable. O ma fille! enlevée à la fleur de tes ans, à ton heure nuptiale, au moment où la fortune te sourioit avec ton amant, lorsque ton ame, ouverte au plaisir, commençoit à sentir le bonheur d'être, lorsque les aveugles mortels te nommoient hautement la plus heureuse des amantes;... c'est alors que ta cendre reste sur

une terre étrangère ! Ses durs habitants n'ont pu te refuser des larmes. Parce que tu n'adorois pas Dieu à leur manière , ils s'étonnoient de s'attendrir sur toi. Mais si les cruels ont pleuré , ils n'en étoient pas plus humains. Tandis que la nature les forçoit de donner des larmes involontaires à la mort de Narcisse, la superstition insensible, se livrant à son extravagance , lui refuse un tombeau (1) !

O zèle barbare et haï d'un Dieu bien-faisant ! ces hommes impitoyables ont refusé de répandre une poussière sur une poussière ; bienfait dont ils ne privent pas les plus vils animaux ! Que pouvois-je faire ? Qui pouvois-je implorer ? Par un pieux sacrilège, j'ai dérobé furtivement un tombeau pour ma fille... Mais j'ai outragé sa cendre ! Lâche dans mon devoir ; craintif dans l'excès même de ma douleur , mes mains l'ont placée à la hâte dans ce tombeau : au milieu de la nuit , enveloppé des ténèbres , d'un pied tremblant , étouf-

(1) On voit que c'est la douleur d'un père et d'un protestant qui parle.

fant mes sanglots, ressemblant plus à son assassin qu'à son ami, je lui ai murmuré tout bas mes derniers adieux, je me suis enfui comme un coupable!... Père ingrat et lâche ! tu n'as point écrit son nom sur sa tombe. Inconnue, oubliée, ta fille est foulée sous les pas de ces étrangers inhumains ! Que ma crainte étoit vile et criminelle ! Comment ai-je pu redouter ses ennemis, tandis que j'obéissois aux lois les plus solennelles de la nature ? Chère ombre, pardonne à la nécessité cruelle ! La douleur et l'indignation se disputoient mon cœur ; l'exécration se mêloit à ma prière. J'étois transporté de fureur contre l'homme, en adorant son Dieu. Je ne pouvois voir sans horreur cette terre sauvage posséder le trésor sacré de ta cendre : j'ai foulé de rage sous mes pieds ce sol barbare, et j'ai encore été plus humain qu'es ses habitants, en leur souhaitant à tous, dans ma juste douleur, le tombeau qu'ils t'ont refusé.

Mon ressentiment peut-il être criminel ? Le crime est d'outrager les morts.

Que les morts sont sacrés ! La main qui déploya sur le firmament ce voile brillant d'azur , et qui donna l'or pour vêtement au soleil , n'est-elle pas aussi la main qui travailla la poussière respectable de l'homme , et en fit le chef-d'œuvre de la création ? Dans le moment où les passions se taisent , où l'humanité s'éveille , où la haine meurt , où l'ennemi pardonne , c'est alors que la superstition s'irrite contre une cendre , et insulte un corps innocent (c) !

Que cette conduite est révoltante dans une race d'êtres malheureux , qui ne sont nés que de l'amour , qui ne subsistent que par l'amour , qui ne goûtent de bonheur qu'à s'aimer , et qui n'ont pour s'aimer qu'un instant , que le destin reprend aussitôt , et abîme dans une nuit éternelle ! Non , la nature ne voit point dans son sein de monstre plus étrange et plus affreux que ne l'est un homme insensible au malheur d'un homme . Combien de fois l'homme est perfide jusques dans ses caresses ! S'il secourt son semblable , son orgueil distribue les affronts avec les bienfaits : sa

pitié, son humanité outragent l'infortuné en lui tendant la main. Qu'il doit donc être terrible quand il se venge ! O lune ! pâlis d'effroi ; astres paisibles , fuyez , cachez-vous dans les voiles de la nuit , épargnez-vous l'horreur de m'entendre ! L'homme est pour l'homme le fléau le plus cruel et le plus inévitable. Le grain noircit l'horizon et présage la tempête ; avant de s'abîmer les tours s'entrouvrent ; un tonnerre souterrain annonce l'explosion enflammée des volcans ; la terre tremblante avertit qu'elle va dévorer ; la fumée ondoyante décèle l'incendie : mais la foudre qui part des mains de l'homme , ne brille , ne tonne qu'à l'instant où elle écrase. Il cache de plus en plus son poignard sous le manteau de l'amitié , jusqu'à ce qu'il l'ait appuyé sur le cœur de sa victime. M'accusera-t-on d'exagérer ? Plût à Dieu ! Dieu qui voit à nu le cœur de l'homme , en a voilé , en a sauvé à tous les êtres le hideux spectacle.

Trouvera-t-on que je me sois trop livré à mon ressentiment ? Eh ! quel homme

peut rester calme et froid , lorsqu'il souffre dans la partie la plus sensible , dans ses amis ? O honte du genre humain ! Le vertueux Philandre avoit des ennemis ! il a goûté toute l'amertume de cette triste vérité , et je la sentoais en lui. Mais , hélas ! ni lui ni moi ne sentons plus ! O Narcisse , plaie récente de mon cœur ! tous mes chagrins passés se sont abîmés dans le sentiment de ta perte : elle m'a laissé bien d'autres soins et bien d'autres douleurs ! Mon cœur est déchiré d'autant de traits que (*d*) j'ai vu de maux se rassembler sur ta tête. Il semble que le destin eût fait de toi un choix cruel , pour me rendre ta mort plus amère , et la nuit de ta tombe plus profonde. O ma fille ! si tu entends encore la voix de ton père , repasse avec lui dans ta mémoire les circonstances qui ont si tristement distingué ton trépas des morts ordinaires : elles sont toutes présentes à mon ame ; et chacune d'elles , comme une hydre inépuisable , me tourmente à la fois de mille douleurs. Quelle est la vertu qui ne succomberoit

pas ; et quel effort puis-je faire sous le fardeau des maux qui m'accablent ? Des torrents de larmes ne cessent de rouler sur mes joues flétries : il ne me vient pas une pensée , une réflexion qui n'en grossisse le cours. J'ai beau en verser , je ne peux en épuiser la source : elles ne me soulagent point ; ma douleur s'en irrite. Non , mes larmes ni celles de mes amis ne peuvent suffire pour une telle perte. Chère Narcisse , je communiquerai ma tristesse à l'univers entier ; je t'obtiendrai les pleurs du genre humain : partout où la renommée portera ton nom , partout où mes vers rediront ta mort funeste , tu recevras les soupirs des cœurs sensibles : le jeune homme , dans la fougue de l'âge et des plaisirs , suspendra sa joie pour s'attendrir sur ton sort ; il ira , mélancolique et pensif , rêver à toi au milieu des tombeaux.

NOTES.

(a) Rival d'Endymion, je fais ma cour à la sœur du jour, dont les regards sont pleins de douceur : ma muse est la première qui ait imploré son assistance. Toi (1), qui dernièrement empruntas le visage de Cynthia, et voilas tes attraits de son éclat modeste ; toi, qui sais t'inspirer toi-même dans les heures paisibles de la nuit, dis pourquoi Cynthia ne seroit pas la déesse des poètes ? Comme tu pris son croissant et ses attributs, elle aussi prend ton caractère, et n'en est que plus déesse.

Est-il donc des esprits opiniâtres, qui osent contester les avantages qui naîtroient de cette révolution dans le monde poétique ? O vous, favoris des muses ! adressez dans le silence de la nuit vos vœux ardents à la sphère lunaire ; ne souffrez plus que l'ambitieux dieu du jour envahisse les droits de sa sœur, qui peut, aussi bien que lui, vous inspirer des chants immortels.

O lune ! quel est le nom qui te plaît davantage ? T'appellerai-je Cynthia, ou Cyllène, ou Phébé, ou si tu aimes mieux te nommer la belle P. D. des cieux ? Le charme de ce nom n'est-il pas plus puissant pour te faire descendre sur la terre, que les magiques enchantements de la fabuleuse Circé ? Viens ; mais apporte avec toi des célestes banquets le génie du chant, et verse-le dans mon sein. Au milieu des songes que tu fais naître, je suis le premier des poètes qui t'ait

(1) La duchesse de P. D. avoit paru sous les attributs de la lune, au bal du duc de Norfolk.

rendu des hommages ; mais je ne serai pas le dernier, si tu es aussi bienfaisante que le promet ton nom. Oui, tu me seras propice ; tu t'intéresseras au sujet que je vais chanter : il est comme toi , doux , modeste et mélancolique : tu es femme , tu es belle , et je célèbre une belle.

(*b*) La larme infidèle qui naissoit dans mes yeux pour Philandre , est usurpée par Narcisse , ou se partage en tombant entre ma fille et mon ami. -- Les traits rivaux de la mort se disputent mes soupirs. Des boutons de joie qui germent sous le climat rigoureux de la vie humaine , il en est bien peu qui s'épanouissent en fleurs avant que l'inclemence de nos destins les ait flétris et desséchés. -- La fortune avoit bâti le nid de Narcisse sur les hauteurs : mais la mort aime à frapper un but élevé. -- Voix mélodieuse , beauté , jeunesse , amour , vertu , gaieté ; de ce groupe d'idées brillantes , de ces fleurs de paradis , j'en fais un bouquet avant qu'elles soient entièrement fanées ; je me prosterne , et le présente aux cieux. De même que les corps animés augmentent de poids dès qu'ils sont dépouillés de la vie , ainsi un bien perdu pèse plus pour la tristesse , qu'un bien gagné ne pèse pour la joie.

(*c*) Ils ont outragé la cendre d'un ange. -- Lucifer fut plus excusable dans sa fureur , quand il disputa les ossements du patriarche : ce n'étoit pas tant la méchanceté que l'orgueil , qui excitoit les transports de sa rage.

(*d*) Un essaim de maux plus nombreux que la nuée de sauterelles qui couvrit le pays que le Nil arrose , s'est assemblé sur sa tête. -- Le souvenir de la mort de Narcisse fait rebrousser les pensées les plus joyeuses

de l'âge le plus gai, droit à la vallée des morts; cette vallée silencieuse où la nuit, reposant sur des destinées imparfaites, les couvre sous l'abri de ses ailes noires, et attend le jour terrible qui doit mettre fin à tous les changements, et fixer tout dans un état permanent.

CINQUIÈME NUIT.

LE REMÈDE CONTRE LA CRAINTE DE LA MORT.

YORCK , ma muse ose s'élever jusqu'à toi. Ne t'offense point de son audace ; c'est la reconnoissance qui la conduit à son bien-faiteur. Quoique jeune et caressé de la fortune , qui te sourit, ton oreille ne sera point blessée de mes chants sérieux.

Que la crainte de la mort est profondément imprimée dans le cœur de l'homme ! Écoute mes vers : je chante son souverain remède.

Heureux l'homme qui, dégoûté des plaisirs factices d'un monde tumultueux , et de tous ces vains objets qui s'interposent entre notre ame et la vérité , s'enfonce par choix sous l'ombre épaisse et silencieuse des cyprès , visite les voûtes sépulcrales que le flambeau du trépas éclaire , lit les épitaphes des morts , pèse leur poussière ,

et se plaît au milieu des tombeaux ! Ce sombre empire , où la mort est assise au milieu des ruines , offre à l'homme un asile paisible où son ame doit entrer souvent , et promener ses pensées solitaires. Que l'air qu'on y respire est salutaire à la vérité , et mortel pour l'orgueil ! O mon ame ! entrons-y sans effroi. Cherchons ici ces idées consolantes , dont l'homme a tant besoin sur la terre ; pesons la vie et la mort ; osons envisager la mort en face , et , bravant ses terreurs par un mépris généreux , cueillons sur les tombeaux la palme des grandes ames. Puisse ma sagesse s'enrichir de mes malheurs , et me payer mes larmes (a) !

Suis - moi , Lorenzo. Viens : lisons ensemble sur la pierre qui couvre ta chère Narcisse... Quel traité de morale sublime elle tient ouvert ! que son langage muet est pathétique ! Quels orateurs peuvent toucher comme elle une ame sensible ? L'éloquence des paroles peut nous émouvoir : mais que ses images sont foibles et mortes , auprès des impressions vives et

profondes dont la vue de cette pierre nous pénètre ! Avec quelle force elle parle à nos yeux ! Que de leçons renfermées dans la date que j'y vois gravée !... Demandez-lui si la beauté , si la jeunesse , si tout ce qui est aimable est de longue durée ! Homme, ose donc désormais compter sur la vie ! A peine puis-je rencontrer un tombeau qui ne renferme un corps plus jeune que le mien , et qui ne me crie : Viens !... Et dans le monde entier , que trouvé-je qui me rappelle et m'attache à la vie ?

Mais quel objet nouveau frappe mes regards ! La tombe de Narcisse vient de s'ouvrir devant moi : c'est l'auguste vérité que j'en vois sortir brillante et radieuse , comme du fond de son sanctuaire : elle s'avance : je la sens qui s'empare de mon ame ; l'illusion se dissipe ; les nuages dont les passions obscurcissoient ma raison s'évanouissent ; l'ombre a fui : à l'éclat de cette vive lumière , mon horizon s'étend , de nouvelles facultés viennent enrichir mon être : je vois les objets invisibles , je touche et je sens les objets éloignés , je suis

présent à l'avenir : le monde et ses plaisirs imposteurs ne m'en imposent plus ; ce n'est que dans la tristesse que l'homme sait les apprécier. Les pièges que le vice me tendoit sous les fleurs, sont découverts ; le voile de la vertu tombe, et me laisse contempler tous ses charmes. Comme la vie s'écoule devant moi ! Je vois les hommes tomber comme les feuilles de l'automne ; les objets de leurs désirs me paroissent aussi légers, aussi vils que la poussière qui s'élève sous leurs pas. Plus je considère la vie, plus elle me paroît vaine.

Ah ! c'est maintenant que je sors de l'enchantement : je conçois enfin les avis salutaires que la mort faisoit retentir à mon oreille, et que j'ai si long-temps négligés ! Loin d'en être ému, je vivois insensible et sans alarmes : je me sens atteint et frappé de tous les traits qu'elle a décochés sur mes amis. Plus la flèche lancée dans l'air tarde à retomber, plus la blessure qu'elle fait est large et profonde. Dieu ! que sa pointe est pénétrante ! Qui apaisera la douleur brûlante qui me parcourt et me

dévore? Quelle main bienfaisante viendra retirer de mon ame cette pensée empoisonnée, et verser sur mes plaies un baume rafraîchissant? Ne pourrois-je donc sans frémir attacher, reposer sur la tombe, un œil courageux et serein?

Eh! pourquoi frémir à la pensée de la mort? Ce passage n'est pas si terrible que nous l'imaginons. Ingénieux à nous créer des alarmes, nous nous tourmentons de nos chimères; nous formons un fantôme, nous lui donnons des traits menaçants; et bientôt, oubliant qu'il est notre ouvrage, notre peur l'anime; nous frissonnons à ses pieds, et nous ne pouvons plus lever les yeux sur lui sans pâlir de terreur.

L'image infidèle que nous formons d'après nos conjectures, n'a presque aucune ressemblance avec l'original. Eh! quel peintre a pu saisir les véritables traits de la mort? Ce tyran ne se repose jamais un instant: la crainte agite le pinceau dans nos mains tremblantes; l'imagination exagère; l'ignorance charge le portrait de ses ombres, et la raison s'en épouvante.

Où est-elle, la mort? Toujours future ou passée, dès qu'elle est présente elle n'est déjà plus. Avant que l'espérance nous abandonne, le sentiment est mort. Pourquoi nous remplir de noirs présages? Quand nous sommes frappés, nous recevons le coup, mais sans en sentir la douleur. La cloche funèbre, le drap mortuaire, la bêche, le tombeau, la fosse humide et profonde, les ténèbres et les vers, tous les fantômes qui s'élèvent sur le soir de la vie et obsèdent le vieillard, sont la terreur des vivants et non pas celle des morts. Victime de sa folle imagination, et malheureux par son erreur, l'homme invente une mort qui n'est point celle que la nature a faite; et par la crainte d'une seule, il en éprouve mille. Écartons d'une main courageuse ces simulacres trompeurs. La tombe est hermétiquement fermée; il n'en transpire aucun secret chez les vivants.

Quand la mort seroit aussi effroyable, aussi hideuse que nous la peignons, qu'a donc le vieillard à craindre d'elle? Ne devrait-il pas, si les années le rendoient

sage, courir au-devant d'elle, et lui demander un abri charitable dans ses obscures demeures ? La vie a-t-elle donc tant d'attraits ? En trouvons-nous toujours le désir dans nos cœurs ? Nos chants ne sont-ils que des chants de joie ? Ah ! si l'homme laissoit sa pensée s'arrêter sur cette foule d'objets de dégoût dont nous sommes entourés , son cœur, quelque intrépide qu'il pût être , succomberoit de douleur en voyant la vanité de la vie , les vices des hommes, les foiblesses de la vertu , les erreurs du sage même , les maux sans cesse renaissans , les biens imparfaits toujours détruits dans le germe , et laissant après eux la peine qui ne meurt jamais.

Comment pouvons-nous nous attacher de plus en plus à ce rocher sauvage , stérile en biens , hérissé de maux , dont le sommet se couvre d'orages à toutes les heures , et sous lequel menace un gouffre dévorant , fameux par les naufrages de l'espérance humaine ?

Sans parler de cette foule de maux inévitables dont l'homme est la proie , se pas-

se-t-il un seul jour qui ne nous entende faire à la vie quelque reproche , qui ne révèle au sage quelque nouveau secret , quelque misère inconnue , et ne le dégoûte d'en voir davantage ? Les heures perfides nous dupent : tant qu'elles reposent dans le sein du temps , avant de nous appartenir , elles flattent nos désirs , elles ne nous promettent que des douceurs. Qu'il est insensé celui qui les croit ! Elles nous trahissent l'une après l'autre : au lieu d'apporter un plaisir , chacune d'elles nous laisse une peine , et s'enfuit avec l'année. Cependant l'homme ne se rebute point de l'espérance : toujours crédule et toujours trompé , il ne sort d'une erreur que pour retomber dans une autre ; l'expérience ne le corrige point : il veut voir l'instant qu'il n'a point vu. Ainsi la vie dissimule avec nous jusqu'au dernier de nos jours ; ses maux sont un secret qu'elle n'avoue qu'à l'homme expirant.

(b) Vivre toujours ici ! Eh ! pourquoi ? Pour ne voir que ce que l'on a vu , n'entendre que des redites ; passer et repasser

avec ennui sur les mêmes traces ; tourner avec fatigue dans un cercle éternel ; revenir de la haine à l'amour et de l'amour à la haine ; désavouer aujourd'hui les désirs du jour d'hier ; bâiller sur les mêmes plaisirs ; être forcés souvent d'implorer le malheur, pour nous délivrer de l'uniformité dont nous sommes excédés, et goûter du moins la triste consolation du changement ! Combien de fois , dans les transports mêmes du plaisir , sommes-nous tentés de demander : N'y a-t-il rien de plus ? Que le plaisir est pauvre et borné ! La vie est si courte , et il meurt encore avant elle ! A peine avons-nous parcouru la moitié du cercle de nos jours , que le fonds des sentiments agréables est épuisé ; il ne reste plus de sensations neuves à essayer. Nous sommes réduits à vivre de répétitions , dont l'ennuyeuse uniformité nous lasse : nous ne trouvons dans le présent que le goût insipide du passé ; les sens rassasiés sont prêts à le rejeter. Hélas ! nos premières années , comme des ancêtres prodigues , déshéritent en quel-

que sorte les dernières ; elles en dissipent d'avance les plaisirs et les douceurs !

Le malheur de vieillir vient encore aggraver et combler tous les autres : on se tourmente alors pour exprimer des jours une substance qui n'y est plus. Le goût est usé , les sens sont morts ; les ressorts de la machine décrépite se relâchent , les canaux s'obstruent ; les roues s'embarrassent, s'arrêtent l'une après l'autre. Les aliments deviennent un fardeau, qui tue au lieu de réparer ; le plus sobre éprouve les effets de l'intempérance : la joie même devient dangereuse : si le vieillard prend encore sa coupe dans ses débiles mains , il tremble qu'à chaque instant la mort ne vienne l'arracher. La vie n'est plus qu'un champ épuisé et nu , qui ne produit plus. Pour charmer des jours ingrats , on est réduit à recueillir sur le passé quelques réflexions, quelques commentaires agréables sur les rôles qu'on a joués dans le monde, et sur les vains projets qu'on a formés. Ainsi les plaisirs se détachent de l'homme, s'envolent l'un après l'autre , et laissent

le malheureux affamé dans une solitude aride et dépouillée , au milieu d'une nuit totale , plus sombre que celle qui enveloppe maintenant l'hémisphère. Heureux celui qui peut alors se promettre l'approbation , du juge suprême au moment où l'ame , forcée d'abandonner sa dépouille , va rendre à la fortune tous ses faux ornements , et laisse tomber son masque de chair , en quittant le théâtre de la vie !

Ce temps est venu pour moi : le monde que j'habitois n'est plus ; un nouveau succède, où règnent de nouveaux usages. Une troupe légère d'acteurs étrangers arrivent sur la scène, pour m'en chasser ou pour s'y divertir de moi : comme ils s'étonnent de me voir ! Je les regarde avec la même surprise : mon voisin m'est inconnu. Hélas ! ce n'est pas là ce qui m'afflige le plus ; il est un chagrin plus cruel que je ne dois qu'à la vieillesse et au malheur d'être trop long-temps privé de la mort : mon roi , qui me faisoit autrefois un accueil si gracieux , ne me reconnoît plus. Retirons-nous du monde : que me faut-il de plus pour m'en dégoûter ?

Mais quoi ! ce malheur m'est-il particulier ? Je suis oublié aujourd'hui ! eh ! l'on s'est si long-temps souvenu de moi ! Un objet qui s'offre de trop près à la vue l'importune et l'offusque , et son ardeur à se montrer l'empêche d'être aperçu. Lorsque je vais confier mes peines à l'oreille des courtisans, ils m'écoutent avidement, ils savourent avec un plaisir secret ce nectar si délicieux pour les grands ; et, me serrant la main , ils me prient en grâce de revenir demain. Refus , peux-tu te masquer sous une forme plus séduisante ?

Yorck , ne crois point que je m'écarte de mon sujet. C'est diminuer la crainte de la mort que de rabaisser le prix de la vie : plus on a d'indifférence pour elle , et mieux on en jouit. Il faut la traiter comme ces coquettes capricieuses , qui accordent de préférence leurs faveurs à l'amant adroit qui affecte le plus de les dédaigner.

Depuis deux fois le temps que les Grecs employèrent à réduire la superbe Troie , je m'obstinois à assiéger sans succès les faveurs de la cour. Hélas ! que l'ambition

est un mauvais moyen de s'enrichir ! elle n'a fait qu'appauvrir encore le peu que je possédois, en empoisonnant sa jouissance. Pourquoi désirer ? C'est de toutes les occupations la plus cruelle. Donnez-moi l'homme le plus robuste, et dans la santé la plus florissante ; l'ambition en fera bientôt une ombre pâle et décharnée, semblable à moi. Eussiez-vous tous les trésors du nouveau monde, si vous avez encore de l'ambition et des désirs, vous resterez pauvre. Air pur, repas frugal, dons précieux de la vie champêtre, c'est vous qui m'avez enfin guéri de cette maladie contagieuse des cours.

Bénie soit à jamais la main divine qui m'a conduit sous l'abri de cette humble chaumière, où j'ai retrouvé le doux repos de mon ame ! Le monde est un vaisseau pompeux, flottant sur des mers dangereuses : on le regarde avec plaisir, mais on ne l'aborde qu'avec péril. Ici, en sûreté, jeté à terre sur une simple planche, j'entends le tumulte confus de la foule, comme le mugissement des mers éloignées ou le

bruit sourd de la tempête mourante ; et , méditant dans un calme profond mon sujet sérieux , j'apprends à combattre les terreurs de la mort. Ici , comme un berger qui , du fond de sa cabane , appuyé sur sa houlette et faisant résonner son chalumeau , promène ses regards sur la vaste étendue des campagnes , je suis de l'œil la chasse féroce de l'ardente ambition : je vois une meute nombreuse d'hommes bruyants , brisant les barrières des lois , franchissant les bornes de la justice , lous pour la rapine , renards pour la ruse , tantôt poursuivants , tantôt poursuivis , et tour-à-tour la proie l'un de l'autre , jusqu'à ce que le trépas , cet infatigable chasseur , vienne les engloutir tous dans leur dernier terrier.

Pourquoi tant de fatigues pour des triomphes si courts ? La fortune des riches , la gloire des héros , la majesté des rois , tout finit par « ci gît ». Des peines à souffrir , des biens qu'il faut laisser ; tel est l'inventaire exact de la vie ; et la poussière en poussière , est le terme de toutes les grandeurs de la terre. Si mes chants passent

à la postérité, elle apprendra qu'il exista un homme nourri parmi les courtisans, quoique né dans l'Angleterre, qui fit réflexion que la fortune pourroit bien arriver trop tard d'un jour; qui ne s'est point amusé sur son lit de mort, à arranger des projets de fortune et de vie, et qui a pensé que la nécessité de mourir valoit bien la peine de l'en distraire.

La jeunesse sans expérience, attirée par une lueur trompeuse, se précipite sur une foule de maux. Les années instruisent l'homme: il se détrompe en vieillissant; mais, dès qu'il a trouvé l'art de vivre, les portes de la mort s'ouvrent.

J'entends la vieillesse insatiable crier sans cesse: « Encore des jours, encore des richesses, encore des plaisirs! » Il n'est plus de plaisirs quand le sentiment est éteint. Il ne suffit pas de posséder l'objet: pour en jouir, il faut avoir des sens. Vainement nous nous fatiguons à tendre de nouveau, à rajuster l'arc usé dont la nature relâche et brise successivement toutes les cordes. Quel excès de folie! Comme

on voit les ombres s'allonger, à mesure que le soleil s'abaisse, nos désirs croissent et s'étendent sans fin, sur le soir de notre vie.

Quelle fureur vous possède, vous qui voulez mourir riches ? O mes contemporains ! Restes de nous-mêmes, chétives ruines humaines chancelantes sur le bord du tombeau, nous verra-t-on, comme ces arbres décrépits, pousser encore plus profondément nos viles racines sur ce sol malheureux, et l'embrasser plus étroitement à mesure que nous vieillissons ? Nos mains flétries et ridées seront-elles toujours étendues dans le vide de l'air, tremblantes à la fois de vieillesse et d'ardeur, pour saisir des fantômes qui les fuient ? L'homme a besoin de si peu, et pour si peu de temps ! Tout-à-l'heure il va rendre à la nature avare sa propre poussière, qu'elle ne lui a prêtée que pour une heure.

C'est bien assez, triste vieillard, d'avoir vécu au milieu des orages ; vas du moins mourir sous l'abri du port. Tu devrois fuir les témoins et la foule ; cacher dans l'ombre de la retraite la décadence

de ta raison , l'affoiblissement de ta volonté , et les ruines de ton être.

Tu devrois te prédire à toi-même ton avenir, et t'essayer à la mort. Que ne vas-tu rêver en silence , et promener tes pas solitaires au bord du sombre rivage , d'où tu dois bientôt t'embarquer sur une mer inconnue ? Enrichis ton ame , amasse sur ton bord une ample provision de vertus , et attends en paix le vent qui doit d'un souffle te lancer dans des mondes éloignés. Qu'ils paroîtront nouveaux à l'homme qui ne sera pas accoutumé à les reconnoître de loin par la pensée !

Quand les hochets de la vie s'échappent de nos mains défaillantes , il ne faut plus rien espérer des sens : il est temps de fouiller dans son ame , d'y puiser des plaisirs plus nobles, et d'exercer ses facultés sur des objets immortels. Ce n'est plus dans le présent , c'est au-delà du tombeau qu'il faut chercher le bonheur : sur la terre, il ne reste d'autre bien à prétendre que l'estime et la paix. La première s'accorde à la réputation d'être sage : la sagesse seule

peut donner la seconde. Si nous souffrons que la folie nous enlève l'une et l'autre, que nous restera-t-il pour consoler nos derniers jours? La vertu seule peut les rendre joyeux et sereins : avec elle , le vieillard s'avance gaiement vers le tombeau ; il ne craint point , il souhaite plutôt de mourir. La mort n'est terrible que pour le crime : c'est de lui qu'elle emprunte son masque effrayant ; c'est lui qui aiguise le tranchant de son glaive.

Aide-moi, Narcisse, aide-moi à faire ma paix avec le trépas , à détacher mon cœur de ces biens qui ne me suivront point. Avant que la cloche funèbre m'envoie enrichir la terre de ma poussière , que la mort trouve tous les liens qui m'attachoient au monde brisés par mes mains, et que son glaive n'ait plus que le fil de mes jours à couper. Si ma raison , trop prompte à s'assoupir, s'endort dans la nuit au bord du précipice ; que ton ombre se présente à moi , qu'elle me réveille par le sentiment de la douleur, et force mes yeux à rester ouverts, pour observer la mort qui

s'avance. Il n'est plus besoin de secousses violentes ni d'accidents étrangers pour me détruire. La nature a déjà signé l'ordre de mon départ ; la mort l'a dans ses mains : elle n'attend peut-être qu'un moment de plus pour me le signifier.

Lorsque je me retourne pour regarder le long des années écoulées derrière moi , et que je n'y trouve plus tant d'hommes qui , plus jeunes , plus robustes et moins imprudents , pouvoient se promettre de fournir une longue carrière , j'ai peine à croire que je leur survis... Mais que dis-je ? Est - ce que je vis ? Ah ! je ne fais plus qu'achever de mourir. Savant Méad , je ne reconnois point ma vie dans cette existence délabrée que tu fais subsister. Si je respire encore , c'est le chef-d'œuvre de ton art ; mais j'ai depuis long-temps enterré ma vie , avec la force des nerfs et l'énergie de la pensée : mon être se dissout , et s'écoule sous le poids de la vieillesse et de la maladie ; je ne fais plus qu'épuiser la lie de mes jours. Tous mes sens ont fermé les portes de mon ame : ma raison,

en s'éteignant, me dit de hâter mon cercueil, et me dénonce à la poussière.

Craindrai-je de subir une dernière fois le sort que j'ai subi dans tous les instants que j'ai vécu? La mort est-elle donc pour moi un phénomène étrange et nouveau? En naissant, nous commençons à mourir: quand l'homme grandit, sa vie décroît: c'est un flambeau qui se consume en s'allumant. Puisque la mort a dévoré ma jeunesse et usé mes forces, je lui abandonne le reste sans regret, et je ne m'effraie plus de son cri sinistre.

C'est ta voix que j'entends, arbitre souverain de la vie et du trépas! Soleil immortel de la nature, toi qui, du sein des ténèbres où j'étois plongé, plus vil que l'insecte et que la poussière que je foule, me fis éclore par un de tes rayons féconds, pour marcher triomphant dans la lumière, et m'enivrer de l'éclat du jour! tu ne m'as donné l'existence que pour me rendre heureux: tu m'appelles à une terre inconnue; je t'obéis avec joie: je me livre à toi; je sais en qui je me confie. C'est en

toi que je veux vivre. C'est là l'unique réalité : la terre n'a que des fantômes , et la vie et la mort sont également vaines.

La vie est trop flattée , la (c) mort trop calomniée : le sage qui sait user de l'une et ne pas redouter l'autre , les compare ensemble et leur rend justice.

Emprisonnée dans le corps , l'ame vit ici dans un tombeau : esclave , tourmentée dans les ténèbres , à peine peut-elle saisir quelques lueurs de vérité au travers des organes épais des sens. La mort n'en-sevelit que le corps ; elle élargit l'ame de sa prison , dissipe devant elle tous les nuages , lui rend le jour et des ailes pour voler à l'immortalité. La mort n'a que des maux imaginaires , que la nature ne sentira point : la vie a des maux réels , que la sagesse ne peut éviter.

Quoi ! diras-tu , l'espèce humaine n'a-t-elle donc rien à reprocher à la mort ? De quel amas de débris sa route est semée ! Rien n'est sacré pour elle : fortune , puissance , tout se renverse sur son passage : elle n'épargne ni les talents ni les arts :

ces génies qui méritoient d'être immortels , ces flambeaux qui éclairaient le monde , sa main cruelle les éteint , et replonge la race humaine dans les ténèbres de l'ignorance.

J'avoue que la mort humilie les sages , les conquérants et les rois : mais ces titres sont vains ; attachés à l'argile de nos corps , ils doivent périr avec lui. Mais cette ame , cette ame immortelle , l'image de la divinité , n'est-ce pas la vie qui la retient dans l'avilissement , jusqu'à ce que la sombre avenue de la tombe l'introduise dans les berceaux enchantés du séjour de la lumière ?

O mort ! tu l'emportes. Sois donc la bien-venue : je te rends grâce de ton arrivée prochaine. La vieillesse et la maladie , tes terribles avant-coureurs , m'avertissent que tu n'es pas loin : je les sens dénouer tous les liens qui m'attachent à la vie : encore quelques jours , et leur ouvrage sera consommé. Déjà la cloche s'ébranle , et va bientôt appeler à mes funérailles le peu d'amis qui me restent. La

foible nature y versera peut-être quelques larmes ; mais la raison , plus sage , félicite le mort , et le voit couronné d'un laurier triomphant.

Avec quelle joie j'abandonnerai alors au vent cette poussière que je traîne , jusqu'au jour où , la rappelant à moi du sein des éléments et des abîmes de la nature, je la reprendrai brillante , et me verrai revivre tout entier ! J'aurai vaincu tous les maux : mes chagrins et mes regrets seront terminés. O mort ! sans toi ils seroient immortels ; sans toi nos vertus seroient vaines , et nos malheurs seroient perdus ! Tu vas m'en payer le salaire. J'ai poussé des cris en naissant pour obtenir cette vie misérable : quand pousserai-je mes derniers soupirs , pour en obtenir une seconde qui absolve la première ? Non , la vie n'est point en deçà , elle ne commence qu'au de là du tombeau. La mort nous blesse pour nous conserver. Frappé de sa main, l'homme tombe et se relève : ses fers sont brisés ; il est libre , il est roi , il s'empare des cieux !

NOTES.

(a) Cette riche moisson croît sur le tombeau de Narcisse. Puisse la sagesse sortir du sein de ma blessure mortelle, comme cette fleur lugubre que les poètes ont fait naître du sang qui sortoit de la blessure d'Ajax ! Quels sont les fruits que nous pouvons retirer de la mort de nos amis ? Il faut la faire servir à nous réveiller de notre léthargie , à bannir nos terreurs , à humilier notre orgueil , à nous préserver du vice. Lorenzo , arrête long-temps ton ame sur la pensée de la mort ; laisse agir sur toi son ascendant salutaire. Qu'elle règne sur toi , cette pensée qui seule peut, en réprimant tes folles joies , te préparer au vrai bonheur. Si tu lui soumets ton être , elle appaisera les mouvements séditieux de ton cœur , et te fera conquérir une gloire immortelle. C'est de ce moment que commenceront à couler pour toi des jours heureux. La pensée de la mort est un Dieu qui inspire l'homme , et lui conseille la vertu.

(b) Vivre toujours pour être arrêté ici aux portes de la vie réelle , sans jamais y entrer ; pour rester emprisonné dans les ténèbres de ce monde , sans jamais voir la lumière de l'éternité ; pour remonter tous les matins la roue vieillie des heures , sans qu'elles nous apportent rien de nouveau ; sont-ce là les goûts délicats de nos petits-maitres ? Si tels sont leurs desirs , ils sont dignes de faire société avec les animaux , s'il est vrai que les animaux ne soient pas encore moins grossiers qu'eux. Faute de vertu , c'est-à-dire faute

de penser , quoiqu'ils se piquent le plus de cet avantage , à quoi sont-ils réduits ? A aimer et haïr tour-à-tour ce monde si vain ; à gourmander et à caresser successivement la vie , cette courtisane fardée qui les traite d'insensés à chaque instant du jour ; à louer ce qui est mauvais de peur de trouver pis. Voilà donc la cause des transports de leur joie ! Il est temps , il est grand temps de changer de scène. Mais quel moyen de leur faire voir et haïr la difformité de l'état où ils se complaisent ? il n'en est qu'un seul , mais qui est à la portée de tous les hommes ; c'est la vertu. Cette déesse , par son merveilleux pouvoir , tapisse de fleurs l'aride rocher de la terre , réconcilie l'homme avec la vie ; et , ce qui est bien plus surprenant , répand les charmes de la variété sur l'ennuyeuse uniformité des jours ; et du cercle fatigant de la nature , fait une ligne droite dont on parcourt l'étendue avec plaisir. Crois-tu cette vérité , Lorenzo ? prête-moi une oreille attentive et patiente , et tu rougiras d'en douter.

Ceux qui ne connoissent et n'ambitionnent que les plaisirs des sens , sont condamnés à passer les jours de leur vie languissante dans un dégoût continu : semblables à cet oiseau qui chante toujours sur la même note , les saisons n'ont pour eux aucune variété. Mais des âmes plus élevées , dont le goût dédaigne les fruits que le soleil mûrit ici-bas , savent répandre sur leurs jours autant de variété qu'on en voit régner dans les nuances changeantes du cou brillant de la colombe. Le charme de l'innocence qui siège dans leur cœur se répand sur tous les objets , et la vertu les dore des rayons de sa lumière. Elles ne connoissent point l'ennui : l'objet de leur désir n'est point sujet à vieillir.

Soutenues dans leurs efforts sublimes par une espérance céleste, chaque aurore leur montre de plus près la perfection et le bonheur, et leur découvre une perspective nouvelle d'éclat et de gloire, qui ranime leurs forces pour la vertu. Tandis que le cercle de la nature tourne comme la roue d'un char, au-dessous des hauteurs où elles se sont élevées, la scène s'embellit à leurs yeux d'heure en heure. Leur vertu marche vers le bonheur par une ligne directe : vertu que les plus purs motifs de la religion inspirent, bonheur que la pratique de la religion peut seule assurer. Voulons-nous, lâches déserteurs de la vertu, renoncer au bonheur qui nous est destiné ?

C'est une vérité assez généralement reconnue, que l'indifférence sur le bonheur de l'autre vie appauvrit aussi les plaisirs de la vie présente ; mais il en est bien peu qui agissent en conséquence. Qu'est-ce que cette vie ? Qu'elle est mal connue de ceux mêmes qui en sont le plus amoureux ! Aveugles dans nos transports, à force d'aimer passionnément la vie, nous la rendons moins aimable ; nous l'étouffons, pour ainsi dire, dans les embrassements forcenés de notre folle ardeur. Nous voyons le temps de l'œil dont on doit voir l'éternité, et nous prenons ce lieu de passage pour le port. La vie, considérée comme fin dernière, n'a point de valeur : comme moyen, elle est inestimable. Quand elle est tout pour nous, elle n'est rien ; c'est le séjour des peines et des maux ; quand on n'en fait aucun cas, elle devient d'un prix infini : c'est alors le séjour de la consolation et de la paix, une route agréable que termine la riche perspective d'un bonheur éternel : c'est alors qu'on ne doit plus la

nommer sans respect et sans éloge ; qu'on ne peut y penser sans se sentir les plus vifs transports de la joie : alors nos jours sont affranchis de l'ennui ; la terre n'est plus un rocher nu et stérile , ni la vie une femme fardée et querelleuse. Ce monde n'est vain que pour l'homme frivole. A qui dois-je comparer la scène changeante de cette vie , dont la valeur incertaine peut croître ou décroître à l'infini ? O nuit , qui ne cesses de m'être propice ! prête-moi ici ton secours. Je la comparerai à la lune. Globe indigent et opaque par lui-même , elle brille par l'éclat qu'elle emprunte d'un globe plus élevé. Quand la terre ténébreuse s'interpose entr'eux , alors , plongée dans les ombres , sa lumière s'éclipse : mais au moment même où elle est le plus éclatante , sa lumière n'est qu'une lueur pâle et triste , devant cette source resplendissante de feu et de gloire dont elle reçoit ses rayons : la lune , la terre et le soleil sont entr'eux , ce que sont la vie , le crime et l'éternité.

(c) Et la gloire de l'éternité n'est pas loin , ô Lorenzo ! Que la barrière qui sépare l'homme de bien de l'état d'un ange , est mince et fragile ! Leurs destins ne sont peut-être séparés que par l'intervalle d'un moment , d'une année : et quand cet intervalle seroit d'un siècle , ce siècle n'est encore qu'un moment pour qui songe à l'éternité. Hâte-toi d'être ce qu'étoient sur la terre , ceux qui sont maintenant des dieux. Sois ce qu'étoit Philandre , et prétends aux cieux. La timide nature est-elle effrayée du sombre passage qui y conduit ? N'en crois point tes terreurs ; reprends ta joie , en songeant que cette route mène au bonheur. Elle y a conduit plus d'un

mortel, qui l'a traversée d'un œil serein : pourquoi ne t'en ferois-tu pas la même idée ? La religion , le courage , la sagesse , te recommandent l'espérance ; et cette espérance , bien affermie dans le cœur , procure à l'homme ce qu'elle promet. Compare la vie et la mort : étrange parallèle ! Mais il n'est pas moins vrai que , pesées dans une exacte balance , c'est la mort qui l'emporte sur la vie. C'est à elle , et non pas à sa rivale , qu'il faut donner la palme : c'est la vie dont la foiblesse crée les terreurs de la mort. La vie n'a point de véritable joie , que celle que la mort perfectionne et complète : la vie est un débiteur du tombeau.

Lorenzo , rougis de ton fol amour pour la vie ; elle qui abaisse à de viles fonctions des âmes célestes , les met aux gages des sens , les force de servir à des tables où les animaux , les reptiles mêmes occupent des places plus élevées qu'elle : banquets honteux , où une âme immortelle se livre aux sensations de la brute. Rougis de ta peur de la mort ; elle qui t'introduit dans des berceaux enchantés , où l'âme s'enivre du nectar des dieux servi par des anges ; où des anges partagent et goûtent avec elle les fruits de la félicité éternelle.

La mort est une victoire ; elle enchaîne les maux furieux de la vie. L'ambition , la luxure , la vengeance , l'avarice , liées à son char de triomphe , applaudissent à son pouvoir. N'appelons plus ce jour le jour de notre ruine ; nommons-le plutôt le jour de la moisson : c'est alors qu'elle est dans sa maturité. Si , en coupant ses épis dorés , la serpette nous fait quelques légères blessures , un baume souverain les a bientôt fermées.

O mort ! je goûte du plaisir à songer à toi : c'est toi qui inspires à l'homme les plus nobles pensées, et lui conseilles la vertu : tu es la libératrice qui l'affranchit de ses fers, le récompense et le couronne ; tu es le terme de toutes les peines. Tu fais naître une joie dont le sentiment est éternel dans l'ame, et dont la source intarissable est dans le sein de son créateur. La mort est la couronne de la vie ; elle nous rend plus de biens que nous n'en avons perdu en perdant l'Eden : la mort, qui nous paroît environnée de l'appareil de la terreur, vue de plus près, n'offre à nos yeux qu'une reine pacifique. Oh ! quand mourrai-je à la vanité, à la peine, à la mort ? Quand mourrai-je.... pour vivre toujours ?

LA RÉDEMPTION.

D'où viennent les crimes de l'homme ? De l'oubli de la mort. Ah ! j'ai trop long-temps vécu dans cet oubli ! Maintenant la pensée de la mort me déchire le cœur. Quelle main bienfaisante guérira ma blessure ? Ah ! je l'aperçois, cette main secourable, avec une joie mêlée de remords ! O main divine et si remarquable ! tu es fixée dans les cieux... Qu'osé-je dire ? Je blasphème : hélas ! combien ne s'est-elle pas abaissée pour moi au-dessous des cieux qu'elle a formés ! C'est pour moi qu'elle est sanglante : il découle de ses plaies un baume salulaire, qui peut seul me guérir. Grand Dieu ! retire du sein de ton fils ce cruel acier... Malheureux ! quel vœu ai-je formé ? Puis-je soutenir ce spectacle douloureux ?.... Mais puis-je aussi

renoncer à le contempler ? C'est là que sont attachées toutes les espérances de l'homme. C'est ce clou sacré qui soutient l'univers chancelant : sans lui, nous tomberions dans l'abîme ; sans lui, nous serions réduits à former l'horrible vœu du désespoir, à souhaiter que l'univers eût péri dès sa naissance. Quel changement ! Celui qui voit les astres comme une poussière agitée au-dessous de son trône, est maintenant voilé de ténèbres, et la poussière de la terre est le lit où il repose. Le ciel a-t-il pu nous aimer à cet excès ? Oh ! quel long gémissement fut poussé sur cet arbre salutaire ! Ce n'étoit pas sur lui que gémissoit l'Homme-Dieu : chargé de nos crimes, il a porté ce fardeau volontaire pour soulager un monde coupable, écrasé sous son poids. Un si grand prix eût suffi pour racheter des milliers de mondes. A cette vue, les anges ont éprouvé des sensations nouvelles ; ils ont interrompu leurs concerts, et le sentiment de leur bonheur est resté suspendu.

Oh ! que n'ai-je leur voix pour égaler la grandeur de mon sujet ! Nuit ! inspire-moi l'harmonie de tes sphères mélodieuses. Sera-t-il dit qu'on verra le feu du génie brûler dans les ouvrages des païens, et moi chanter d'un ton languissant la dignité du chrétien ? Ce n'est pas le génie, c'est l'insensibilité des cœurs qu'il faut en accuser. Eveille-toi, mon cœur. Qui pourra t'éveiller, si tu restes insensible à l'idée d'un dieu qui épuise sa puissance pour le bonheur de l'homme ? Pénètre-toi des grandes vérités qui ont dissipé les ténèbres profondes du paganisme, et versé sur l'univers les flots dorés d'une lumière éternelle : on ne peut les sentir sans en être embrasé, et les sentir c'est les croire.

Dieu bienfaisant et terrible ! ton amour te rend plus redoutable : tes lois en deviennent plus rigoureuses , et leur infraction plus criminelle. Que mon cœur est tremblant devant l'immensité de ton amour ! Si ta miséricorde est sans bornes , ta justice devient inexorable : c'est pour venger ses droits , que tu as teint la croix du sang de ton fils ; et la plus grande de tes merveilles , est que ton fils ait pu mourir. Dois-je dire ou taire une pensée hardie qui s'offre à moi ? L'homme doit-il vanter ou détester davantage , un crime qui a pu exciter à la fois tant de vengeance et tant d'amour ? La justice sévère et la miséricorde au doux sourire , se sont unies ; leurs bras se sont enlacés sur l'amas énorme de nos crimes : toutes deux soutiennent ensemble le trône de l'éternel , dans tout l'éclat de sa majesté. Si elles ne s'étoient ainsi réconciliées , la grandeur de Dieu restoit outragée , ou bien la perte de l'homme étoit inévitable. Il n'y a qu'une intelligence infinie qui ait pu tirer , de cette alternative désespérante , une ressource aussi merveilleuse , qui a conservé et les droits de la justice divine , et le bonheur de l'espèce humaine. Acte étonnant de la divinité , quel nom te donnerai-je ? Tu es une merveille également inconcevable pour les anges et pour les hommes , et la toute-puissance même ne peut faire cesser la surprise qu'elle a fait naître.

Tous les attributs de Dieu sont autant de perfections également infinies : elles forment ensemble un orbe plein et parfait , dont tous les rayons sont égaux. C'est tracer de l'Éternel un portrait injurieux , que d'étendre une de ses perfections aux dépens de l'autre ; de vouloir que la miséricorde l'emporte sur la

justice : c'est outrager Dieu , et le dépouiller de la divinité. Un Dieu tout miséricordieux , seroit un Dieu injuste. Vous qui le peignez sous ces traits infidèles , quelle est donc votre raison ? Oubliez-vous que la rançon de l'homme est payée ; que l'inépuisable fonds des cieux a été épuisé pour le racheter , et qu'il a coûté à Dieu un prix inappréciable ? Les anges et tous les esprits créés , ne pourront jamais estimer sa valeur immense : c'est un secret à jamais caché dans le sein de l'Être-Suprême.

Et pour qui cette rançon a-t-elle été payée ? O excès d'amour ! c'est pour l'homme ! Le soleil ne put le voir : à ce spectacle inattendu , son char recula d'horreur ; il voila sa face du manteau de la nuit ; nuit qui ne fut pas celle que forme la nature , mais telle que la nature épouvantée frémit à son aspect ; éclipse formidable , que ne produisit point l'opposition des planètes , mais le froncement du sourcil irrité du créateur. Soleil , fuyois-tu pour ne pas voir souffrir ton auteur , ou pour te dérober au spectacle des crimes de l'homme , dont le poids énorme fit ployer cette tête sacrée sous le fardeau de la croix ? Le monde , ébranlé dans ses fondements , en gémit ; les entrailles de la terre se déchirèrent ; son sein fut forcé de s'ouvrir , pour enfanter les morts ; l'enfer mugit dans ses abîmes , et le ciel laissa tomber des larmes. Le ciel pleura , afin que l'homme pût sourire : pour que l'homme fût immortel , un Dieu mourut !

Et la dévotion sera-t-elle encore un mérite ? N'est-ce pas une nécessité ? Quel cœur de roche ne se sent pas amolli , et brûlant d'amour à cette idée ? Plus l'ame repose ses pensées sur cet objet , plus ses sen-

timents s'exaltent : dès qu'il se présente à ses réflexions , elle est transportée , enflammée de reconnaissance. Je me sens accablé de cette multitude de merveilles. Captive , pour ainsi dire , au milieu des bienfaits que la croix répand sur elle , mon ame se voit de toutes parts emprisonnée dans l'étonnement. La vie de l'Homme-Dieu me montre la trace que je dois suivre ; dans sa mort , je vois le prix qu'on obtient en marchant sur ses pas ; et son ascension sublime m'offre la preuve la plus lumineuse de mon immortalité. Est-il vrai qu'il est monté dans les cieux ? Nations , et vous , morts , écoutez ! Oui , il y est monté : il a brisé les portes de la mort. Ouvrez-vous , portes éternelles , et laissez entrer le roi de gloire. Quel est-il , ce roi de gloire ? C'est celui qui est descendu du trône de sa gloire pour venir mourir ; celui qui a désarmé la mort , cet ennemi cruel qui dévorait la race humaine ; celui qui a étonné les cieux par son amour pour l'homme , et qui a vu , avec une secrète complaisance , les anges mêmes se perdre dans le mystère inconcevable de cet amour.

Les portes de la mort brisées , son aiguillon arraché , son trône renversé , son dernier soupir rendu ! Quel homme ne succomberoit pas sous l'excès de sa joie ! Terre et cieux , applaudissez , célébrez tous ces biens accumulés sur l'homme. Ce fut en ce moment que l'humanité prit des ailes , et , s'élançant du tombeau , se saisit de l'immortalité. Ce n'est plus l'homme qui est mortel , c'est la mort : la mort est terrassée pour ne plus se relever ; l'homme est empreint du sceau de l'éternité. Je vous salue , ô cieux , si prodigues envers nous ! La gloire de tant de bien-

faits vous appartient , et l'homme y gagne un bonheur infini.

Mais , où m'égare ma joie ? Hélas ! si c'est pour les tourments que je suis immortel , dois-je encore me vanter de mon immortalité ? Oui , je m'en vante , quoique tout couvert de crimes : c'est pour le crime , et non pour l'innocence , qu'un Dieu est mort ; le crime seul a pu justifier sa mort : mais il faut aussi que sa mort justifie le crime aux yeux du ciel indulgent. Si , lassé de mes crimes , je les expie par un repentir sincère , Dieu écrit mon nom dans les cieux avec cette lance sacrée qui perça son flanc , se teignit de son sang , et ouvrit dans sa plaie une source où le genre humain puise la force , et le courage de combattre le crime. Yorck , c'est cette idée qui seule peut bannir du cœur de l'homme la crainte de la mort.

O étonnement ! Parcourons les miracles de la bonté divine , et qu'à chaque pas ma surprise augmente. Le pardon , quand l'offense étoit infinie ! et pour pardonner , Dieu emploie les moyens qui annoncent la valeur inappréciable de ce pardon ! Le prix qu'il a coûté est le sang d'un Dieu , que j'ai forcé d'être mon ennemi , que je ne cesse d'outrager , quoiqu'il ait daigné s'unir à ma nature , et qu'il l'ait ennoblie ; quoiqu'il m'ait donné le bonheur , et qu'il me châtie avec la bonté d'un père , pour m'avertir de le conserver ! Je suis un rebelle environné de son tonnerre ; et ce n'est pas moi seul , tout l'univers est soulevé contre lui ; toute la race humaine est armée pour le combattre : il n'en est pas un seul qui soit exempt de crime ; et cependant il meurt pour le dernier des criminels. Le rachat du plus grand pécheur est ce qui

cause sa plus grande joie ; comme si l'espèce humaine tenoit le rang le plus élevé dans l'ordre des êtres , et que la grandeur de Dieu augmentât à proportion de sa bienfaisance envers l'homme.

Que tous les cœurs tressaillent , et brûlent de reconnaissance ! Quelle échelle de miracles ! son dernier degré touche aux cieux , et son sommet se perd par delà la pensée des hommes et des anges. Puissé-je monter le long de sa hauteur , en chantant des louanges dignes de l'éternel. Louange (1) , si la surprise peut te laisser un libre cours , coule à jamais de mon sein toujours brûlante et sans interruption ; que ton encens s'élève vers les cieux , et répande un parfum plus doux , que si tous les trésors de l'odoriférante Arabie s'enflammoient et brûloient ensemble.

Retourne vers le premier , vers le plus digne objet de ton amour , à qui jadis tu n'associois point de vils rivaux ; retourne vers ce pouvoir primitif que chantent sans cesse les trônes célestes , devant qui les anges se prosternent confondus. Quel outrage pour Dieu ! quelle présomption audacieuse dans les respects que l'homme prodigue à l'homme ! Grand Dieu ! tandis

(1) La louange , qui est d'un si grand prix , qui n'appartient qu'aux cieux , s'abaisse à caresser des oreilles mortelles avec le duvet de ses plumes , que l'homme a arrachées de l'aile des anges. Elle plonge dans les poches des grands , pour y chercher sa proie ; elle flatte la main stupide qui , noire comme l'enfer , est habile à saisir l'or. O amour de l'or , la plus vile des passions ! Pour obtenir un pain couvert de fange , elle entreprend de blanchir des visages d'Éthiopie , et de cacher aux yeux leurs taches et leur noirceur ; elle fouille dans les lieux où des postes vacants , comme des gibets qui ne sont point occupés , attendent leurs ornements futurs.

que les cieux n'ont d'autre emploi que de célébrer ta gloire, l'homme sera-t-il le seul qui te refusera ses hommages ? Que je cesse de vivre, quand je cesserai de te louer. Roi éternel, que ta grandeur, ta sagesse et ta bonté sont incompréhensibles ! Les diamants et l'or brillant, cachés dans le sein de la terre, la pompe éclatante des étoiles, ne sont devant toi qu'une matière opaque et vile. En vain je demanderois à ces astres, qui environnent ton trône et se nourrissent de ta lumière, l'harmonie de leurs sphères ; les plus sublimes transports qu'ils pourroient m'inspirer, n'atteindroient jamais la dignité des accords qui sont nécessaires pour te chanter.

Je me trompe : l'homme est le seul des êtres à qui il appartienne de te chanter. Les anges ne trouvent point dans les cieux un bienfait égal au bienfait qui enrichit la terre. Nobles enfants de la lumière, citoyens des plaines éthérées, *voulez-vous voir la gloire de votre Dieu ? voyez l'homme*. Les anges seroient jaloux de l'homme, si les anges pouvoient être jaloux ; et il s'en est trouvé qui l'ont été. Les anges sont des dieux : mais ces dieux n'ont pas été rachetés. C'est là le triomphe de l'homme, et sa poussière peut garder l'équilibre avec les cieux. Ils ont chanté la création ; ce sujet leur appartient comme à l'homme : mais c'est à l'homme seul, cet enfant de prédilection, à chanter la rédemption, bienfait plus précieux et qui n'appartient qu'à lui : les anges n'ont fait que préluder sur ce noble sujet ; c'est à l'homme à entonner ces chants immortels. Ce sujet peut élever l'homme au-dessus de lui-même, et en faire un ange sur la terre. La rédemption est une création plus su-

blime que la première : les cieux furent en travail pour l'enfanter. Que dis-je ? La rédemption fut la mort dans le ciel. Il seroit téméraire de croire une vérité si étrange , s'il n'étoit pas plus téméraire encore d'en douter.

Arrêtons-nous ici , et pesons cette merveille. Si la mort fut dans le ciel , qu'arriva-t-il donc sur la terre ? Sur la terre , qui frappa le coup ? Oh ! combien l'homme est agrandi , aperçu sous ce point de vue ! combien sont balancés son origine et son retour à la poussière ! combien le vaste intervalle qui l'éloignoit des cieux est rétréci ! comme il s'est rapproché des anges ! Qui peut maintenant l'en distinguer ? Malgré les ténèbres du crime et de la matière , de quel éclat brille cet enfant du ciel qui l'a créé deux fois ? Laissera-t-il perdre le double droit qu'il a acquis à ce divin héritage , et le sacrifiera-t-il à la folie ? La croix sanglante a tout promis à l'homme ; elle a juré sa grâce pour jamais. Que pourra lui refuser celui qui a donné sa vie pour lui ?

Homme , connois ta grandeur ! Tu ne parois vil qu'à toi ; les anges admirent ta dignité que tu dédaignes. Mortel dégénéré , le livre de la nature sera-t-il toujours ouvert sous tes yeux , sans que tu daignes y lire ? Que de merveilles tu peux y découvrir , aux seuls rayons de ta foible raison ! Toute la nature n'est qu'un vaste commentaire qui développe ta grandeur ; ses preuves , composées par le ciel , furent publiées sur la croix. Qui peut s'examiner , et ne pas voir en soi un dieu terrestre , qui participe à la divinité et à la vie immortelle ? Si un Dieu meurt , ce n'est pas pour un ver , pour un vil insecte qu'il

verse son sang. A l'idée de l'éternité, mon ame sent une flamme inconnue, oublie le monde, ou plutôt en jouit davantage. Quel autre monde, quel délicieux Eden se découvre à ma vue ! Quelles régions nouvelles et étrangères au soleil de la terre, je traverserai dans les transports du bonheur !

Pourquoi craindrois-je de dire une vérité, qu'on n'a peut-être renfermée dans le silence, que parce qu'on l'a crue trop hardie ? *Les anges ne sont que des hommes d'une espèce supérieure*, dont la nature est plus légère, plus déliée, et qui ont reçu des ailes pour voler dans les espaces célestes ; et les hommes sont aussi des anges, mais chargés du fardeau de la matière, qu'ils doivent traîner pendant le peu d'heures qu'ils traversent cette vallée fangeuse, et qu'ils gravissent avec effort et d'un pied glissant les derniers degrés de la création. Les anges ont leurs faiblesses, et les hommes ont leur mérite ; ils sont enrôlés sur la terre pour être bientôt appelés par Dieu, et rassemblés sous l'étendard brillant déployé dans les cieux. Nos frères célestes n'oublient point les hommes leurs alliés : quoiqu'absents et loin d'eux, nous sommes présents à leur amour. L'archange Michel a combattu pour nous ; Raphaël a chanté nos triomphes ; Gabriel nous apporte les ordres de l'Éternel. O homme ! allié à une si noble espèce, rougis de te rabaisser au niveau de la brute insensible, et de te confondre avec elle.

Religion, tu es l'ame du bonheur, et le Calvaire gémissant est l'ame de la religion : là, brillent toutes les vérités les plus sublimes ; là, tout fait violence à l'ame ; mais une violence douce, et qui exclut la con-

trainte. Quel autre spectacle peut davantage nous gagner par l'amour ou par la crainte? Là, mon Dieu versa des larmes : ces larmes éteignirent le soleil!... Il soupira : ce soupir ébranla les fondements du monde!... S'il est si terrible dans son amour, combien le sera-t-il dans sa colère? Ma prière pourra-t-elle détourner la vengeance de sa tendresse outragée? Grand Dieu, mon tout, mon univers, mon flambeau dans les ténèbres, ma vie dans la mort, mon orgueil dans le temps, ma couronne et mon bonheur dans l'éternité!... L'éternité est trop courte pour te louer, pour sonder la profondeur de ton amour pour l'homme, pour le dernier des hommes!.. Pour moi, *ô Dieu, ma victime! quel titre!* Qui es-tu donc? comment t'appellerai-je? Quand je saurois le nom que te donnent les archanges, je le négligerois pour t'en donner un plus sublime, *un que je sens dans mon cœur* : tu es le père des anges, *mais tu es l'ami de l'homme*. Comme Jacob, tu aimes de préférence le plus jeune de tes enfants.

Toi, qui l'as sauvé, arrache-le du brasier des passions qui le consomment, et éteins-en le feu dans ton sang. Comme tu te plais à nous accabler de tes bienfaits, à nous faire gémir sous le poids de la reconnaissance qui t'est due, à nous favoriser et à nous confondre, à rapprocher et à éloigner l'objet de nos espérances, à nous élever par ton amour, et à nous laisser retomber dans la langueur et l'épuisement! *Tes bienfaits sont si grands, qu'ils nous forcent d'être ingrats!*... Nos chants les plus sublimes t'outragent encore. Mais puisque nos efforts et la simple volonté obtiennent le sourire de ton approbation, j'enterre à jamais, sous ce foible monument con-

sacré à ta louange , la crainte et les terreurs de la mort. Chanter la vie future , est l'hymne la plus agréable qu'on puisse adresser aux cieux.

Paisibles quiétistes , toujours doux et tranquilles dans les hommages que vous adressez au ciel , vous souriez de mon enthousiasme ; vous craignez de vous faire violence pour chanter le bonheur de l'homme , et lutter avec les transports des anges. Mais moi , je ne me plains que d'être encore trop languissant et trop froid ; je me plains de ce que le crime et la vieillesse glacent mon génie. O toi que j'offense par la foiblesse de mes chants , daigne abaisser sur mes vers ces regards de pitié qui s'attendrissent sur la malheureuse Jérusalem ! pardonne-moi ma froideur et l'hiver de ma muse.

La dévotion qui reste froide est indévote : quand elle s'enflamme , c'est alors que les anges répondent par leurs concerts aux transports du cœur de l'homme.... Oh ! quand y serai-je admis ? Mort de mon Dieu , c'est toi qui m'as donné la propriété des cieux. Grand avenir , souverain du passé et du présent , quand percerai-je ton glorieux sanctuaire , pour y adorer l'éternel ? Quand me verrai-je avec mes frères , les esprits célestes , auprès du trône de notre père commun ? Oui , je peux l'appeler mon père : il écoute son fils qui intercède pour moi ; et quand il voit l'homme au travers de ses blessures , il souffre que nous lui donnions ce nom si tendre. Voilà ce qui fait au chrétien un devoir de la joie ; c'est presque une impiété dans l'homme de bien que d'être triste.

Vois-tu , Lorenzo , où portent nos espérances ? En touchant la croix nous recevons la vie : les anges

n'ont point de part à ce bienfait. Ce miracle est plus grand que celui qui *donna une forme et des traits au néant, et de l'éclat aux ténèbres* : c'est une prérogative de l'homme, et qui n'étoit réservée qu'à lui. Cette merveille domine sur la longue chaîne de miracles qui, depuis la naissance du monde, est attachée aux cieux comme à un point fixe, d'où elle soutient l'ensemble éclatant de la nature, et tout le plan des ouvrages qui ont manifesté la gloire du Créateur. La croix, par un pouvoir céleste, dès qu'elle touche notre ame, la guérit de ses maux, sépare du crime la peine qui y est attachée, allume dans l'ombre de la mort le flambeau de l'immortalité, et change la terre en ciel.

Quand il reviendra, l'Homme-Dieu qui est mort pour nous, qu'il sera changé à son retour ! Où sera alors l'homme de douleur ? Ce sera un Dieu terrible, environné de tout l'éclat et de toute la majesté de sa gloire ; d'innombrables légions d'esprits le suivront en rtiomphe.

Ton imagination a-t-elle de la peine à se prêter à cette idée ? Des doutes ténébreux viennent-ils se placer entre l'événement et la promesse d'un Dieu ? Pour en être guéri, je ne te dis point d'aller feuilleter les volumes de la science humaine ; lis la nature : amie de la vérité, elle prêche le christianisme au genre humain, et ordonne à la matière de secourir sa foi. *Nas-tu jamais vu le vol enflammé de la comète ? Cet illustre étranger répand, lorsqu'il passe près de nous, la terreur sur les nations attentives, qui contemplant avec effroi le volume immense de sa queue lumineuse. Dans son vaste orbite, elle se*

perd dans les profondeurs de l'éther , rase dans sa route des soleils innombrables , et , après avoir voyagé dans l'espace pendant des siècles , elle revient visiter la terre. Ainsi reviendra , au terme marqué de sa période , celui qui fait briller la comète , et à son retour nous sortirons triomphants du tombeau.

Si la nature est muette sur cette importante vérité , et qu'elle ne nous inspire que d'une voix timide une espérance incertaine et conjecturale , la foi parle tout haut et l'annonce distinctement : les serpents de l'incrédulité pourroient l'entendre ; mais ils se détournent , et se replongent dans les ténèbres. *La foi bâtit un pont sur le gouffre de la mort , unit le monde présent au monde futur , et nous fait parvenir sans péril sur le rivage opposé.* Les terreurs de la mort forment une barrière qui s'élève entre l'homme et sa paix ; mais la foi la renverse : elle désarme la destruction , et absout la tombe innocente de nos vains reproches.

Lorenzo , pourquoi refuserois-tu de croire ? Diras-tu que c'est la raison qui te fait douter ? Je suis aussi partisan que toi de la raison sacrée ; mon cœur est son disciple : elle m'est encore plus chère que la foi , puisqu'elle en est la base. Écoute : ma foi ne s'appuie que sur un seul argument , le voici : la raison conduite jusqu'où elle peut aller , est la foi ; et quand elle s'arrête au milieu de sa route , malgré les preuves qui la sollicitent d'avancer toujours , elle cesse d'être raison. Et telle est l'évidence des preuves , que si notre foi n'est parfaite , la raison est dépravée , et déclarée fausse par le ciel ; l'absoudre alors , et la nommer droite , c'est blasphème.

Malgré le juste amour que nous devons à la foi, il faut avouer que la raison demande nos premiers regards et une sorte de préférence; si la fille est chère, honorons la mère qui l'enfanta. La raison est la racine et la tige, la foi n'est que la fleur: la fleur se flétrira pour mourir, mais la raison vivra immortelle, ainsi que son père céleste dont elle est émanée. Quand la foi est vertu, c'est la raison qui la fait telle. N'outrage pas le christianisme; ne crois pas que la raison ne soit chère qu'à toi. C'est la raison que Dieu chérit de préférence; c'est la raison dont sa colère venge les droits outragés; c'est l'obéissance à la voix de la raison, que sa main récompense et couronne. Crois, et montre la raison d'un homme; crois, et goûte les plaisirs d'un Dieu; crois, et arrête sur la tombe un œil tranquille et triomphant. La foi ne peut mourir que des blessures de ta raison; mais la raison qui meurt et s'éteint, redouble toutes les horreurs de la mort, envenime ses traits et les rend doublement mortels.

Juge de là quels honneurs, quels remerciements sont dûs à ceux qui nous privent de cet antidote salutaire; qui se vantent d'être les amis de la raison et de l'homme, et qui ne nous aiment que pour donner la mort à notre bonheur, et nous montrer sans cesse le gouffre menaçant du trépas ouvert sous nos yeux pour nous dévorer! Ces philosophes orgueilleux font une idole de la raison pour l'avilir; ils la tuent pour la déifier, comme ces anciens monarques dont on faisoit des dieux, après les avoir assassinés. Voilà les lauriers détestables dont ils couronnent leur front. Tandis que l'amour de la vérité retentit dans leur

bouche , leur orgueil tire un épais rideau devant la clarté du jour ; ils aiguissent leur courte raison en esprit philosophique ; et , triomphant à la lueur de leur obscur flambeau , ils crient au genre humain : Voyez le soleil , prosternez-vous et adorez.

O toi , Dieu bienfaisant que ton amour a ensanglanté , ils osent parler de morale ! C'est toi qui as créé une morale nouvelle pour le genre humain. *Toute la morale se réduit à t'aimer.* Sans cet amour , fussent-ils aussi sages que Socrate , dont leur orgueil s'arroe le nom vénérable , ils ne sont encore que les premiers des fous modernes.

Le nom de chrétien est le nom le plus sublime que l'homme puisse porter : il s'en trouve pourtant qui effacent de leur front l'heureuse empreinte de la croix , comme une tache impure qui les déshonore. Si les anges tremblent , c'est à cette horrible vue. Quand l'homme est parvenu à cet excès d'audace et de corruption , les anges se retirent de lui , renoncent à l'emploi de l'assister ; ils abandonnent ce malheureux comme un désespéré , aussi confondus d'étonnement que remplis de tristesse.

SIXIÈME NUIT.

L'OUBLI DE LA MORT.

CHÈRE Narcisse , tu étois fraîche et pure comme la rosée du matin : tu n'as brillé comme elle que l'espace d'une aurore ; comme elle tu es montée de la terre dans les cieux , aux premières heures du jour. O ma fille ! ton père , en cheveux blancs , est devenu ton disciple. Que ta jeunesse et ta mort prématurée m'instruisent ! Les années ont blanchi ma tête , et je la porte encore élevée et fière ! Occupé de la mort des autres , je ne vois pas mon tombeau qui se creuse sous mes pas !

Que de foiblesses honteuses les enfants remarquent dans leurs pères ! Qu'un vieillard , avec des préjugés et des vices de soixante ans , est un censeur ridicule des fautes de la jeunesse ! La seconde enfance qui termine la vie , est moins sage encore que celle qui la commence. Devenus im-

puissants pour le vice, nous prêchons la vertu : forcés de renoncer à plaire, nous voulons instruire ; nous débitons notre morale d'un front austère : mais tandis que nous réprimandons les erreurs du jeune homme, il nous voit des défauts bien plus choquants que les siens, et qui ajoutent à la difformité de la vieillesse. (a)

Ne pourra-t-on me dire par quel enchantement le fantôme d'un siècle vient encore se placer entre le vieillard et la mort assise à sa porte ? Elle frappe : il l'entend, il se trouble : mais bientôt il se rassure, et se rendort au milieu du bruit. Placés sur la terre comme sur un champ de bataille, des milliers de mourants tombent sous nos yeux sur des milliers de morts ; à chaque instant nous évitons les traits lancés autour de nous ; souvent nous en sommes atteints et blessés nous-mêmes : mais tout couverts de plaies et de sang, nous nous croyons encore immortels. L'espérance refléurit chaque jour sur des troncs desséchés. Nés avec le siècle qui a mesuré notre vie, nous nous promettons de durer

après lui, et d'en voir naître un autre. Ainsi qu'une montre dérangée, dont l'aiguille et la sonnerie ne sont plus d'accord, l'homme et la nature ne vont jamais ensemble : l'homme se croit à six heures, tandis que la nature marque minuit.

En vain les vieillards de notre âge nous montrent un front sillonné par les ans ; en vain ce miroir fidèle nous avertit des ravages que le temps a faits sur nous-mêmes : nous le regardons sans y voir notre image. Nous observons de sang-froid les progrès que la mort fait chez notre voisin : en la voyant déjà maîtresse de la moitié de son corps, et préparant un dernier assaut pour emporter le reste : « Ce vieillard ne peut pas vivre, disons-nous ; sa mort est prochaine : » chargés d'autant d'années et d'infirmités que lui, nous doutons toujours de la nôtre. Plus elle avance sur nous, moins nous l'apercevons : on diroit que la longue possession de la vie nous en rend à la fin propriétaires, et qu'à force d'années, l'homme prescrit contre le tombeau.

Cependant, lorsqu'assis près d'un lit funèbre, le cœur dans les angoisses, penchés sur un ami mourant, nous essuyons ses froides sueurs, ou soutenons sa tête qui succombe; lorsque, voyant le flambeau de sa vie ne plus jeter que des lueurs foibles et interrompues, nous comptons avec effroi les moments qui lui restent, et que nous croyons, dans le son de chacune des heures, entendre le cri de la mort; alors le charme cesse, la douleur élève un nuage épais; nous perdons de vue la riante perspective qui nous séduisoit; nos passions sont glacées; le vol superbe de nos désirs se rabaisse vers la terre; nous pleurons sur notre ami, nous tremblons pour nous: nous songeons que bientôt, acteurs nous-mêmes, nous donnerons le triste spectacle qui nous est offert. Enfin, rencontrant ses yeux éteints qui cherchent encore les nôtres, nous recueillons ses derniers regards; nos cœurs pénétrés par la douleur, amollis par la tendresse, reçoivent comme une cire l'empreinte de l'image terrible de la mort, et nos yeux se tournent malgré nous

vers notre dernier asile. Mais si nous laissons nos pensées suivre un moment son cercueil, que nous sommes prompts à les rappeler ! Ces traits gravés par la douleur, s'effacent aussi vite que les caractères tracés sur le sable mouvant des rivages. Les joues encore mouillées de larmes, déjà le sourire est revenu sur nos lèvres et la folie dans nos cœurs : nous devenons bientôt, pour l'ami le plus tendre, aussi froids que le marbre qui le couvre ; et, détruisant dans notre mémoire tous les vestiges de sa mort, nous restons insensibles comme les troupeaux qui paissent sur sa tombe, et dispersent sa cendre (*b*).

Vieillards infirmes, qui partagez ma folie et ma décrépitude, et dont l'ame est sourde à la voix qui s'élève du tombeau de vos amis ; si le tonnerre de la mort, sans cesse éclatant sur la tête de vos voisins, ne peut ébranler votre oreille insensible, regardez-vous : tombeaux ambulants, lisez sur vous : « Tu vas mourir. » Et toi, Lorenzo, ne te repose pas sur ta jeunesse : la mort frappe au hasard. Reste donc ferme

à ton poste , l'œil tendu , l'oreille attentive : veille dans ta force , sois sous les armes ; ne t'appuies pas sur ta lance , de peur que le sommeil ne se glisse sur tes yeux , et que cet ennemi terrible ne te surprenne assoupi (c).

Combien dorment maintenant sous la terre , qui jouoient l'année dernière un rôle brillant sur sa surface , et dont le nom tient encore le monde attentif au bruit de leur renommée ! D'où peut venir ta sécurité ? La mort a-t-elle proclamé une trêve avec le genre humain ? A-t-elle , rassasiée de victimes , suspendu son glaive ? Elle ne cesse de l'agiter dans sa main. Ni les feuilles , ni les hommes ne tiendront pas mieux cette année que l'année précédente aux arbres et à la vie.

Et comment pouvons-nous oublier que nous sommes mortels ? Est-il besoin d'aller le lire sur les mausolées et les tombeaux ? Les objets les plus riants de la vie nous parlent de la mort : nous ne pouvons faire un pas sans rencontrer son image , multipliée sous mille formes diverses. Les arts

la suspendent autour de nous dans nos demeures : partout nos murs sont tapissés de morts, dont le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur animent encore la toile et le marbre.

L'homme ennobli par ses aïeux , parcourt d'un œil satisfait la longue file de leurs images ; il les range autour de ses lambris , comme des flatteurs qui nourrissent son orgueil. Séduit par l'éclat des couleurs , il croit que ses palais sont embellis , égayés de leurs portraits : l'aveugle ne voit pas que sa demeure est attristée de cette lugubre parure , et qu'il vit au milieu d'un peuple de morts !

Nos théâtres et nos divertissements mêmes nous retracent l'idée de la mort. La fière Melpomène, troublant le silence des tombeaux , évoque du sein de la poussière le héros qui y repose , et le force de venir sur la scène divertir les vivants. Spectateurs tranquilles , nous y sommes assis comme des immortels : nous nous croyons généreux en donnant des larmes à ses tragiques aventures ; et,

déplorant sa destinée, nous oublions la nôtre.

Ce monde lui-même, qu'est-il? Un vaste tombeau. La terre est ingrate et stérile : c'est la destruction qui la féconde. Toutes les jouissances de nos sens sont prises et entretenues sur la substance des morts. L'homme, comme le ver, vit sur les cadavres. Où est la poussière que la vie n'ait pas animée? La bêche et la charrue labourent les débris de nos ancêtres; nous les recueillons dans nos moissons; ils forment le pain qui nous nourrit. Les couches extérieures de la terre sont formées des cendres de ses habitants. Notre globe roule une surface composée d'êtres qui ont vécu. Nous folâtrons avec insensibilité sur les ruines de l'espèce humaine, et le danseur foule d'un pied léger des cités ensevelies. Tandis que l'âme dégagée de ses liens s'envole sur ses ailes de feu, le soleil pompe en vapeurs les parties fluides de nos corps; la terre reprend ce qu'elle avoit prêté; les vents dispersent le reste dans les airs : chaque élément se partage

nos dépouilles. Les débris de l'homme sont semés dans l'étendue de la nature. La mort est partout , excepté dans la pensée de l'homme !

Et ce n'est pas l'homme seul qui est mortel : ses ouvrages le sont aussi. Il meurt une seconde fois dans le buste qui rendoit à son image un fantôme de vie ; sa tombe s'efface ; les empires périssent. Où est l'empire romain ? Où est celui des Grecs ? Ils ne sont plus qu'un son ; et la moitié de notre science n'est que leur triste épitaphe. O mort ! la pensée puissante vient d'ouvrir devant moi les portes de ton sombre empire , que nul astre n'éclaire : mes regards descendent dans ses vastes profondeurs. Quelle foule de spectres je découvre ! quel amas de ruines amoncelées ! Que de rois flattés je vois ensevelis sous les décombres de leurs monuments crus immortels ! Que d'arts sublimes dont les lauriers sont flétris , dont la gloire est éteinte ! Quelle longue suite de siècles fameux s'écoule devant moi ! Leurs vaines images se succèdent, et roulent informes

et pressées comme des flots. Je vois les générations qu'ils entraînent, s'agiter et se mouvoir dans leur sein. Je vois passer les ombres mélancoliques des morts célèbres : ils ont l'air de s'entretenir tristement de la vanité de leur gloire : tous jettent en passant un regard de pitié sur les sages et les grands de la terre.

Dieu ! quelle ombre extraordinaire s'avance lentement, en s'élevant au-dessus des autres ? Comme elle grandit, et développe, en s'étendant sans fin, sa forme étrange et ses dimensions énormes ! Sa vaste étendue emplit l'espace. Mon imagination accablée succombe, et mon sang, glacé de terreur, s'arrête.... Je reconnois le fantôme immense d'un monde décédé : un cercle de roseaux fangeux le couronne ; tristement penché sur son urne, il déplore ses royaumes désolés et ses générations submergées dans les eaux : il annonce en gémissant au monde qui lui a succédé, sa dissolution prochaine par le feu ; mais, comme Cassandre, il prophétise en vain.

L'eau et le feu sont les éléments que

l'Éternel charge de sa vengeance : il les tient renfermés dans des antres séparés, où ils frémissent et se menacent l'un l'autre. Quand la guerre, la famine et la peste n'ont pu corriger un monde coupable, Dieu les déchaîne sur lui tour-à-tour. Du pied de son trône ils se précipitent comme la tempête, et courent détruire. (d)

La terrible vérité m'appelle ; j'entends sa voix puissante ; je sens sa force qui m'entraîne : mon sujet m'inspire, et sa grandeur me tient lieu de génie.

(e). A minuit, à l'heure sombre où le genre humain, plongé dans un sommeil profond, se repaît de songes agréables et goûte des plaisirs imaginaires, sortira du sein des ténèbres cette scène étonnante, aussi subitement que l'étincelle jaillit du sein de l'acier frappé, aussi rapidement que le salpêtre s'embrase. Au signal de l'Éternel, tous les formidables enfants du feu s'élancent de leur retraites ; les magasins des orages s'ouvrent, et versent, à flots pressés, les foudres et les éclairs ; les comètes embrasent les airs ; des torrents

enflammés descendent ; la cime des montagnes s'allume ; la terre n'est plus qu'un vaste volcan : les masses de ces rochers aussi anciens que le globe , s'écoulent en fleuves de feu ; les astres tombent des cieux ; l'embrasement redouble de toutes parts : l'ange de la destruction se promène sur l'univers , et l'efface sous les roues de son char enflammé. L'homme effrayé s'éveille ; il trouve un jour éternel commencé , l'étonnement répandu sur la face de l'univers , la terreur et la gloire à leur comble, et contrastés dans le tableau. L'abîme tonnant sous ses voûtes profondes , crève et s'ouvre ; il soulève ses flots de soufre et de bitume , et vomit une mer enflammée : il s'apprête à dévorer ; ses mugissements demandent sa proie : tandis que vers les bornes reculées de l'éther , le cristal brillant d'un ciel pur et nouveau , s'étend et se déploie sous les pas de l'Éternel. C'est lui qui apparôit dans sa grandeur , au-dessus du monde en flammes : un ange aux ailes d'or le précède , et balaie devant lui , comme des nuages , la poussière des

soleils qui achèvent de se dissoudre. La nature expirante se débat encore dans les transes de la mort. N'entends-tu pas ses derniers gémissements ? Où sommes-nous , Lorenzo ? La terre qui nous soutenoit , abîmée sur elle-même , s'est fondue dans ce déluge brûlant. Où fuir ? où se sauver de Dieu ?

C'est pour ce grand jour que tous les autres jours ont passé , que la terre est sortie du chaos, et l'homme de la terre. Comme nos désirs , à cette idée , lâchent prise à leurs objets frivoles , et laissent tomber le monde pour saisir les cieux ! Je ne peux plus avoir d'autre pensée. Je suis déjà présent à cet avenir : je sens l'univers chanceler autour de moi ; ses secousses ébranlent mon ame. Je vois des légions d'esprits descendre , et laisser dans les cieux une vaste solitude ; je vois le juge suprême assis sur un trône de feu , le volume de l'éternité ouvert , et tous les cœurs nus : un trait de lumière les pénètre , et y rend la pensée visible.

Quel est cet ange hideux et défiguré

que je vois sortir de ces antres profonds , et traînant sa chaîne en blasphémant ? Il lève sa tête difforme ; son front sillonné par la foudre est encore noirci de ses feux : c'est l'ennemi de Dieu et de l'homme , qui vient subir son arrêt : il l'écoute en roulant l'orbe étincelant de ses yeux farouches , comme un météore enflammé dans une nue orageuse : il maudit le Dieu qu'il redoute ; il croit tomber pour la première fois , et commencer son enfer.

Le temps , privé du flambeau qui précédoit son char et l'éclaircit dans sa course , s'avance à la lueur mourante de l'incendie des mondes : il appelle ses nombreux enfants. Le sein de la terre s'agite à sa voix , et rend à la vie toutes les générations : elles se lèvent brusquement , et quittent leur couche dans l'effroi. Il les rassemble pâles et consternées ; il les conduit pressées dans un même troupeau , et les remet à l'éternité. Alors , monarque déposé , il brise son sceptre , et son règne , qui avoit commencé avec l'univers , passe avec lui.

L'éternité règne seule. Elle n'étoit qu'un

rêve pour les mortels ; maintenant tout est rêve , excepté elle. L'heure de la clémence est passée ; tout est extrême , tout est irrévocable. Ses étendards flottent dans le vide , comme des comètes éclatantes ; ses clairons , enflés par un souffle immortel , rendent des sons plus formidables que l'Océan grondant sous les coups de la tempête : les hommes se rassemblent par milliers dans la région où va s'opérer le grand dénouement de toutes les scènes qui ont passé. Quel espace immense ! Quelle foule l'a rempli ? Ici , les spectateurs de tous les siècles assistent à la fin de ce drame mystérieux ; tous sont dans le silence et dans l'attente..... L'Éternel se lève : il prononce l'arrêt , venge sa gloire et la vertu !

Aussitôt l'éternité au regard décidé , au visage inexorable , sépare d'un coup d'œil la multitude des hommes en deux portions , montre à chacune sa demeure éternelle , et leur en ouvre l'entrée : son bras invincible pousse les coupables dans l'abîme , tourne une clef énorme , et en re-

ferme à grand bruit les portes sur les malheureux. Tombe des cieux, ils vont roulant précipités de profondeurs en profondeurs : les sombres voûtes répondent à leurs gémissements.

Quels cris bien différents se font entendre dans les cieux ! Une foule d'anges sortis du tombeau les ont repeuplés. Toutes leurs voix partent ensemble, et vont frapper la voûte sonore de l'éther. Le moment de la création ne fut point célébré par des chants si mélodieux. Dieu se montre sans voile et sans nuage : les esprits, frappés d'une soudaine illumination, applaudissent tous au Créateur qui vient de terminer sa tâche. Le monde moral est éclairé dans toutes ses parties ; la gloire en couronne le plan. La cour céleste a commencé ses concerts éternels... Que ferai-je alors ? Entonnerai-je avec les heureux immortels l'hymne du bonheur ?

vol s'abaisse; l'idée du sort

force l'ambition à

à raser la

tisse et

NOTES.

(a) L'oubli de la mort est l'erreur capitale des vieillards. A force de vivre ils se croient éternels. Loin de moi cette erreur ! Ils sont déjà morts, ceux qui s'en laissent prévenir : leurs cœurs sont ensevelis, et le monde est leur tombeau. La gloire de la vieillesse est de souhaiter de mourir : ce vœu fait l'éloge de la vie passée, et répond du bonheur futur. Nous devrions nous prédire à nous-mêmes notre future destinée : ce seroit le moyen d'ôter à la mort son amertume. Pour apprendre à ne pas la craindre, il faut y penser souvent. L'âme qui a de l'aversion pour cette précieuse pensée, est dans des ténèbres plus profondes que celles du milieu de la nuit : endormie dans cette erreur sur la pente d'un précipice, le premier coup de vent l'y plongera sans retour.

Tu me demanderas, Lorenzo, pourquoi je m'obstine à battre tes oreilles du nom de la mort. Écoute : la pensée de la mort est un levier puissant, qui soulève l'homme de la poussière, et le redresse sur lui-même. Elle comble l'effroyable profondeur de l'abîme infernal, et nous fait descendre dans le tombeau par une pente plus douce. Quel est le cœur de chair qui osera se jouer et folâtrer avec la redoutable éternité, la risquer avec indifférence sur un coup de dé, et ne prendre aucun intérêt à l'alternative de deux destinées extrêmes et irrévocables ? Quelle est la main assez hardie pour livrer au sort d'un moment tout son être, et coucher l'éternité pour enjeu ? Chaque moment qui nous ar-

réurs qui viennent nous frapper par le moment qui nous surprend. Les passions nous assaillent, quand le mépris du monde est assoupie ; la prévoyance des maux du vice, est la garde la plus forte qui puisse veiller pour la vertu.

Il n'est point de folie qui ne perde ses couleurs sous les regards de la sagesse. Les passions se fanent devant la pensée de la mort. La sagesse mondaine pâlit en sa présence, et tous ses faux attraits sont éclipsés. Cette vaine sagesse est riche en promesses ; elle ne cesse de tracer des plans dans l'avenir ; mais c'est sur des feuilles aussi légères que celles de la sibille : au premier souffle, elles se dispersent dans les airs. Que la véritable sagesse est différente ! La première, comme la lune dans son déclin, décroît chaque jour et s'éteint par degrés : la seconde, comme cet astre dans son croissant, augmente chaque jour de grandeur et d'éclat. Quand la sagesse mondaine tarde à naître, son cercle est bientôt parcouru ; son rôle insensé est bientôt fini : car tu sais qu'elle n'assemble plus de conseil dans le tombeau : alors la mort la démasque, et dénonce sa folie à l'Éternel. Mais la vraie sagesse nous conduit triomphants dans les cieux.

(b) La mort de nos amis fond sur nous comme un nuage, dont les humides vapeurs éteignent le feu de nos passions, et amortissent cet éclat de la vie qui aveugle le sage même. Nos amis mourants sont comme des pionniers, qui aplanissent le passage escarpé de la mort, brisent les barrières de terreur et d'aversion dont la nature l'a embarrassé, et nous font du trépas un asile sûr à l'abri des orages. Chaque ami que la destinée nous enlève, est une plume arrachée des

ailes de l'orgueil : notre vol s'abaisse ; l'idée du sort que nous allons subir comme eux , force l'ambition à descendre des hauteurs où elle planoit , et à raser la surface de la terre , avant qu'elle nous engloutisse et que nous disparoissions de l'univers. Nos amis mourants sont des messagers qui nous sont envoyés avec des avis salutaires. C'est pour notre avantage qu'ils tombent dans les langueurs de la maladie ; c'est pour nous qu'ils meurent. Souffrirons-nous que leurs douleurs et leur mort soient vaines pour nous ? Attristons-nous par notre ingratitude leurs ombres errantes à nos côtés , et qui sollicitent tendrement nos cœurs pour la vertu ? Dédaignerons-nous la prière éloquente que nous adresse le silence de leur tombe ?...

Pourquoi nos amis nous sont-ils enlevés ? Ce n'est point par vengeance , mais par pitié pour nous que le ciel nous en prive ; c'est pour attacher au cœur de l'homme , par les liens de la tendresse , la pensée de la mort , que la raison , trop indolente ou corrompue , a si peu soin d'y conserver. Mais ni la raison , ni la tendresse , unies ensemble , ne sont pas assez fortes pour détruire l'enchantement du monde. Vois l'heure inexorable qui s'avance près de toi , et qui cependant est si loin de ta pensée : toute la vie n'est employée qu'à l'oublier , tandis qu'elle devrait l'être à en bien peser l'importance. La mort , qui toujours menace à notre porte ; la mort , la seule chose qui soit certaine et vraiment importante pour l'homme , est-elle donc un hôte inattendu dont on puisse dire : « Qu'elle vienne quand elle voudra ? » Oui , malgré notre aveugle imprudence , qui chaque jour l'invite et l'appelle à grands cris sur nous ; malgré la foule d'avant-cou-

reurs qui viennent nous annoncer son arrivée, elle nous surprend toujours. Quelle est la cause de cette méprise si étrange? Les cieux regardent l'homme, et restent confondus d'étonnement en le voyant agir. Les plaisirs de la vie sont-ils donc si serrés, qu'un instant de crainte et d'alarmes n'y puisse trouver sa place? Ou bien la foule de ses inquiétudes et de ses vains est-elle si pressée, que la pensée de la mort ne puisse pénétrer jusqu'à son âme? Est-ce la fuite insensible du temps qui est cause que cette pensée glisse sur le cœur de l'homme? Est-ce la passion, cette maîtresse despotique des facultés de l'âme, qui aveugle l'entendement, comme la belle et perfide Dalila, qui creva les yeux au robuste Samson?

Vicillards insensés, vous êtes assis entourés d'un amas de volumes : vous vous égarez dans une science inutile, qui n'est qu'une pompeuse ignorance. Voulez-vous être plus savants que ceux qui se vantent de l'être? Apprenez ce qu'il vous importe de savoir. La vie commune vous offre un champ libre, où vous puiserez la science qui est la seule nécessaire : l'accès en est facile ; nulles épines n'en embarrassent l'entrée. Ne rejetez point avec dédain les vérités familières que le livre de la nature et de l'expérience expose partout à vos yeux. Les fruits que vous pourrez en retirer, sont des fruits immortels. Cessez de vous perdre dans les profondeurs d'une étude abstraite et vaine. En voulant rendre vos noms célèbres, vous vous repaissez d'un orgueil qui vous abaisse : votre vertu diminue, à mesure que votre réputation s'accroît. Votre science ne jette, comme la lune, qu'une lumière sans force et sans chaleur. Dans vos froides



spéculations; votre cœur est glacé. Éveillez-vous, curieux observateurs, amourez-vous de tout savoir, excepté la chose qui vous intéresse. Déclichissez avec moi sur l'étrange caractère des hommes.

(c) Où sont maintenant les premiers acteurs des scènes de l'année dernière? Où est l'orgueil de leur front? Où sont leurs brodequins et leurs panaches? Les spectacles les plus joyeux de la vie nous parlent de la mort dans un style plus fleuri. Nos théâtres nous retracent l'image du drap funéraire: ils parlent de la mort, comme des guirlandes de fleurs suspendues sur une tombe. Comme de hardis brigands, qui vont déterrer les trésors ensevelis dans le sein de la terre, nous fouillons dans les tombeaux pour y trouver la matière de nos plaisirs. Les pompes triomphantes de la vie sont-elles autre chose que le fruit des legs des mourants? -- Ramperons-nous sur les tombeaux, comme le ver insensible, sans songer à notre destinée qui s'approche?

(d) Si le feu et l'eau n'étoient pas enchaînés dans des cavernes séparées, ils engageroient ensemble une guerre cruelle, qui ne finiroit que par la destruction de l'un ou de l'autre de ces deux éléments; mais Dieu réserve leur force et leur fureur pour d'autres desseins.

(e) Vois-tu, Lorenzo, la destinée qui attend l'homme? La nature doit périr, et l'homme doit renaître. Les acteurs de la terre changent les scènes passagères de sa surface, et font gémir l'univers sous le poids de leurs crimes, comme l'univers gémirait lorsqu'il sera noyé dans un nouveau déluge: mais ce ne sera pas un déluge d'eau.

Au-dessus du monde s'élèvera un firmament bien différent de celui que l'homme a jamais vu ou imaginé : il sera ^{sage} étoiles animées qui gouvernoient les ^{anges} ^{indus} étoiles matérielles. Il y verra un bien autre soleil. Que ce soleil est loin de ressembler à l'enfant de Balaïem ! Que l'Homme-Dieu est différent de ce qu'il étoit lorsqu'il gémissoit sur le Calvaire ! C'est cependant cet homme de douleur. Qu'il est changé ! Quelle pompe le précède dans sa grandeur terrible ! Tout le ciel descend à sa suite ; les anges l'accompagnent triomphants. Lorenzo , cette scène , qui sera la dernière dans le cours de la nature , doit toujours être la dernière dans la pensée du sage. Si quelque chose peut l'émouvoir , c'est cette pensée : elle réveille l'homme le plus assoupi ; elle nous arrache du sommeil de mort où nous restons ensevelis. Cherche , tandis que tu le peux , un appui plus solide que la terre , ou bien tu t'ablimeras pour jamais. Où le coupable trouvera-t-il un abri , lorsque l'homme de bien pâlera consterné ? C'est pour ce grand jour de terreur , de décision et de désespoir , que l'éternité , qui ne servoit qu'à mesurer les années des dieux , est descendue sur l'homme chétif et formé de la poussière de la terre. Ce jour du jugement est-il éloigné ? Non : il est commencé en toi. La conscience , députée par Dieu pour te juger , monte sur son tribunal et prononce son arrêt. L'homme sera-t-il seul insensible à l'événement de ce grand jour , qui doit décider et consommer les destinées ? S'il étoit sage , ce seroit le but et l'objet de toutes ses pensées. Fermera-t-il les yeux sur une scène qui attire l'attention des anges et de leur souverain ? Les anges ran-

gés en cercles radieux qui s'élèvent par ordre au-dessus les uns des autres, dans une proportion réglée sur leurs différentes espèces, sont placés comme sur un amphithéâtre, autour du spectacle du jugement dernier; ils ont les yeux sur l'homme, et s'intéressent à ses destins. C'est pour l'homme que l'Éternel se prépare à venger sa gloire. Toute la création lui crie de développer aux yeux des mortels le monde moral, et de donner plus d'éclat à la nature en la renouvelant. L'homme, dont le sort éternel dépend de cette heure décisive, sera-t-il le seul être qui en bannisse la pensée de sa mémoire?

Ce jour est toujours présent à la mienne. Mais quand arrivera-t-il? Les anges ne peuvent me le dire: ils ne peuvent deviner ce moment fatal, caché à tous les êtres créés, et couvert d'un nuage impénétrable. Mais il est certain qu'il s'approche. Le lieu de la scène est moins difficile à deviner. Grand jour, qui dois terminer les espérances et les craintes de l'homme, ouvrir tous les cœurs et fixer nos destins, qui dois tout finir et tout commencer; dis-moi, où es-tu? Je ne te trouve ni dans le temps, ni dans l'éternité. Ces deux monarques, l'un de tout ce qui est passé, l'autre de tout ce qui est à venir, viennent se rencontrer sur les confins de leurs deux empires, comme pour décider de quelle façon ils uniront leur puissance, pour augmenter la grandeur et servir la colère de Dieu, dont relèvent leurs royaumes. Alors le temps, comme un roi déposé, dédaigne de vivre: il tombe sur son glaive. Il ne périt pas seul: la mort, son plus grand ennemi, qui tuoit toutes ses productions, expire avec lui.

Le règne de l'éternité commence. Souveraine respectable et outragée , que son ressentiment contre le genre humain est juste ! Combien de fois a-t-elle frappé à la porte de nos cœurs , et demandé avec instance d'y être admise ! Elle est pourtant assez riche pour rendre l'hospitalité qu'on lui auroit donnée. Combien de fois a-t-elle appelé l'homme par la voix de Dieu ! Nous l'avons rebutée comme un rêve désagréable , tandis que ses plus vils ennemis étoient bien accueillis de nous : maintenant tout est rêve , excepté son sourire. Vois-la maintenant ouvrir ses portes dix mille fois larges comme trois fois l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au pôle glacé.

Après l'arrêt prononcé, l'éternité assigne un séjour de soufre aux méchants , un séjour d'ambrosie aux bons. Qu'est-ce qui va suivre ? C'est le dernier acte qui finit tous les autres , qui fait de l'enfer un enfer , et du ciel un ciel. La déesse tourne l'énorme grosseur de la clef de diamant , enfonce profondément les verroux , et enferme les heureux et les malheureux dans les demeures d'où ni les uns ni les autres ne sortiront jamais.

SEPTIÈME NUIT.

LE CARACTÈRE DE LA MORT.

QUE la mort est bizarre et cruelle ! (a)
Si du moins elle n'emportoit que les malheureux et les vieillards !... Si elle s'assujettissoit à suivre le cours de la nature, au lieu de la dévancer ! si elle attendoit que nos corps , consumés par les ans , tombassent d'eux-mêmes en poussière , pour la balayer dans le tombeau !... Mais l'impitoyable nous y traîne souvent pleins de force et de santé. Quand la vie est un mal , elle nous la laisse ; est-elle un bien ? elle nous l'arrache. Elle se plaît à laisser survivre l'indigent au riche , et le mortel misérable au mortel fortuné. Que d'hommes robustes sont cousus dans le drap mortuaire par les foibles mains des valétudinaires , dont la vie n'est qu'une mort lente et continuelle ! Combien de

fois vous apercevrez un père décrépît, pleurant courbé sur la tombe de ses jeunes enfants ! C'est moi , ô Narcisse ! qui ai creusé la tienne , et qui t'y ai placée au printemps de ta vie !..... Mais pourquoi compter tes années ? Tu as vécu longtemps en peu de jours , puisque tu étois vertueuse. Ce n'est pas l'astre des saisons, c'est la vertu qui mesure la durée de notre véritable existence : sans vertu, on meurt jeune après un siècle de vie. Effaçons de la date des tombeaux les années qui ont été stériles pour elle : l'homme ne les a point vécues.

Quand la vertu s'éteint dans le cœur de l'homme , l'éclat de l'or augmente à ses yeux ; il s'en remplit , sans jamais s'en rassasier. Mais que la fortune est mal connue des mortels aveugles ! Cette déesse au sourire gai , au cœur perfide , se plaît à tourmenter , à tromper ses amants insensés. Quel tableau bizarre ils me présentent dans leurs longues fatigues ! Quel triste spectacle ils m'offrent dans leurs vaines jouissances !

La fortune , agitant dans les airs ses ailes dorées , fait briller ses trésors , en étale les dons , appelle le hasard , et le charge de les distribuer. Une foule de mortels , les yeux ardents et attachés sur elle , ouvre les mains , lui tend les bras , et s'apprête à recevoir , à s'arracher ses bienfaits. Voyez , tandis qu'elle les répand , avec quelle furie ils se jettent les uns sur les autres ! Voyez comme l'amant oublie son amante ; comme les amis écrasent les amis , et les enfants leurs pères ! Que de sagacité pour découvrir , que d'audace pour saisir leur proie ! Pour peu que l'occasion les favorise , rien ne les arrête ; ils franchissent sans scrupule les barrières sacrées de la justice et de la probité ; ils suivent le gain à la trace , ils se fatiguent à la poursuite des places et des dignités , jusqu'à ce qu'épuisés de lassitude , ils succombent.

Leur ardeur est égale , mais leurs destinées sont différentes. L'un , trop impétueux dans ses désirs , manque le but par trop d'empressement à le saisir ; l'autre y touche et tombe , et sa proie lui échappe.

Ceux-ci s'applaudissoient de leurs succès; mais au milieu de leur enchantement, un retour imprévu, comme un tourbillon soudain, enlève leurs richesses, et les transporte dans des mains étonnées de les recevoir. Malheur à ceux dont le cœur y étoit si fortement attaché, qu'il n'ait pu s'en séparer sans se déchirer! L'avare, plus malheureux, dépérit auprès de son trésor inutile, et gémit encore pour avoir du pain. Où courez-vous, rivaux aigris? Vivez en paix, et jouissez des biens que vous avez conquis... Ils n'écoutent rien! leur ressentiment les aveugle : la haine les entraîne dans l'ancre bruyant des procès; le noir corbeau de la chicane bat des ailes à la vue de sa proie, et croasse de joie en les dépouillant : arrivés d'un palais, ils retournent en mendiant dans une chaumière. Il en est que la fortune écrase sous le poids de ses dons. Qu'il se trouve peu d'hommes qui sachent supporter le bonheur! Mais la mort, venant anéantir toutes ces différences, les réduit tous à une égale pauvreté. Elle rassemble les

noms des mortels dans son urne impartiale ; elle y confond tous les âges , tous les degrés de fortune et de mérite : sa main les agite avec indifférence , et les tire au hasard ; ou , si elle fait un choix , malheur aux mortels heureux ! Tel qui se croit le plus loin de son bras invisible , est le premier frappé.

Sans doute l'Éternel a dit à la mort : « Frappe les coups les plus inattendus , « et les plus propres à alarmer les vivants. » Qu'elle est fidèle à s'acquitter de ces ordres terribles ! Comme elle trompe notre attente et se joue de notre sécurité ! Tous les jours elle dément nos conjectures , et confond notre vaine prévoyance. Combien d'hommes nous étonnent par le genre de leur trépas ! Notre surprise surpasse encore notre douleur.

La prospérité jette un éclat sinistre : un grand bonheur menace d'un grand revers. La fortune semble avoir fait une société cruelle avec la mort : elle nourrit délicatement les victimes qu'elle lui destine ; quand elle les a engraisées de ses

dons , elle les envoie parées de fleurs au sacrifice. Combien de fois je l'ai vue chercher un inconnu sous le chaume de l'obs-
cure pauvreté , le transporter d'un vol dans le sein de l'opulence , rassembler sous sa main les biens et les honneurs , en faire son être de choix , l'établir en vue sur la hauteur ; et , dans le moment où il est l'objet brillant des regards jaloux du public ; tandis que son cœur , sous le charme , s'enivre du sentiment de sa nouvelle existence ; le précipiter tout-à-coup du faite de la félicité sous le glaive de la mort ! Le matin , il étoit l'objet de notre envie ; le soir , il fut celui de notre compassion et de nos larmes. (*b*)

Un chêne superbe balance au haut des airs sa cîme touffue ; il répand sur la plaine, dans un vaste contour, la fraîcheur et l'ombrage ; les troupeaux, brûlés des feux du jour , se rassemblent et s'arrêtent sous son abri impénétrable : long-temps il a bravé les vents et les orages ; mais la coignée remarque sa hauteur et s'attache à ses racines. Frappé de ses

coups redoublés , il succombe en gémissant : il tombe comme un tonnerre sur la plaine retentissante , et la couvre de l'immense étendue de ses rameaux : la forêt voisine est ébranlée du bruit de sa chute ; les échos lointains des vallons et des torrents y répondent. Ainsi , pour consterner la foule vulgaire , la faux de la mort immole de grandes victimes , et renverse les têtes illustres. Le bonheur attire son glaive.

Plus la vie jette d'éclat , moins elle dure. Comme les yeux de ma fille brilloient de jeunesse et de santé ! Elle étoit trop belle pour vivre. J'étois trop heureux !.... Je ne l'ai pas été long-temps ! Je ne pouvois me persuader que tant de beauté dût sitôt périr : je ne pouvois me résoudre à m'avouer à moi-même que cette bouche qui me sourioit si tendrement , alloit se fermer pour jamais ; et que celle que je voyois vivre , étoit déjà morte. C'est ainsi que la mort se couvre des apparences de la plus belle vie : elle s'offre à nos yeux trompés sous le coloris

de la santé la plus brillante. Le cœur imprudent d'un amant se laisse éblouir par les attraits de son amante : en voyant ce teint de roses , ces lèvres vermeilles et fraîches qui appellent les baisers , ce sourire des grâces , il oublie qu'il aime une mortelle : le malheureux est loin de songer aux larmes , qu'à l'heure même il va verser dans son désespoir !

L'heureux Lysandre alloit s'unir à la tendre Aspasia. Comblés des faveurs de la fortune , enrichis des dons de la beauté , ils étoient jeunes , ils étoient amants. Tous ceux qui les connoissoient , étoient jaloux de leur bonheur , et ne les en aimoient pas moins. Que manquoit-il à leur félicité , que d'en jouir long-temps ensemble ? L'heure nuptiale est arrêtée ; Aspasia attend son époux et le bonheur dans un palais superbe , élevé près du rivage ; elle voit sans effroi les flots menaçants se briser au pied de ses murs. Hélas ! elle ne se doutoit pas que son bonheur alloit s'écouler comme eux , et disparoitre plus vite que le rayon qui se joue sur

les ondes ! L'aurore se lève brillante, et promet un beau jour à ces deux amants : ce beau jour les vit mourir. Lysandre a pris congé de la tendre Aspasia ; il lui a juré de revenir le soir dans ses bras. Vains serments ! Il est sur les eaux : l'orage s'élève... Il est au fond de l'abîme. La fatale nouvelle arrive : le triste silence du messager a tout annoncé : Aspasia lit dans ses yeux la mort de son amant, et sent la sienne. Son cœur crève ; la douleur l'a brisé : les sanglots la suffoquent : elle expire, et va s'unir à lui dans la tombe. Ce palais envié, qui devoit renfermer deux époux heureux, s'est bientôt changé en un monument de douleur et de mort ! Les flots homicides qui l'ont rendu désert, continuent d'en baigner l'enceinte de leurs ondes insensibles : le farouche matelot croit les entendre gémir autour, et ne peut en passant refuser une larme..... Mais moi, les larmes peuvent-elles me suffire ? Qui peut me consoler ?... Que mes efforts sont vains ! Je ne peux réussir à tromper mes peines.

La route que je prends pour m'en écarter, me ramène toujours à mes malheurs. Voilà que mes réflexions m'ont rejeté sur l'idée cruelle que je voulois éviter!... Ah! du moins ces deux infortunés sont morts ensemble : heureux dans leur malheur, le trépas ne les a point désunis. Hélas ! il faudroit ou ne s'unir jamais , ou n'être jamais séparés. Narcisse , je ne peux , il est vrai , songer à toi que mon cœur ne saigne ; mais tu n'étois que ma fille : ton être, en touchant au mien , en étoit séparé : elle et moi nous étions confondus dans un seul ; nous étions le même..... Oui , qu'elle eût survécu , je ne sentois plus mes autres malheurs ; je retrouvois Narcisse dans sa mère, et j'oubliois Philandre. O douce société ! ô tendres liens ! Ce n'est point l'union , c'est le mélange intime de deux cœurs. Il n'est plus possible de les séparer entiers : quand le glaive du trépas les partage , ce n'est qu'un seul et même cœur qui se déchire en deux portions , et le sentiment du bonheur s'écoule pour jamais par la blessure : la plus mal-

heureuse est celle qui survit : c'est ce reste sanglant qui souffre tant qu'il palpite ; c'est ce reste qui achève de mourir dans les tourments... O mon cœur ! arrête !... Ne touchons jamais à cette plaie.

NOTES.

(a) La jeunesse de Narcisse me fournit cette morale. Sa gaieté peut aussi m'instruire : comme l'oracle brillant et renommé des juifs étinceloit de pierres précieuses, sa gaieté étincelle de vérités salutaires, qui jettent un éclat nouveau sur le caractère de la mort, et le développent dans tout son jour. Du moins, dis-tu, que la mort avoue que si l'homme est né pour mourir, il est aussi né pour vivre ; et qu'elle soit plus juste dans la distribution de ses coups. Ton souhait est vain : c'est le jeune homme, c'est l'homme heureux qu'elle emporte. La mort, comme les tyrans, frappe arbitrairement, et met son orgueil à se sacrifier de grandes victimes.

(b) Comme les éléments contraires se font dans la nature une guerre éternelle, ainsi la mort s'offense de la vie. Lorsque la vie est heureuse, animée, brillante et gaie, la mort la regarde comme une offense, comme une trahison faite à l'engourdissement léthargique qui est la loi de son empire, où la volupté et la bruyante ambition dorment dans un profond sommeil. Comme elle déteste la vie, plus la vie est

riante, plus elle la hait; elle se fait un point d'honneur de la réduire, et d'agrandir son pouvoir. Aussi elle se plaît dans les stratagèmes: elle aime à surprendre; il lui faut une proie dont elle puisse s'enorgueillir; et moins elle est attendue, plus sa victoire est éclatante. Que d'artifices elle met en usage pour endormir nos craintes! Tibère ne couvroit pas ses desseins d'un voile plus épais. Semblable à ces princes qui voyagent inconnus et déguisés dans les cours étrangères, la mort prend le nom et le masque de la vie. Elle prend toutes les formes qui servent ses affreux projets. Quoiqu'elle soit maîtresse d'un empire plus vaste que celui que l'aigle romaine parcouroit dans son vol, elle veut encore l'étendre. Comme Néron, tantôt elle est cachée sous l'habit d'un danseur, tantôt elle mène un char, et conduit son Phaéton en habit d'amazone. On est loin de la reconnoître, jusqu'au moment où elle dévore sous les roues sa victime démontée. Elle a soin de choisir les formes qui ressemblent le moins à son squelette décharné: un corps potelé et plein d'enbompoint est son habit familier. Heureux ceux qui ne se laissent pas décevoir par les apparences! L'homme qui tient toujours un œil fixé sur la mort, et l'autre attaché sur les cieux, est un homme à la fois mortel et immortel. Comme j'épie depuis long-temps les ruses de la mort, et que je l'observe d'un œil curieux, je l'ai vue ou j'ai rêvé que je la voyois faisant sa toilette, quittant ses traits horribles pour prendre un air gracieux et riant. Muse, car tu t'en souviens, rappelle-toi cette scène étrange. Quand ce ne seroit qu'un rêve, il sert toujours à faire connoître le caractère de la mort.

J'étois dans un cercle de jeunes fous : la mort voulut entrer dans l'assemblée ; la nature lui refusa la porte : mais elle en vint à son honneur , à la sollicitation d'un médecin fameux qui lui donnoit le bras. Elle eut soin de congédier le docteur , voulant garder l'incognito. Elle cède à un vieil usurier vivace , sa maigre figure et ses os décharnés , en reconnaissance de ce qu'il lui engraissoit avec soin une riche victime dans un jeune dissipateur : elle prend en échange le maintien léger de ce jeune petit-maître , sa figure à la mode , son regard militaire ; passe une élégante robe de soie , dont elle couvre son affreux drap mortuaire : son arc courbé se dresse , s'allonge , et devient un beau jet : elle cache ses traits mortels dans les yeux de la belle Mira. Le terrible masque , dans cet accoutrement , part et va chercher des aventures. Où va-t-elle , demanderez-vous ? Eh ! où ne va-t-elle pas ? Pour vous indiquer les lieux qu'elle hante le plus , qu'il vous suffise de savoir que la nuit n'est pas plus fidèle à suivre le jour , que la mort ne l'est à suivre les pas du plaisir , quand le plaisir tient une route que la raison veut éviter.

Quand la débauche ferme la porte à la raison , et que la folle joie usurpe la place du bon sens ; alors la mort , à la tête du banquet ou du bal , conduit la danse , roule les dés , et remplit de rasades sa coupe nocturne : buvant gaiement à la santé de ses joyeux compagnons , elle rit intérieurement de les voir rire d'elle , comme si elle étoit absente et loin d'eux ; et lorsque les esprits sont échauffés , que toutes les craintes sont bannies , que les cœurs sont en joie , qu'ils appellent tous les plaisirs de la

terre et les invitent à souper, et que la pensée, dans ses transports, tourne la clef, et ferme la porte sur la mort; soudain la mort laisse tomber son masque, fronce le sourcil... Les malheureux frappés de terreur reculent, se renversent, et expirent dans le désespoir.

La surprise n'est pas plus grande, la terreur n'est pas plus soudaine, lorsque portée sur l'aile rapide du salpêtre que le feu touche et embrase, elle éclate, brûle, tonne et dévore.

Lorenzo, envelopperas-tu ton ame du doux manteau de la sécurité, parce que tu ignores le moment où la mort doit te détruire? C'est son incertitude même qui la rend dangereuse. N'imité pas la foule des hommes, qui abusent de toute leur vie, parce que le terme leur en est caché.

La mort de Narcisse fut prématurée sans être imprévue: au milieu de la gaieté du jeune âge, elle n'oublioit pas qu'elle devoit mourir. Ses yeux et ses pensées alloient souvent au-devant de sa destinée. En vain la fortune, d'intelligence avec la mort pour tromper ma fille, lui prodiguoit, pour l'éblouir, ses brillantes bagatelles, et agitoit devant elle ses ailes d'or; elle n'a pu réussir à détourner ses regards du dernier terme de l'homme. La fortune, la jeunesse et la gaieté lui tressoient ensemble la couronne du bonheur, s'il est vrai que le bonheur soit sur la terre. La mort a-t-elle pu traverser de ses flèches un bouclier si brillant? Oui, c'est cet éclat même qui appelle la lance de ce tyran, comme pour abaisser nos projets ambitieux, donner à l'homme de terribles leçons d'humilité, et tenir son audace en respect.

Lorenzo est-il encore ébloui par l'éclat imposant des grandeurs humaines? Aspire-t-il encore à bâtir son nid au haut des airs, sur le léger sommet d'une branche fragile, qui peut se briser à la première haleine du zéphyr, et l'entraîner dans sa chute? Supposons que l'affreuse mort ne soit pas plus près de l'homme élevé sur les hauteurs, que de l'homme abaissé dans l'obscurité: n'est-il pas toujours vrai que la paix ne commence qu'au point où finit l'ambition? Ce n'est pas la privation qui rend l'homme malheureux; c'est le dégoût du bonheur qu'il possède.

Jeune ambitieux, aussi amoureux de la fortune qu'insensible sur la destinée qui t'attend, je t'ai tracé l'affreux portrait de la mort, pour exciter dans ton cœur des craintes salutaires: je vais mettre en opposition le riant portrait de la fortune, pour réprimer tes vaines espérances.

Si mes chants sont vrais, l'approche de la mort est hâtée par les caresses de la fortune. Oses-tu encore être affamé d'or? Veux-tu encore courir à ta ruine? La mort aime à viser un but brillant, à frapper un coup éclatant, qui alarme au moment qu'il détruit. Quand je ne recueillerois que les traits que la mort lance sur les têtes qui s'élèvent au-dessus de la foule, j'en aurois assez pour remplir mon carquois: et je voudrois pouvoir suspendre ce carquois au haut des airs, près du céleste archer du zodiaque, afin que de là il attirât les regards publics, et fût l'objet de la contemplation du genre humain.

Ce seroit une constellation terrible, mais bienfaisante, qui serviroit à guider sur les flots orageux de la vie, les mortels que la fortune a comblés de ses

présents dangereux : éclairés par elle , ils éviteroient l'écueil sur lequel ils vont presque tous donner ; c'est de se rassurer de plus en plus à mesure que le danger augmente , et d'oublier leur destinée prochaine , aveuglés par leur félicité présente.

HUITIÈME NUIT.

L'IMMORTALITÉ.

ELLE n'a pas , il est vrai , disparu du monde aussi jeune que Narcisse , aussi subitement que Philandre. (1) Est-ce là ma consolation ? Ah ! c'est ce qui a fait mon plus grand tourment ! Ces délais ont mis le comble à mes maux. En la perdant plus tard , la douleur de la perdre est montée à son dernier excès. Plus elle vivoit , plus nos deux cœurs serroient leurs nœuds et s'attachoient ensemble. Quand ces liens se sont rompus l'un après l'autre , j'ai éprouvé les longs déchirements d'une séparation , dont le sentiment cruel s'est étendu sur plusieurs années. Je me sentois mourir par degrés avec elle. J'étois un malheureux qu'un tyran écrase lentement sous la pression progressive d'une douleur augmentée d'ins-

(1) Lucie , nom sous lequel sa femme étoit désignée.

tant en instant, jusqu'à ce que, vaincu, il succombe, et que la mort lui arrache, dans un cri effrayant, l'aveu de son malheur.

Qu'il est affreux de se traîner ainsi pas à pas, d'avancer en souffrant vers le terme de ses jours, de traverser, dans les horreurs de l'incertitude et de l'effroi, l'espace de ses dernières années, comme une longue et sombre avenue qui vous conduit au tombeau ; de se sentir s'enfoncer de plus en plus dans la noire épaisseur de ses ombres, en voyants'éteindre par degrés la lueur mourante de l'espérance ! Telle est la route horrible où ma destinée m'a forcé d'entrer, sur la fin de ma carrière : c'est le long de ces journées de peines et de désespoir, que ma triste vieillesse a traîné ses pas douloureux. Ah ! l'amour-propre n'avoit plus de voix : ce flatteur opiniâtre attaché à l'homme, n'a pu me séduire, ni me dissimuler mes maux.

Combien de fois j'arrêtois sur elle un œil immobile et farouche, où se peignoient malgré moi les sinistres présages

de ma pensée ! Combien de fois il m'est arrivé de la voir déjà morte , au moment même où ses lèvres pâles et livides m'adrescoient encore un tendre sourire !

Pour adoucir mon chagrin , elle forçoit sa bouche à me sourire , et renfermoit le sien dans son ame. Ah ! c'étoit surtout quand elle vouloit me consoler , qu'elle aigrissoit ma douleur ! La mort cachée dans son sein minoit sourdement sa vie par des progrès insensibles , mais continus. Aussi active , aussi furieuse qu'une armée qui assiège une cité puissante , la cruelle pressoit sans relâche ses terribles travaux ; et , s'obstinant à la ruine de ce foible corps , elle triomphoit en détail de tous les secours que l'art et la nature pouvoient fournir à la fragile humanité. O vous , astres de la nuit ! vous qui êtes accoutumés à me voir malheureux et à m'entendre gémir , vous savez combien de fois le fantôme de la mort , agitant sous ma tête l'oreiller où je somneillois , m'arracha brusquement des bras du repos , et contraignit mes yeux de s'ou-

vrir ! Mes yeux en s'ouvrant tomboient sur ma triste épouse, mourante à mes côtés ! Combien de fois, dans ces longues nuits, je contemplois, dans l'amertume de mon cœur, la décadence continuelle d'une vie plus chère que celle qui m'est laissée ! Dieu ! que n'ai-je pas souffert dans ce poste cruel, où je veillois sans cesse, et l'observois mourir ! A chaque heure qui passoit, je voyois s'épaissir sur son visage les ombres du trépas. Non, je n'éprouvai point tant d'horreur dans le jour terrible où, conduit jusqu'au bord de ma tombe, je la vis s'entr'ouvrir, et me montrer, au fond de son abîme, l'épouvantable éternité. Je ne sentis point tant d'effroi pendant ces moments critiques où le dé fatal tourna long-temps pour moi, sous mes yeux incertains, avant d'amenner en s'arrêtant la vie ou la mort. La vie m'est encore échue : hélas ! qu'y ai-je gagné, que l'odieux privilège de souffrir plus long-temps ?

Mais pourquoi m'obstiner à la tristesse, et pleurer la perte de ceux qui ne sont

point perdus? Pourquoi notre pensée, tristement errante autour de leur tombe, s'abandonne-t-elle à de vaines douleurs? L'ame, ce feu céleste, s'éteint-elle sous la cendre des tombeaux? Non, rien d'elle, (car j'ignore encore quel est son nom dans les cieux), rien d'elle n'est mort, que la portion de son être qui devoit mourir; elle n'a perdu que cette enveloppe grossière et vile, qui l'empêchoit de vivre: non, rien n'est mort pour elle que la misère et la peine. C'est elle qui vit; c'est moi qui dois me compter au rang des morts; c'est sur moi que le ciel doit abaisser un regard de pitié. Que les tombeaux sont peuplés! que leur sein est fécond! C'est là que l'homme est enfanté à la vie: mais cette terre où je suis délaissé, n'est qu'une affreuse solitude, une région arrosée de larmes et couverte de noirs cyprès, une prison obscure où je suis enfermé sous la voûte des cieux et condamné à gémir. Tout est substance, tout est réel et solide dans le séjour qu'habite mon épouse: là, rien ne change; c'est là

que tout est immuable et permanent. (a)

Tirons donc un voile éternel sur sa tombe : elle n'y est plus. Si ce passage est terrible , elle l'a franchi. Mes yeux la suivent fuyant vers l'immortalité : des objets d'un ordre nouveaux s'élèvent, et se découvrent à mes regards consolés. O nuit ! inspire-moi : je veux montrer à l'homme la dignité de l'homme. Que la foiblesse de mon génie ne déshonore pas la grandeur de mon sujet. Eveille-toi , mon cœur ; que le sentiment brûlant de la vérité te pénètre et t'embrase. Puissent mes vers être sublimes comme l'ame , et rester immortels comme elle ! Mais , que dis-je ? L'ame dédaigne les lauriers passagers d'une gloire périssable : un plus noble espoir m'anime ; c'est à l'éternité que je demande le salaire de mes chants.

Homme immortel , salut ! c'est un blasphème que de t'appeler mortel. L'homme passera triomphant les portes de cristal de la lumière , et se saisira pour jamais de l'éternelle jeunesse. Les cieux s'étonneront de voir entrer dans leur séjour cet

être foible, cet hôte inattendu. Je te rends grâces, Dieu puissant, Dieu bienfaiteur, qui as attaché l'éternité au fragile enfant de la poussière. Où se reposera ma pensée, fatiguée de contempler tes merveilles et tes bienfaits? Est-ce donc une vertu de t'aimer, de t'adorer? N'est-ce pas un plaisir, une nécessité?

Hélas! si c'est pour souffrir que je suis immortel, si l'éternité ne fait durer mon être que pour éterniser mes maux, que devient mon orgueil?... Mais Dieu sait pardonner. Si les remords enfantent la vertu, sa main écrit le nom du coupable dans le livre du bonheur. Sûr de sa clémence, je brave la mort, et reprends ma joie pour lui rendre hommage.

Dieu anima d'une même flamme tous les êtres intellectuels, écoulements précieux d'une source commune. Il se versa lui-même dans les esprits; non pas également dans tous, mais selon les mesures diverses qu'exigeoient sa sagesse et l'ordre économique de son plan. Après qu'ils ont subi, chacun dans leur sphère, les diffé-

rentes épreuves qu'il leur a imposées , s'ils ont conservé la noblesse et la pureté de leur source , ils vont s'y réunir de nouveau , et se perdre dans le sein de l'esprit éternel.

Homme , tu n'es point un ver , un vil insecte. Connois-toi , vois ta grandeur , apprends à t'admirer ; c'est là tout le secret de la sagesse. Quand je recueille ma pensée , et que je regarde dans mon être , puis-je ne pas reconnoître en moi un illustre étranger , une portion de la divinité égarée sur la terre ? Ah ! plus je me considère , plus mon ame s'élève et s'embrase : je repousse le monde avec dédain , et je prends fièrement mon essor vers l'immortalité. A cette pensée , la nature change et se perfectionne sous mes yeux. Je ne voyois l'univers que comme un chaos informe et obscur ; je le vois fini et tout éclatant de lumière : tout s'agrandit , tout s'ennoblit à mes regards. C'est toujours moi , et je suis un autre être : je me vois passer par différentes scènes , qui vont sans cesse augmentant d'éclat et de

beauté. Comme l'avenir expose et développe devant moi une étonnante succession de destinées, qui, couvertes aujourd'hui d'ombres impénétrables, échappent à l'œil perçant de la conjecture ! Je vois la nature m'ouvrir son sein, et recevoir mon ame ravie dans des régions inconnues. Dans quel enchantement, avec quels transports je rencontrerai, j'embrasserai des êtres heureux comme moi ! Quelle multitude d'esprits d'un autre ordre, que de natures nouvelles m'apparoîtront ! J'oublierai le soleil. Sans doute un plus bel univers effacera jusqu'au souvenir de celui que parcourent mes yeux, et dont la vue me transporte aujourd'hui.

O immortalité ! qui peut décrire tes trésors, et définir ta nature ? Je sais du moins que tu es une vie dont le fil brillant se développera pendant tous les siècles, sans que le fuseau s'épuise jamais : il ne sera point fragile comme le fil qui forme la trame si noire de nos malheureux jours. Que nous jouissons peu de temps de la lumière du soleil ! Dans quel

cercle déplorable de dépérissement et de réparations nous tournons ici-bas ! Notre santé n'est qu'une maladie palliée sans cesse par des remèdes journaliers. L'ame est infirme et languissante comme le corps. Nos vertus les plus pures renferment toujours quelque alliage qui en rabaisse le titre : nos plaisirs les plus vifs n'atteignent jamais au bonheur ; ce ne sont que des consolations de nos maux, qui nous rendent la force de souffrir. Êtres ébauchés, notre existence n'est que commencée : nous ne sommes qu'à l'aurore, qu'au foible crépuscule qui précède le jour. L'homme, reposant informe dans le germe du père qui doit l'engendrer, n'est pas plus éloigné de cette vie imparfaite, que nous ne le sommes nous-mêmes de la vie réelle, dont la mort seule ouvre l'entrée, en déchirant l'enveloppe mortelle qui nous emprisonnoit. O transports de l'homme ! lorsque, dégagé des bras de la mort, il s'élancera sur le théâtre de l'immortalité, et s'écriera : « Tous ces biens sont à moi ! » Quelle révolution sou-

daine de surprise et de joie, l'ame éprouvera sortant du sein de la poussière, et passant des ténèbres dans un jour si nouveau ! Arrivant tout effrayés de la nuit et des horreurs du trépas, et douloureux encore des maux de la vie, que la première impression du bonheur sera vive ! Quelles secousses délicieuses, quels frémissements de plaisir agiteront l'ame étonnée ! Comme nous remercierons la mort !... Arrête, Dieu trop généreux ! l'homme est trop foible... La seule idée de cette immense félicité m'accable : mon cœur tremblant éprouve une sorte d'effroi, et redoute le sentiment de son bonheur. Quelle trame de merveilles sans fin se déroulera devant nos yeux ! Quelle foule d'objets inconnus se presseront sous nos regards ! C'est alors que l'homme pourra satisfaire son insatiable avidité de tout connoître : tous les secrets du monde moral éclairé se révéleront à lui : le monde physique sortira de ces nuages épais, qui bornent et fatiguent la vue de la pensée, et ne laissent voir au savant qui l'observe, que des chaî-

nous brisés, des fragments épars sans liaison et sans ordre. Alors tous les anneaux se suivront, toutes les lacunes seront remplies ; la chaîne sera complète et visible d'un bout à l'autre ; toutes les dimensions auront leur étendue et leur perfection : nous verrons ce grand tout s'arrondir comme un globe exact, dont tous les points éclairés viendront se peindre ensemble dans l'œil enchanté. Placé dans un point élevé de l'espace, embrassez d'un coup d'œil la multitude des mondes flottant au-dessus des ondes transparentes de l'éther, et traçant des sillons infinis de lumière sur cet océan immense ; figurez-vous l'énorme grandeur du plus léger de ces globes ; calculez ensuite leur rapport infiniment petit avec ces orbes infiniment grands : c'est la grandeur gigantesque de la baleine, comparée à ce peuple de petits êtres qu'elle engloutit comme des points brillants, sans les sentir. Voyez ensuite ces masses inconcevables disparaître elles-mêmes devant l'enceinte immense où elles se meuvent, impercep-

tibles comme les globules du sang qui circule dans nos veines: tant le plan est vaste! tant le créateur fut fécond! Eh bien! lorsque cette masse de merveilles, saisie d'un seul regard, se précipitera sur tes yeux, juge de l'effet. Si l'admiration est une source de plaisir, de quel torrent de volupté l'ame se sentira remplie! Quels seront donc tes transports, lorsque tu verras le vêtement et la majesté resplendissante de l'Être qui laissa tomber de sa main cet amas de globes et de mondes, comme un essai de sa puissance? Tous ces êtres n'auront, devant la source radieuse dont ils sont émanés, que le foible éclat d'une fleur de nos champs, devant l'astre qui l'a fait éclore. Qu'est-il donc, ce soleil des cieux, d'où le bonheur se répand à grands flots sur toutes ses créatures, et dont la vue est la félicité suprême? La mort seule peut résoudre cette question. Ah! qu'il en coûte peu pour acheter tant de science et de plaisir! Il ne faut que mourir!

Qu'il sera doux encore de converser,

unis d'intérêts, et dans une éternelle société, avec les nombreux enfants de l'intelligence, dispersés maintenant dans les espaces habitables, et doués de facultés diverses, chacun selon leur espèce; de vivre citoyens libres de la nature entière; d'être les propriétaires immortels de toutes les richesses qu'elle renferme; de sentir nos plaisirs s'accroître en raison de nos connoissances; d'être initiés dans tous les secrets du créateur; de saisir Dieu avec la pensée; de lire dans son sein le plan de la création, et de comparer l'ouvrage au modèle! L'œil, promené d'enchantement en enchantement, suivra partout l'empreinte éclatante des pas du Tout-puissant.

Oui, tout est vain, hormis l'éternité. Est-il encore de vrais malheurs pour celui qui croit son ame immortelle? Quel est l'esclave qui pourroit se plaindre aujourd'hui, si demain il devoit s'éveiller le maître d'un empire? Il oublieroit ses fers; et déjà porté sur un trône par son imagination, il agiteroit dans ses mains un

sceptre fantastique. L'homme de bien est un roi en bas âge, qui attend un empire avec sa majorité.

Quelle pensée peut davantage élever, agrandir l'âme ? Elle seule nous soutient, et nous console des peines de la vie : ses maux n'ont plus d'amertume ; le faux éclat de ses biens est éteint ; la terre n'est vue que dans l'éloignement, et comme éclipmée dans les ombres. Ses distinctions frivoles s'évanouissent : la fortune n'a plus ni faveurs ni revers. Tout paroît égal et de niveau : grands et petits, riches et pauvres, tous ne forment qu'un groupe confus, dont les différences se perdent dans l'épaisseur des ténèbres. Ainsi le spectateur placé dans Saturne, voit nos vallons comblés, nos montagnes aplanies, effacées de la rondeur du globe.

Qu'une main secourable, brisant les fers d'un malheureux, le délivre des horreurs du noir cachot dont l'humidité malsaine, et l'air épais et corrompu, le suffoquoient ; qu'elle le conduise du fond de sa prison sur le sommet d'une montagne,

où règne un air pur et léger, où d'agréables paysages s'offrent de tous côtés à ses regards : le cœur de cet infortuné bondit dans la joie ; il respire, il se sent soulagé du fardeau qui l'oppressoit : tout son être se renouvelle ; il est tout ame et tout sentiment ; il croit renaître une seconde fois à la vie. Tels sont les transports d'une ame qui, dégagée de ses liens honteux, des vains plaisirs qui l'excédoient, des viles passions qui l'enchaînoient, libre et légère s'élève dans les hautes régions de la raison, se reconnoît dans son élément natal, y respire des espérances immortelles, et prétend à Dieu même. Là, elle contemple des vérités sublimes, elle puise des idées grandes et consolantes : la vertu lui fait violence, et vient s'emparer d'elle. Là, l'homme de bien, la main attachée aux cieus, dit à la terre de rouler : elle tourne sous ses pieds, sans lui communiquer son vain balancement ; il ne le sent pas. Enivré d'espoir et de joie, l'idée de son bonheur futur le plonge et le tient dans une extase continuelle :

absent de la terre, il est entré dans l'immortalité. Nul objet passager n'a plus droit d'arrêter ses désirs : le soleil brille sans qu'il le remarque, le tonnerre gronde sans qu'il l'entende : quelque bruyants que soient les vents et les orages qui s'élèvent autour de lui, il sait que son sort est dans les mains du roi des tempêtes ; il s'attache étroitement à son sein : les années et sa vie s'écoulent sans qu'il s'en aperçoive. Il ne sent point les douleurs et les agonies du trépas. C'est lui qui, l'œil ouvert et serein, se précipite gaiement au fond de cet abîme ; tandis que le vil incrédule tremble dans le calme.

Ah ! n'emprisonnons pas notre ame dans ce monde misérable. Si nous craignons à chaque instant de nous enfoncer sous cette poussière que foulent nos pas, pour nous rassurer, sauvons-nous vers l'asile qui nous est ouvert dans l'avenir. Résistons au torrent qui nous entraîne, avec la foule des hommes, vers des objets vils et passagers ; arrêtons-nous ; et frappés du pressentiment sublime de notre

destinée , avançons notre être au delà de dix siècles , pour contempler l'homme actuel dans l'homme futur. Avec quelle joie nous verrons notre image réfléchie à nos yeux sous des traits immortels ! Que nous serons fiers en voyant ce miroir nous rétablir dans notre grandeur naturelle , et nous représenter tels que nous sommes ! Qu'il est doux de se prédire son avenir, et de lire ses destins glorieux dans ce portrait tracé par la pensée ! Faisons souvent d'un seul homme deux êtres , dont l'un placé déjà dans l'immortalité console l'autre encore retenu sur la terre : écoutons-les en silence se parler au fond de notre ame , étant à la fois nous-mêmes les interlocuteurs et le sujet de leurs étonnans entretiens.

Lorenzo (*b*) , ne sens-tu pas à cette idée ton sein s'enfler d'un noble orgueil ? Ne le réprime point : il est légitime. Garde-toi d'être modeste quand il faut être fier. L'homme ne peut trop se mépriser , l'homme ne peut trop s'estimer. Le secret est de ne pas se méprendre , et de placer

à propos le mépris et l'estime. Enorgueillis-toi de la vertu ; sois fier de ton ame. Qu'y a-t-il sur la terre qui vaille les plaisirs de la pensée ? Rois , empires , que pouvez-vous montrer de comparable à la noblesse d'une ame immortelle qui se voit , qui sent sa grandeur , qui se respecte , et qui sait jouir d'elle-même ?

Et cependant l'homme , dans sa démente , ensevelit ici-bas tous ses désirs ; et , enterrant sans regret sous la poussière des espérances infinies , il étouffe dans un instant de trente années une ame immortelle. Captif , entouré de l'atmosphère de la terre , il s'attache à sa prison ; et content d'y ramper , il se complaît lâchement dans sa misère. Il aliène avec une stupide indifférence , ce riche héritage où l'homme de bien doit , près de l'Éternel , moissonner des plaisirs sans fin , lorsque tous ces siècles d'un moment auront passé , lorsque le temps et la peine , le hasard et la mort , seront anéantis. Quand je vois une ame dépenser ainsi sa force et son activité dans de pénibles bagatelles ; quand je

la vois perpétuellement agitée, selon que la fortune sourit ou menace, passer et revenir sans cesse du trouble de la joie au trouble de la crainte; je crois voir l'Océan soulever ses flots et ses tempêtes, pour porter une paille ou noyer un insecte.

Hommes vendus aux sens, vous qui bornez votre existence à cette vie misérable, jugez de la sagesse de votre choix par ce portrait de l'homme le plus heureux. Il appelle un désir; ce désir vient: il le renvoie, il en appelle un autre qui lui déplaît bientôt, et qu'il écarte encore. Il passe ainsi sa vie à solliciter successivement mille objets, dont aucun ne le satisfait. Mais supposons tous ses vœux remplis. Cependant l'heure fatale et redoutée, quelque tardive qu'elle puisse être, arrive avec impétuosité. Dieu! avec quelle rapidité vole la navette qui tisse son drap mortuaire! Où est le songe de nos premières années? Elles se sont englouties dans l'abîme du temps, et sont aussi loin de nous que si elles ne nous eussent jamais appartenu. Le jour présent est

comme l'oiseau qui se débat dans nos mains pour s'envoler : à peine on le possède qu'il s'est échappé. La mort accourt à nous avec autant de vitesse que le temps fuit, et termine bientôt la vie la plus longue et la plus fortunée : il ne reste que l'éternité. A qui appartient-elle ? A qui vient-elle apporter le bonheur ? Interroge la conscience , elle te répondra.

NOTES.

(a) Où est cette région de la vie heureuse, qui fait l'objet des vœux les plus ardents du sage ? La lumière du soleil est trop foible pour pénétrer jusqu'à elle ; les étoiles les plus élevées rampent bien au-dessous. La mort, la mort puissante peut seule , nous portant en triomphe au-dessus du soleil et des astres , nous déposer dans ces climats fortunés.

Que nous avons raison de concevoir de l'orgueil, en contemplant la brillante perspective de cette félicité qui est préparée pour l'homme ! Ce n'est pas ici cette félicité imaginaire que l'ambition peint dans le vuide de l'air ; c'est un bonheur réel que la raison découvre et que la vertu conquiert, et qui nous rend les rivaux des anges. Eh bien ! que tardons-nous de monter , de secouer ces entraves , de quitter cette cellule étroite enfoncée dans un coin de l'univers,

entourée d'une atmosphère de vapeurs flottantes en nuages, d'un air qui, pur et délié pour les sens, est infect et grossier pour des ames célestes, pour des ames destinées à respirer une haleine d'ambroisie, et à boire l'air pur des cieux ; à débarquer triomphantes sur les derniers rivages de l'océan du tems, aux lieux où règne la vertu dans toute sa pompe et sa richesse, tandis que les potentats de cette terre vivent dans l'indigence et les privations ? Oh ! comme nous verrons, dans cet heureux jour de notre délivrance, le destin développer, éclairer les détours tortueux de son labyrinthe, où nos pensées s'égareront aujourd'hui !

(b) Vivre immortel ! ah ! cette pensée remplit toutes les facultés de mon ame : je ne peux me lasser de m'en occuper. Livré tout entier à cette méditation, un siècle s'écouleroit sans que je m'en aperçusse : et je m'y replongerois encore avec la même avidité ! Quelle autre pensée peut frapper le sentiment d'une impression aussi vive ? Elle ébranle mon ame aussi violemment que le tonnerre ébranle mon oreille. Ma raison ne peut revenir de sa surprise : les élans de ma reconnoissance épuisent mon cœur. A cette idée, l'ame ne sommeille plus sur le bord du tombeau ; elle s'élance, elle monte triomphante, et va respirer son air natal, un air qui nourrit sa noble ambition, et réveille toutes les étincelles du feu céleste que le créateur a déposées dans son sein : alors il n'est pas une de ses pensées qui rampe au-dessous des étoiles. Dira-t-on que je pousse l'enthousiasme à l'excès ? L'ame qui n'est pas capable de s'élever à cet enthousiasme est une ame foible : il s'en est trouvé plusieurs qui ont senti ces divins transports ; autre-

ment le sang des martyrs n'eût jamais coulé : et tous peuvent faire ce qu'a pu faire un seul homme. Quel est celui qui, battu par les événements de la vie, peut peser dans sa pensée le prix de ce bonheur infini et sans bornes, sans se sentir transporté, ravi, tout en feu ? Quel sceptre, quel trône nous est destiné ! En vain, dans cette minorité ténébreuse, l'ame en enfance se travaille et se tourmente ; elle ne pourra jamais concevoir les immenses prérogatives de cette royauté éternelle.

NEUVIÈME NUIT.

L'IMMORTALITÉ.

Preuves Physiques.

LA religion est tout. Cette déesse est descendue des cieux pour consoler les malheureux mortels, portant le monde présent dans sa main gauche, et dans sa droite le monde futur. C'est elle qui soutient l'homme, et l'élève au-dessus de lui-même. C'est elle qui lui garantit la noblesse de sa nature et la réalité de ses vertus. Dans ce séjour même d'inconstance et de foiblesse, soumis à l'empire de la mort, elle donne à l'homme une ame qui agit comme un dieu. Providence, immortalité ! voilà la base inébranlable sur laquelle il faut nous appuyer : le reste n'est qu'une mer orageuse et perfide qui s'enfonce sous nos pas et nous engloutit.

Que mon être meure ! s'écrient les pas-

sions. Souhait absurde et vain ! blasphème de l'orgueil ! Exister est le transport , est le triomphe de mon ame. Exister encore, exister toujours, est un vœu que le cœur forme sans cesse... Mais que puis-je souhaiter d'être ? Ah ! Lorenzo , plonge, plonge tes regards dans les profondeurs de l'éternité : vois la félicité ouvrir partout, de sa main brillante, les sources du bonheur, et verser à grands flots le plaisir de son urne inépuisable. Pendant des siècles, remplacés sans fin par des siècles nouveaux, l'homme, ce fantôme qui ne vit qu'une heure, cet être foible, qui redemande chaque soir au sommeil des forces qu'un jour épuise, veillera dans l'étonnement, dans les transports de la reconnoissance et de la joie ; parcourra l'infini ; jouira de tous les trésors que son immensité renferme, et se croira lui-même un Dieu, par le plaisir de l'adorer. Toi, qui ne peux ici-bas disposer d'un moment en maître, toi qui es fragile comme la fleur de tes jardins, passager comme le souffle des vents, tu seras

propriétaire d'une éternité, et riche de tous les biens que peut donner un être tout-puissant ! Non, jamais mortel n'a conçu combien Dieu est libéral, et combien l'homme est grand, quand il est vertueux. Que l'homme de bien, qui place sur Dieu ses espérances, ne craigne jamais de les trop étendre !

Raison, source sacrée des vertus, mon cœur t'appartient ; mon bonheur est d'obéir à ta voix : dure autant que moi, et sois-moi plus chère que la vie. C'est toi, et non pas une croyance aveugle, qui me réponds de mon immortalité. Ce n'est point le climat, ni le hasard de ma naissance, qui m'ont imposé ma religion. Disciple aveugle d'une éducation despotique, je ne suis point en esclave les impressions que j'ai reçues dans mon enfance, lorsque mon ame étoit toute passive, et que ma pensée n'étoit pas née encore. Dès que l'âge m'a montré dans ma raison un arbitre éclairé, j'ai soumis toutes mes idées à son examen. Elle a pesé sous mes yeux le mensonge et la vérité

dans sa balance impartiale. J'ai banni de mon ame toutes les opinions qu'elle a proscrites. Mes sentiments n'étoient auparavant qu'un hasard, qu'une habitude, ce sont aujourd'hui des jugements motivés, où je me suis arrêté par un choix volontaire. La raison mérite notre premier hommage ; gardons-nous de croire que la religion la proscrire : sans elle, la religion ne seroit plus une vertu. La raison de l'homme est une émanation de la raison universelle, de l'Être-suprême. S'il récompense l'homme de bien, s'il punit le méchant, c'est la raison qu'il venge ou qu'il couronne. Crois à l'immortalité, pour montrer la raison d'un homme ; crois à l'immortalité, pour être heureux et mépriser la mort.

(a) Se peut-il qu'il y ait des hommes qui portent dans leur sein une ame immortelle, avec l'aveugle indifférence de la montagne insensible qui recèle un trésor ? Au jour fatal où leur ruine leur découvrira ce trésor ignoré, ils ne le verront que pour le voir perdu ; ils n'apercevront

l'abîme qu'en y tombant. Se peut-il qu'il y en ait d'autres qui , par un prodige plus monstrueux , étouffent le sentiment intérieur qui les presse , s'efforcent de se ravalier au niveau de la brute , et dont l'étrange ambition aspire à descendre ? Tandis que l'action continuelle de la raison et de la conscience s'oppose à leur abaissement et veut les élever , ils luttent péniblement contre elle , et gravitent avec effort vers le néant. Ils se font un espoir flatteur de s'ensevelir dans son horrible nuit : ils effacent de leur front la marque de l'immortalité , et se rendent les blasphémateurs de l'ame , de ce dieu qui vit dans leur sein.

O toi , monarque souverain des deux éternités , dont l'une a passé avant la création des esprits et de l'homme ; toi , dont l'œil embrasse , dont la main conduit , dont le souffle anime , échauffe toute la nature ! daigne me soutenir , tandis que j'entreprends de défendre l'immortalité de l'ame , don précieux de ta puissance , plus cher à l'homme de bien que sa vie :

mais pour en sentir le prix, il faut t'aimer.

L'incrédule se ment à lui-même, et toute la nature élève la voix pour le confondre. Les phénomènes de la terre et des cieux nous parlent de l'immortalité; la raison nous la prêche; le cœur la désire; tout nous la montre, ou nous la fait souhaiter. Avec quelle bonté la providence a multiplié les preuves de cette vérité nécessaire, sans laquelle toutes les autres vérités seroient vaines! comme elles se pressent en foule devant ma pensée!

Homme, si tu veux t'éclairer, entre avec moi dans l'univers: viens dans ce temple consulter l'oracle de la suprême sagesse: tu n'en sortiras point sans t'avouer immortel. Production toujours changeante de l'être immuable, la nature n'est qu'une suite de révolutions où tout se métamorphose sans cesse, et rien ne périt. La nuit succède au jour qui s'éteint; le jour renaît des ombres de la nuit. Les astres se lèvent, et se couchent pour se lever encore. La terre suit les cieux et obéit à la même loi. Vois l'été brillant: son

front radieux étincelle ; il s'avance sur la verdure de nos champs , et de son pied brûlant éparpille les fleurs dont se parfument les airs : peu à peu , l'incarnat de ses joues animées se flétrit et se décolore : il n'offre plus que le visage pâlisant de l'automne. L'automne a déjà vieilli : c'est l'hiver décrépit , aux cheveux blanchis par les frimats : il vient , assis sur les orages et couronné de glaçons , chasser l'automne expirante , et dépouiller la terre de l'or de ses fruits. Insensiblement le farouche vieillard s'adoucit : l'aimable printemps est né ; les zéphirs le ramènent ; son sourire gai rajeunit la nature : fermant le cercle de l'année , le printemps rappelle l'été des palais brûlants du midi , pour le recommencer. Tout se fane pour refleurir : tous les points de la roue se suivent et descendent pour remonter. Chaque forme de la matière se perd et se fond dans une forme nouvelle. Partout la vie , reproduite de la mort , circule dans ce grand tout , et remplit d'une mesure toujours égale la masse de l'univers.

Pas un seul atôme ne se perd ; il n'est pas un seul être que le Tout-puissant se repente d'avoir créé , et dont l'anéantissement l'accuse d'inconstance.

C'est l'emblème éclatant de l'immortalité de l'homme. Il passe , mais ne périt point. La seule différence entre la nature et l'ame , c'est que la nature tourne dans un cercle de révolutions sans fin , au lieu que l'ame avance et monte sans cesse , comme la flamme , dans une ligne infinie. Et qui peut croire que la matière soit immortelle , et que l'ame puisse mourir ? L'être le plus noble seroit-il le plus avili ? L'homme , pour qui tout renaît , sera-t-il le seul qui meure pour ne jamais revivre ? Moins privilégié que le grain dont il se nourrit , une destinée cruelle l'auroit-elle condamné seul au malheur de l'anéantissement , lui qui seul connoît et le bonheur d'exister et l'horreur de cesser d'être ?

Il est une seconde loi dont la nature ne s'écarte jamais. Fidèle à parcourir l'échelle des gradations , elle passe par toutes les nuances dans un progrès im-

perceptible où rien n'est omis , rien n'est brusqué. Chaque être intermédiaire s'unit par deux points opposés à ses deux extrêmes , en grandeur et en petitesse. Chaque partie du tout s'ajuste exactement à l'autre ; on ne remarque ni vide , ni séparation : les jointures existent , et sont devenues insensibles ; on voit dans chaque point l'union et la continuité. Ici, la matière , dormant dans l'inertie , attend qu'elle soit appelée à la vie : là , animée, mais insensible , elle ne vit qu'à demi : là , le sentiment s'unit à la vie , et la complète. Une première étincelle d'intelligence luit dans les animaux ; c'est une foible aurore , qui prépare et commence le jour le plus parfait de la raison. La raison éclate , brille dans l'homme : mais elle n'y est pas arrivée à son dernier degré de splendeur. Comment continuer la chaîne depuis lui jusqu'à ces êtres supérieurs qui sont tout esprit , et sur lesquels la mort n'a point de prise ? Confesse que l'homme est un tout mortel en partie , en partie immortel , ou bien la chaîne est

rompue , et finit à lui : il reste un vide , une lacune immense dans l'échelle des êtres. Telles sont les conséquences où mène l'analogie , le guide le plus sûr que l'homme ait reçu pour se conduire vers la vérité.

L'incrédule , qui semble s'être ligué avec la mort , donne un démenti à la nature , et rejette son témoignage. Il abjure sa raison pour renoncer à son bonheur ; il dégrade , il trahit indignement la majesté de l'homme. Que les sentiments du sage sont différents ! « Si le Tout-puissant l'ordonne ainsi , que la terre se
« dissolve en poussière , que ces globes
« suspendus sur ma tête , tombent de
« leurs sphères et m'écrasent : l'ame est
« en sûreté. Elle sort triomphante des
« ruines de l'univers , et s'élèvera comme
« la flamme au-dessus de l'embrasement
« universel de la nature. L'homme sourit
« au spectacle de la destruction générale
« de la matière ; la foudre impuissante , en
« s'attachant à lui pour le consumer , lui
« apprend que son ame est indestructible :

« sa trempe est impénétrable aux traits
« de la mort ; elle les voit tomber émous-
« sés autour d'elle , et demeure invulné-
« rable. » Ainsi pense, ainsi parle le sage.

Viens , Lorenzo , viens juger si (b)
l'homme est un être ordinaire et fait pour
mourir tout entier : montons ensemble à
la hauteur des nuages , et contemplons le
spectacle de sa puissance. Baisse tes re-
gards sur le globe : il est couvert des preu-
ves de ton immortalité. Que de merveilles
semées sur sa surface ! quelle longue éten-
due de plaines cultivées et couvertes de
moissons ! quelle foule de vaisseaux, char-
gés des dépouilles de l'univers, volent sur
le sein des mers obéissantes , et servent à
son gré ses plaisirs ou ses fureurs ! Il sou-
met à ses vues l'Océan , les vents et les
astres : son génie dispose en maître des
éléments ; et la nature , devenue son
agent , manœuvre sous ses ordres. En
vain elle opposa ses rochers, aussi anciens
qu'elle, pour lui fermer le passage et l'ar-
rêter. L'homme souverain commande :
les montagnes s'effacent les et abîmes

sont comblés ! Vois ces cités superbes et populeuses , suspendues sur la cîme des monts : vois ces autres qui s'étendent et remplissent l'enceinte des vallées profondes : vois-tu leurs tours élever dans les airs leurs pyramides brillantes , dominer d'espace en espace les paysages d'alentour, et couronner ce riche tableau ? Quel nouveau miracle ! D'autres cités s'avancent jusques dans le sein des mers ; les images mobiles de leurs édifices majestueux se peignent et flottent sur l'onde agitée. Que dis-je ? L'homme a conquis sur l'Océan de vastes provinces. Les vagues mugissantes s'agitent autour du môle immense qui les repousse, et blanchissent de leur vaine écume sa masse immobile. L'homme est un dieu qui dit une seconde fois à la mer : « Tu t'arrêteras ici ; respecte tes nouveaux rivages. » Portons nos regards plus près de l'équateur. Que d'arts sublimes , que d'arts aimables fleurissent ici , sous un soleil plus favorable ! Peux-tu compter cette multitude de temples , dont le sommet monte et s'élance

vers le dieu auquel ils sont consacrés ?
Quelle pompe dans cet arc de triomphe !
l'œil qui embrasse son ceintre immense
est surpris de découvrir en même temps
la moitié de la voûte des cieux. Ici , des
torrents , oubliant leur pesanteur , mon-
tent dans les airs , et s'y dispersent en
poussière écumante. Là , des fleuves im-
pétueux dorment amoncelés dans leurs
prisons profondes ; et l'aride surface des
plaines a disparu sous un vaste et tran-
quille océan. Plus loin , ouvrant le sein
du continent , l'homme entraîne deux
mers loin de leurs rivages opposés , les
captive dans ses canaux , et les contraint
de s'unir au centre de ses royaumes. Ton
cœur bouillant de courage est-il amou-
reux de ces scènes formidables où le dé-
mon de la guerre , suivi du pouvoir et de
la gloire , marche armé d'un glaive étin-
celant ? Vois les campagnes inondées de
sang. Entends-tu les foudres des vais-
seaux tonner sur le sein grondant des
mers ? C'est la voix de l'Angleterre im-
posant la paix au monde.

Rien ne résiste à l'homme. La terre, ouverte dans ses profondeurs, découvre et lui remet ses trésors : les cieux sont mesurés ; l'astronome atteint l'astre fuyant dans l'enfoncement de l'espace. Les bornes de l'univers sont reculées ; son enceinte est élargie : la nature vaincue cède ses secrets ; partout les arts la subjuguent et l'emportent sur elle. Le monde entier est un monument éclatant de la force et du génie de l'homme. Il a trouvé son séjour imparfait : c'est lui qui lui donne sa forme et ses derniers traits. Nouveau créateur, rival momentané du créateur éternel, il achève l'univers. A la vue de ces merveilles, qui ne s'écriera pas dans ses transports : « Oui, des êtres immortels ont habité ce séjour, c'est leur ouvrage que j'admire ! »

Homme, ton orgueil est flatté, et je te vois fier de tes chefs-d'œuvre. Eh bien ! veux-tu connoître quelque chose de plus grand encore ? Écoute... C'est un soupir pour le malheureux (c). La grandeur morale est la seule véritable. La mort, qui

détruit toutes les autres, la conserve et la couronne.

NOTES.

(a) En dépit de toutes les vérités que ma muse a chantées, vérités qu'on ne peut trop priser, et que j'ai assez développées; est-il possible qu'il y ait des hommes qui s'enveloppent du monde comme d'un voile épais; et ne voyant plus au-delà que nuages et ténèbres, dansent sur le pied fantastique de l'imprudente vanité, jusqu'à ce que, bronchant, à la rencontre de la paille la plus légère, ils tombent la tête la première, dans l'abîme où finissent leurs chants et leurs danses? Est-il possible qu'il s'en trouve d'autres qui, se faisant un abri de la nuit horrible du néant, nuit plus profonde que celle du tombeau, combattent les preuves de l'immortalité; et, animés d'un zèle affreux, emploient les artifices les plus détestables, vomissent leurs feux noircissants, et dressent toutes les machines infernales, pour triompher de la vérité?

(b) Mais les chimères ne touchent point Lorenzo: les grandeurs mondaines sont pour lui un bouclier impénétrable à l'évidence. Les couronnes immortelles, cette félicité que l'on doit goûter dans un séjour placé au-dessus des astres, ne disent rien à son cœur, et son ambition veut des objets plus visibles. S'il m'est possible, je refroidirai cette ambition, et je

tournerai contre toi-même cette gloire et ce vain éclat d'un monde qui te séduit. Tout ce qui te fait aimer cette vie t'annonce une vie future : si tu es sage, tu trouveras ton remède dans la cause même de ton mal.

(c) Quoi de plus grand encore ? Un soupir plus profond pour les incrédules. Qu'ils sont petits, ceux qui pensent qu'il est quelque chose de grand ici-bas ! Mais arrêtons-nous ici : avant peu j'armerai contre toi une preuve plus puissante encore : elle est plus forte que la mort, et fait sourire au tombeau.

DIXIÈME NUIT.

L'IMMORTALITÉ.

Preuves morales tirées de l'homme.

Es-tu déjà mort, illustre Pope ? Toi dont le génie avoit reçu le pouvoir d'immortaliser , as-tu péri tout entier ? Non , tu vis. Je salue ton ame sublime : je te félicite de ton passage sur la rive opposée. Je ne prendrai point congé de toi , devant sitôt te rejoindre. Je quitterai la sphère du soleil , pour aller jouir, dans ta douce société, d'un jour plus pur et d'un climat plus heureux. L'homme ne fait que plonger dans la mort , et se relève immortel. Le tombeau n'est qu'une route souterraine qui le conduit au bonheur. Son histoire glorieuse se partage en deux portions inégales. Cette courte vie en est , pour ainsi dire , le frontispice ; l'éternité déroule le volume entier de nos destinées.

L'incrédule a dit : « Je ne vois sur la
« terre qu'une longue suite de fantômes
« qui naissent , s'évanouissent , et se
« remplacent par milliers dans l'espace
« d'une heure. Vaines images ! qu'un
« dieu bizarre produit d'un souffle , qu'un
« dieu cruel détruit par un autre souffle.
« Tout n'est qu'un flux éternel d'êtres
« foibles et périssables , que le torrent
« du temps roule avec bruit dans l'abîme
« du néant. »

Quoi ! au milieu de cette mer qui nous entraîne , et avant d'être engloutis , il ne seroit point de rocher où l'homme puisse respirer un instant de ses terreurs , sonder d'un regard sa destinée , et concevoir l'audace de penser que c'est quelque chose d'être né ! Au milieu des naufrages continuels de tant d'êtres si précieux et si beaux , n'est-il point un Etre suprême , dont le trône serve de base à l'univers , et domine sur l'étendue de l'espace , comme un phare brillant , autour duquel tous ses enfants , dispersés par la mort , se rallient pour embellir sa cour , et recevoir

le bonheur ? N'existe-t-il point un pouvoir qui soit le centre et le lieu commun de toute réalité ? Celui qui a pu ordonner au néant de produire les êtres, n'étendra-t-il point, au jour marqué, son bras, pour les arracher des serres de la mort ? Ne commandera-t-il point au tombeau de rendre sa proie, à la terre et à l'Océan de lui remettre le dépôt des générations qu'il ne leur avoit confiées que pour un temps ?

Si la nature ne peut instruire l'incrédule, s'il s'aveugle sur ce qu'il voit, résistera-t-il encore à ce qu'il sent ? Trouve-t-il que la voix du créateur, qui lui parle dans ses ouvrages, soit trop foible ? Qu'il l'écoute dans sa conscience ; qu'il se regarde, et qu'il lise dans son être. Les caractères de l'immortalité sont empreints sur lui : il porte dans son sein le juge qui le condamne. La nature n'en impose point à ses enfants : elle n'a point écrit de fables dans nos cœurs, et fait de l'homme un mensonge qui trompe l'homme.

Conduis tes troupeaux dans un gras

pâturage : tu ne les entends point se plaindre ; ils paissent satisfaits. La paix dont ils jouissent est refusée à leur maître. Un mécontentement éternel poursuit et tourmente l'homme. Le monarque et le berger se plaignent également de leur sort, et leurs soupirs se répondent. Cependant, quel intervalle immense sépare leurs destinées !

L'un enferme des mers entre les deux portions de son empire : l'autre ne possède dans l'univers qu'une cabane d'argile et de chaume , bâtie à la hâte sur un terrain abandonné , et qui le défend mal de l'hiver et des orages. Croirai-je que l'éternel ait été plus libéral pour mes troupeaux que pour moi ? Non. Ce mécontentement qui murmure dans mon cœur, n'est que le sentiment de mon immortalité : c'est l'instinct de la nature , appelant l'objet qui manque à son bonheur. Il est arrêté que l'homme , noblement tourmenté par sa grandeur , soupirera sur le trône comme sous le chaume. Ses goûts lui révèlent sa noblesse , et sa mi-

sère lui crie qu'il est né pour être heureux. Nous ne sommes point ici dans notre patrie ; c'est une terre étrangère , où nous recevons en passant , de la nature , un aliment qui ne peut nous rassasier. Nous avons beau multiplier nos jouissances ; nous restons affamés au milieu de cette abondance stérile, et les plus grands plaisirs nous laissent toujours des désirs. Si nous ne pouvons plus monter , nous descendrons , plutôt que de rester dans le repos. Le maître de l'empire romain quitte le trône de l'univers , et va se souiller à Caprée dans des voluptés honteuses : c'est le désespoir de l'ambition qui l'abaisse , et le plonge dans la débauche.

Dieu lance le cœur de l'homme vers l'avenir par un ressort invincible et caché. L'espérance infatigable , les ailes toujours étendues , vole vers tous les objets qui frappent sa vue : insatiable, et toujours mal satisfaite des travaux passés , elle nous force d'immoler notre repos à des chimères , et de sacrifier des biens certains à l'incertitude des hasards ; elle foule

sous ses pieds tous les bienfaits du présent, elle tue nos plaisirs à mesure qu'ils naissent, nous harcèle jusqu'au tombeau, et nous fait souffrir presque autant de maux que le désespoir. Pourquoi la jouissance est-elle toujours moins vive que le désir? Pourquoi un désir est-il plus cher à l'homme qu'une couronne? Pourquoi, dès que ce désir est satisfait, ensevelit-il le bonheur? Ah! sans doute, Dieu, qui ne nous a laissé ici d'autre bien que l'espérance, nous réserve dans l'avenir des biens plus précieux que ceux de la terre. Nous sommes entraînés vers le but invisible où le créateur nous attire.

Je vais t'introduire encore plus avant dans ton ame. Ici-bas, nos facultés restent dans l'enfance; elles ne produisent que des actes imparfaits, nullement proportionnés à leur puissance. Voyez combien la raison de l'homme diffère de l'instinct des animaux: l'une, toujours perfectible, avance par des progrès infinis; l'autre, rapidement formée, a bientôt reçu son entière perfection. La raison se

traîne lentement vers son objet ; à la vue du sien , l'instinct s'élançe et le saisit. Dans les animaux , chaque individu atteint en peu de jours le terme assigné à son espèce : sa mesure de biens est bientôt comblée , et son être complété s'arrête pour toujours au même point : des siècles de vie n'ajouteroient rien à leurs connoissances ; ils ne répéteroient que les mêmes actions : la sphère de leurs désirs , ni celle de leurs jouissances , ne seroit point élargie. L'homme , quand il dureroit autant que le soleil , iroit toujours apprenant quelque vérité nouvelle , et mourroit encore affamé de science.

Nos passions sont comme nos facultés ; elles sentent qu'elles ne peuvent déployer ici toute leur énergie. Elles en ont cependant encore trop pour les vains objets qui leur sont offerts. Ces bagatelles légères ne peuvent employer et balancer toutes leurs forces , ni les fixer avec elles-mêmes dans le repos d'un équilibre parfait : il reste aux passions une surabondance de pouvoir qui n'est point occu-

pée. Aussi, toujours dans l'inquiétude et le mouvement, elles agitent la vie humaine, et en font une tempête continuelle : leur dévorante activité consume en un instant tous les fruits sans substance que produit la terre ; pour en découvrir d'autres, elles parcourent et ravagent le monde.

Est-ce là tout, s'écria César monté sur le trône de l'univers ? Ainsi l'ambitieux dédaigne ses succès, et sa gloire lui fait pitié. Quand notre ame s'échauffe, et conçoit dans l'enthousiasme une haute idée de notre mérite, c'est peu d'un siècle d'estime pour nous satisfaire. Ce n'est pas assez pour nous que nos contemporains commencent de nous applaudir, si les siècles futurs ne continuent. Un instinct indestructible nous intéresse malgré nous dans l'avenir : nous écoutons dans notre ame la postérité célébrant notre nom : nous suivons notre fantôme conduit par la gloire, et traversant les générations qui doivent naître, et nous voulons durer encore après elles. Nous ver-

roit-on ainsi rêver notre immortalité, si nous devions cesser d'être? Aveugles, nous cherchons le corps, et c'est à son ombre que nous nous arrêtons; nous prenons pour l'immortalité la renommée, qui n'en est que l'image. Aussi, dès que nous la possédons, elle nous devient insipide: son être imaginaire s'anéantit dans la main qui l'a saisie.

Cependant, quoique toujours trompés dans notre poursuite, et dégoûtés de tout ce qui promettoit d'assouvir notre ambition, nous ne pouvons arracher ce sentiment de nos cœurs. La nature, qui l'y a placé pour de nobles fins, l'y conserve sans notre aveu. On a trop vanté le conseil fameux donné par Cinéas à Pyrrhus: un conseil impossible à suivre est insensé. L'épée du conquérant auroit dompté l'univers entier, que son ambition n'eût pas encore été satisfaite: l'homme ne peut s'arrêter, il faut qu'il monte sans cesse. Une activité intérieure et indomptable, un ressort élastique et toujours vivant, soulèvent son ame: la fortune a beau la

charger de ses dons , rien ne peut la comprimer ; elle se détend et réagit avec une force victorieuse. Le villageois a son ambition comme le prince : l'esclave dans les fers , est aussi fier que le sultan sur son trône. Il s'écrie dans son cœur , avec le monarque assyrien : « Arrêtez-vous , et « voyez les merveilles de ma puissance. » C'est qu'il se sent immortel aussi-bien que son tyran. Or faux ou vrai , n'importe ; il faut à l'ame la grandeur réelle , ou bien elle s'en crée une imaginaire.

L'orgueil est la première passion de l'homme. Si le créateur a commis au plaisir la conservation du corps et la multiplication de l'espèce , c'est l'orgueil qu'il a chargé de protéger et d'étendre la gloire de l'ame. C'est lui qui embellit notre séjour , inspire les arts , agrandit les pensées , ennoblit les actions , travaille partout à épurer , à perfectionner notre félicité ; tout ce que nous voyons de délicat , de grand , de merveilleux dans la société , est son ouvrage : tandis que les besoins laborieux , et l'amour d'une vie com-

mode , en posent , en réparent les fondements , et exécutent d'après son plan ; il est l'architecte intelligent qui polit, achève , couronne l'édifice de notre gloire. Combien ne lui doit pas la vertu même ? il l'anime par l'aiguillon secret de l'émulation. C'est lui qui créa les sages de l'antiquité : il assaisonne le bien moral , et le rend plus piquant au goût de l'homme. Que de vertus de moins dans la société , si l'ame étoit moins fière ! L'amour de l'estime publique vient au secours de la raison. Seule , elle n'est souvent qu'un flatteur domestique qui nous trompe. L'envie de plaire aux autres , soumet nos opinions au jugement du public , qui les pèse dans une balance équitable : la crainte du mépris redouble nos efforts. La vertu , exposée au grand jour , s'agrandit sur ce théâtre , et déploie toutes ses forces.

Cette soif de gloire et d'estime , que la nature entretient dans tous les cœurs , pourquoi n'osons-nous l'avouer ? Nous rougissons devant l'homme de bien de

nos meilleures actions, dès qu'il nous surprend dans le dessein de nous attirer des éloges, et que notre secret transpire. Sans doute, par un art merveilleux, le corps a reçu le pouvoir de faire la leçon à l'ame. Dieu a donné à notre sang un cours moral: il lui ordonne de monter, d'aller peindre sur nos joues la rougeur de la honte, pour nous reprocher devant des témoins la bassesse d'un cœur qui s'avilit à mendier l'approbation d'un être étranger à lui. Un juge bien supérieur et bien plus intègre, n'est-il pas assis dans nos consciences, pour nous distribuer à chaque instant la louange ou le blâme?

Cet orgueil qui conserve en nous le pressentiment de l'immortalité, et nous rappelle sans cesse à notre grandeur future, nous suit dans nos plaisirs mêmes. L'homme est fait pour le bonheur; le plaisir est son bien suprême. Mais s'il faut en rougir, la jouissance reste imparfaite. Notre fierté nous tourmente dans les bras de la volupté même; et voilà pourquoi le bonheur a ses hypocrites

comme la vertu. Nous voulons pouvoir nous en vanter ; et s'il n'est pas digne de nous , l'homme se cache pour jouir. Le plaisir même qui est attaché à l'union des deux sexes ; ce sentiment le plus poignant et le plus vif que nous puissions éprouver , qui porte la félicité des sens à son dernier période , n'est pas exempt de cette loi : un instinct nous dit de couvrir les transports de l'amour des ombres de la nuit et du voile du mystère : l'orgueil , averti par cette voix secrète que l'homme va s'abaisser pour être heureux, jette alors sur lui l'honorable manteau de la pudeur.

Quel est le but de cette structure si délicate de nos cœurs , de cette finesse de tact moral dont nos sens sont doués , de ces ressources mises en réserve dans notre constitution physique , intimement combinées avec elle , et toujours prêtes à aider la vertu chancelante , quand la raison , son premier guide , s'égare et l'abandonne ? Cette fierté de l'ame seroit-elle une illusion ridicule ? Tous ces stra-

tagèmes du créateur pour la soutenir dans son élévation naturelle , et la redresser dès qu'elle s'abaisse ou se méprend dans sa direction, seroient-ils vains et sans desseins ? Toutes ces passions impétueuses seroient-elles privées de l'objet qui est en proportion avec leur énergie ?

Froids moralistes , qui prenez votre tempérament glacé pour règle de vos jugements , vous osez blâmer l'ardeur des passions ; vous déshonorez ces nobles agents d'une ame immortelle, en les faisant descendre d'une source impure et coupable. Le crime , il est vrai , naît de leurs abus : mais elles n'en sont pas moins sorties pures du sein du Créateur. Ce sont des étincelles détachées de cet océan de feu , et communiquées à l'homme pour l'animer. Quels que soient ici-bas leurs écarts et leurs méprises , je découvre , je sens la grandeur de leur origine et de leur fin dans leur disgrâce même : comme un roi détrôné , elles conservent dans leur abaissement des traits de leur majesté primitive ; si la raison les rappelle

de leurs erreurs, et les soumet à son frein, elles reprennent toute leur dignité.

Leur activité, ennemie du repos, n'est point un vice ; loin d'annoncer la corruption de leur origine, elle en décèle la noblesse : c'est qu'elles tendent vers des objets infinis, destinés à les satisfaire. Plus nous pénétrons dans la nature de l'ame, soit que nous analysions ses penchans, soit que nous interrogiions ses facultés, plus nous reconnoissons sur elle le cachet de l'immortalité.

Partout dans l'univers le Créateur assortit à l'objet la puissance et le désir : chaque être parcourt le cercle entier de sa perfection. Nous ne voyons nulle part que l'harmonie de ces rapports soit violée. Ne le seroit-elle que pour l'homme ? Périroit-il au milieu de la course qu'il peut fournir ? Voyons-nous l'astre du jour se coucher au milieu de son cercle, et se plonger dans les mers orientales ? Pourquoi la nature, cette mère bienfaisante de tous les êtres, ne seroit-elle marâtre que pour nous ? Laisseroit-elle son chef-



d'œuvre imparfait , tandis qu'elle est si soigneuse de mettre la dernière main , d'ajouter le dernier trait à ses moindres ouvrages ? Ou , si l'homme doit avorter sous ses doigts , et mourir ébauché , pourquoi faut-il encore qu'il meure dans les terreurs ?

Quoi ! il ne resteroit plus que des cendres du grand homme , du sage qui avoit reçu cette intelligence sublime , cette flamme du génie , cette ame qui représentoit un dieu sur la terre ? Quoi ! au moment où cette noble image de la divinité prenoit sa forme , et commençoit à briller , la mort efface ses traits majestueux , et la fait évanouir dans la nuit éternelle ? Quand nous accompagnons à son tombeau un héros fameux , un génie célèbre , un homme de bien , et que le sentiment de leur mérite , élevant nos pensées , nous fait voir en eux des êtres célestes descendus sur la terre ; nos transports ne seroient-ils qu'un rêve , et l'éclat de leur grandeur morale iroit-il se souiller dans la corruption et s'éteindre dans le néant ? (a)

Va donc , ô homme ! va chercher tes maîtres dans tes étables ; dépose à leurs pieds ton sceptre imaginaire et ta royauté ridicule. Tu es l'esclave , ils sont tes rois ; ils te sont supérieurs dans tout ce qui appartient aux sens : le gazon croît sous leurs pas ; ils paissent sans avoir besoin de cultiver : leur boisson est apprêtée par la main de la nature ; le ruisseau coule toujours , et offre son onde à leur soif : leur vêtement naît et grandit avec eux ; ils ne vont point avec fatigue le chercher dans des climats étrangers : ils ne portent point la guerre dans des mondes lointains pour en ravir les trésors : leur fortune et leurs biens sont sous la garde de la nature ; pour les conserver , ils n'ont jamais besoin de citer leurs frères au tribunal dévorant de la chicane. Une prairie féconde est pour eux le jardin de la félicité : dès qu'ils y sont entrés , ils en goûtent les fruits dans une douce ivresse ; aucun n'est interdit à leurs désirs. Leurs plaisirs sont purs , et ne laissent point d'amertume : plus vifs que les

nôtres , ils sont aussi plus sûrs. La liberté est dangereuse : qui peut choisir peut se tromper. L'instinct a un tact infailible ; il ne choisit jamais les poisons. Le doute, la crainte , l'espérance vaine , les regrets , le désespoir, ne viennent point empoisonner leurs tranquilles jouissances : nos sages cherchent en vain la paix qu'ils goûtent ; eux seuls ont la vraie philosophie de la vie sensuelle. Tout cet horizon du mal moral, bien plus étendu que la sphère des maux physiques, est habité par la raison seule. L'homme seul a reçu le triste privilège de répandre des larmes, et les occasions de l'exercer naissent en foule. Les animaux plus heureux ne sont point tourmentés comme lui le long de la vie : leurs maux se bornent à la douleur ; la plainte cesse avec la sensation : ils ne continuent point de souffrir d'un mal passé : une prévoyance funeste ne les fait point frémir dans l'avenir. La mort vient à eux sans les effrayer ; ils ne la sentent qu'à l'instant où elle frappe. Un même coup commence et finit leurs

maux. Tous les jours l'homme si fier, lui qui gouverne une planète et pèse les astres, héros et philosophes, tous soupirent en vain après ce paisible trépas. Si cruellement distingués des animaux pendant la vie, serons-nous encore à la mort confondus avec eux dans une masse commune de poussière?

L'avenir ne reformera-t-il point ces injustes inégalités; et l'éternité fermera-t-elle ses portes sur nos plaintes? Si telle est la destinée de l'espèce humaine, qu'elle est étrange! Ne craignons plus de blasphémer tout haut contre le ciel: l'homme devient un être monstrueux qui déshonore son auteur; le roi de l'univers n'est qu'une tache honteuse dans le bel ensemble du tableau de la nature. L'abondance et les plaisirs sont pour le méchant: la misère et les larmes sont le partage ordinaire de l'homme vertueux. Celui qui mérite le moins le malheur est souvent le plus malheureux. Dieu juste, seroit-il vrai que tu visses avec indifférence le crime triomphant et la vertu souffrante?

Si le tombeau est la porte du néant, homme de bien, que deviennent ta confiance et ta joie? Que te sert-il de veiller tout le jour, et de faire une garde sévère autour de ton cœur irréprochable? Tu te crois sage!... Tu n'es qu'un insensé qui se fatigue à combattre des fantômes. Vertu, sagesse, vérité; noms sacrés, respectés, applaudis, divinisés dans tous les âges!... Pleurons sur eux si les esprits doivent mourir: ce ne sont que des erreurs cruelles, de tristes énigmes, de nouveaux fléaux qu'il faut joindre aux autres malheurs de l'humanité. Qu'ai-je besoin de l'œil perçant de la sagesse? elle ne sert qu'à me découvrir plus de maux. Qu'ai-je besoin de vertu? elle ne fait que me vexer, qu'irriter mes peines.

Et pourquoi de la vertu? Où sera sa récompense? et sans récompense, que devient son être? Son plus noble ressort est dans sa propre estime: cette estime intérieure naît de la conscience d'avoir fait le meilleur choix. Ce choix peut-il être autre chose que les moyens d'arriver au

bonheur? La vertu n'est donc que l'amour de nos vrais intérêts, et la recherche éclairée de notre bien-être. Mais si l'ame périt, quel sera le véritable intérêt de l'homme? N'est-ce pas alors de s'attacher à tout ce qui peut le rendre heureux dans la vie? Quelquefois le vice est notre ami dans le présent: c'est notre souverain bien; saisissons-le: le crime est dans la vertu, qui refuse le bonheur qu'elle promet. Dès que la raison est déshéritée dans l'avenir, les sens deviennent nos seuls maîtres légitimes: le vice et la lâcheté seront désormais les deux asiles de l'homme.

Arrête, brave citoyen: où vas-tu, téméraire? — Défendre ma patrie, et mourir glorieusement pour elle. — Oui, si tu te crois immortel, tu peux alors être brave sans cesser d'être raisonnable: j'approuve ton audace: tu peux affronter la mort, puisque tu sais que tu ne peux mourir: mais si tu perds tout avec ta vie, ton courage me fait pitié: reviens vivre en lâche, si tu ne veux mourir en insensé.

Un incrédule hardi, qui, animé par l'orgueil, par l'exemple, par l'amour du gain, ou par le désir de la vengeance, court perdre son être et se détruit par faiblesse, est de tous les fous le plus extravagant. Malheureuse victime d'une brillante chimère, laisse ta patrie s'abîmer, et saisis pour toi-même une planche qui te sauve de son naufrage. — Ma patrie, mon roi m'ordonnent de mourir. — Hé que t'importent ta patrie et tes rois ? que t'importe Dieu même ? Si toutes tes espérances s'écoulaient avec ton sang, et que Dieu te commande de le verser sans te payer ta mort, laisse-là ses ordres cruels, conserve ton être, et désobéis.

Que dis-je ? Tu ne feras qu'obéir à son premier précepte. Quel est-il ? « Homme, aime-toi. (b) » Ici les êtres libres ne le sont plus. Le bonheur est le prix nécessaire du sacrifice de l'existence. Si la vertu nous coûte notre être, la vertu est un crime : elle viole notre loi suprême. Malgré les nations qui applaudissent à leur victime, tu n'es qu'un affreux suicide.

J'avoue que la sainte image de la vertu nous offre des charmes qui nous attirent, et que même ici-bas elle a ses plaisirs. Mais n'exagérons pas les richesses qu'elle tire de son propre fonds : la solde chétive qu'elle reçoit sur la terre, ne peut la payer de ses peines et de ses combats. Si elle n'a rien de plus à espérer, en l'admirant, nous choisirons un crime utile, et l'intérêt personnel forcera toujours notre préférence. Que sert-il de croire un Dieu, sans les récompenses et les peines qui le font adorer ? C'est l'espérance et la crainte qui arment la conscience : détruisez leur objet dans l'avenir, notre devoir est de n'aimer que nous dans le présent. Que ne trahis-tu ton pays ? Que n'égorges-tu ton père trop lent à mourir, et qui te retient si long-temps ton héritage ? que le genre humain périsse, si sa ruine ajoute à notre bonheur !

(c) Mais si la vertu est privée de récompense, quel est donc l'être cruel qui souffre que l'homme se tourmente en vain pour elle ? Pourquoi ce cri du remords, et cette

conscience qui se soulève contre le crime? Pourquoi logeons-nous dans notre ame des perfides qui se font un jeu continuel de nous trahir, de nous séduire par de trompeuses douceurs? Si c'est un aveugle instinct qui usurpe le nom sacré de la conscience, et qui fait l'insensé dans nos cœurs, pourquoi la raison complice conspire-t-elle avec lui contre nous, et ne nous offre-t-elle son flambeau que pour nous précipiter? Ah! puisque la vertu nous détruit quelquefois sur la terre, il faut que l'homme survive à sa poussière! Si l'homme se perd dans le tombeau, si la terre est tout, pourquoi la vie n'est-elle qu'un moment, tandis que nos désirs embrassent une éternité? Pourquoi le passé et le futur nous tourmentent-ils dans le présent? Pourquoi la prévoyance pour s'effrayer, la raison pour sentir son malheur? O Lucie! ô Narcisse! ô Philandre! pourquoi le sentiment et les déchirements de l'amitié, si l'amitié et les amis s'évanouissent dans l'espace d'une heure? Pourquoi tous ces tourments sous

le masque du bonheur? Pourquoi cherchons-nous sans cesse le bonheur, pour ne le jamais trouver? La nature gravite-t-elle vers le néant? Pourquoi la réflexion empoisonne-t-elle les plaisirs des sens, dont les animaux jouissent en paix? Victime de ses prérogatives, l'homme est-il condamné à une supériorité de misères? L'ordre de l'univers se renverse; les rangs des êtres se confondent; la chaîne se rompt en mille endroits: toute la nature défigurée se couvre de ténèbres; tout est malheur, et la raison succombe dans un vaste désespoir.

Non, l'horrible vœu de l'anéantissement ne peut se former dans un cœur, que quand la vertu y est morte et que l'homme est dénaturé. Il faut du même coup se délivrer de Dieu. Que sert-il dans le monde? Il n'y est plus qu'un fantôme effrayant.

Hommes dégénérés, déchus de votre être, dépouillés de raison et d'espoir, qui vantez la liberté et vivez en esclaves, les maîtres et l'opprobre de l'univers, vil

troupeau , plus stupide que les troupeaux qui vous obéissent ; vous qui changez la raison en folie , qui faites le mal avec l'instrument du bien , et employez à vous perdre les bienfaits du Créateur ; si c'est là votre désir , sous quelle planète sinistre êtes-vous nés ? dans quelle heure de désespoir avez-vous reçu le jour ? quelles furies ont agité votre imagination , pour enfanter ce système destructeur des biens et des êtres ? Oui , vous êtes déjà morts , et la brute seule survit en vous. Mais êtes-vous bien sûrs du néant dont vous vous flattez ? Vous est-il bien démontré que votre ame doive périr , comme une vapeur qui se dissipe dans les airs ? Que de courage il vous faut , que de peines il vous coûte pour arriver à l'incrédulité ! Et malgré tous vos efforts , vous ne pouvez perdre l'immortalité et obtenir le néant. Votre être vous est abandonné pour le défigurer , mais non pas pour le détruire. Vous vous égarez en ne lisant dans la nature que des feuillets détachés : lisez l'ensemble , et vous serez convaincus ; vous

y retrouverez une ame immortelle. Tout s'éclaircit alors, et Dieu est entendu. L'immortalité rétablit l'ordre et l'harmonie des proportions : tout est grand , tout devient intelligible et lumineux : c'est la clef de la création ; c'est la chaîne des siècles : elle unit tous les temps , et fait correspondre toutes les portions de la durée à un but unique, au bonheur : elle forme le nœud du monde naturel , du monde civil et du monde moral , dont les deux premiers sont subordonnés au dernier , qui est leur fin. Ils passeront ; et les esprits , dont le destin est de leur survivre , demanderont alors : « Où ces mondes ont-ils brillé ? »

Il te paroît étrange que tu doives toujours exister ! L'est-il moins que tu vives une heure ? Le miracle n'est pas de continuer d'être , mais d'avoir commencé. Ote Dieu de la nature ; tout est mystère : si tu l'y souffres , après lui il ne reste plus de merveilles.

La durée seule donne aux êtres de l'importance et du prix. Que seroit l'esprit le

plus sublime , s'il ne duroit qu'un jour ? Qu'il soit grand ou petit , qu'il tombe ou qu'il s'élève , qu'importe , puisqu'il n'est déjà plus ? Mais un être immortel a droit d'intéresser un dieu : il mérite de l'avoir pour témoin et pour juge de ses pensées ; et l'Éternel peut , sans s'abaisser , tenir conseil sur ses destinées. Dieu n'a point laissé celles de l'homme cachées dans un nuage impénétrable ; il a soulevé un coin du voile : des profondeurs de l'éternité il s'est avancé vers nous , et s'est montré à nos yeux dans l'univers. Partout il nous jure son existence , l'immortalité de notre ame et sa valeur inestimable.

Que n'a-t-il pas fait pour démontrer à l'homme ces vérités ? C'est pour ce grand but qu'il a formé le monde , qu'il l'a submergé , qu'il a réparé ses ruines. C'est pour cette fin qu'il fait naître et mourir les rois de la terre , qu'il élève et détruit les empires. S'il envoya les sages de l'antiquité préparer le monde à la lumière par leur morale sublime ; s'il ordonna aux prophètes de lire dans le sombre ave-

nir ; si les saints ont parcouru l'univers ; si les martyrs ont versé leur sang ; si la nature a vu des merveilles ignorées suspendre partout le cours ordinaire de ses lois ; si des mortels sont montés vivants dans les cieux ; si Dieu lui-même est descendu sous les sombres voûtes de l'abîme ; c'est pour t'éclairer sur le prix d'une ame immortelle. Pour te l'apprendre , Dieu quitta les cieux, et vint t'apporter le code sacré de sa loi. Incrédule , avant de porter sur lui ta main profane , tombe la face contre terre , et crains qu'il ne te frappe de mort. Avec quel appareil solennel il publia les sanctions de sa volonté suprême , au milieu du tonnerre et des orages ! La nature entendit sa voix , et trembla de terreur. Je t'atteste ici , montagne de Sinaï , dont la base ébranlée sentit et confessa la présence de l'Éternel ; et toi , nue formidable qui reposois sur sa cîme embrasée ; et vous , vagues , dont les masses enchaînées , suspendues dans l'air aux deux côtés du passage d'Israël , ensevelirent en retombant ses fiers ennemis et leurs me-

naces au fond des abîmes ; et vous , flammes allumées par le tyran de l'Assyrie , et qu'il vit tromper sa rage impuissante ; et toi , terre , dont les gouffres s'ouvrirent sous les pas de trois mortels sacrilèges , et se refermèrent sur eux ; et vous tous , éléments de la nature , je vous atteste comme autant de témoins , qui racontez à l'homme tout ce qu'a fait le Tout-puissant pour lui prouver le prix de son ame. Incrédule , tremble en songeant qu'il veille , qu'il travaille pour t'en convaincre , depuis que les siècles s'écoulent , depuis la naissance de l'univers , jusqu'à cette heure de ton incrédulité.

Disciple aveugle et fier des anciens philosophes , tu ne reconnois que leur autorité , tu n'écoutes que les oracles trompeurs du Portique et du Lycée , et tu prononces avec eux que l'ame est mortelle. Mais peux-tu lire leurs écrits , sans être à la fois ému d'admiration et de pitié ? Au milieu des rêveries de leur sagesse chimérique , quelle élévation dans leurs idées ! quelle morale ! Le délire le

plus fougueux de la poésie n'approche pas de l'enthousiasme philosophique de ces vieillards. « Les sens du sage seront
« insensibles à la douleur : le fer qui le
« déchire ne lui fait aucun mal ; les tour-
« ments et les supplices sont pour lui
« des plaisirs, des jouissances délicieuses.
« Il lui est égal de reposer sur un lit de
« fleurs, ou d'être enfermé dans les flancs
« brûlants du taureau de Phalaris. » Ne
trouves-tu pas que cette doctrine est bien
étrange dans des hommes qui ne voyoient
que le néant après le tombeau ? Ils ont été
les prophètes aveugles d'une vérité qu'ils
ont vue s'accomplir à leur grand étonne-
ment : les chrétiens ont montré sans faste
cette intrépidité, dont leur orgueil s'étoit
faussetment vanté. Les chrétiens triom-
phoient dans les supplices, et sentoient
les transports du plaisir au milieu des
flammes dévorantes. Le stoïcien les a vus,
et s'est étonné d'eux et de lui. Surpris et
confondu, il a vu se réaliser sous ses yeux
les fictions hardies de sa pensée ; et il a été
contraint d'avouer que la vérité alloit aus-

si loin que les mensonges de son orgueil.

Mais d'où lui vinrent ces idées si extraordinaires, et placées si loin de la portée naturelle de l'homme? Ce fut l'instinct d'une ame immortelle, qui, soupçonnant confusément sa force et sa dignité, lui inspira des vérités que sa raison ne pouvoit concevoir. C'étoient des éclairs échappés du sein de ces ames obscurcies par les passions, comme des rayons épars et perdus dans la profondeur de la nuit. Leur orgueil, amoureux de la pompe des idées grandes et sublimes, publioit hautement ce qu'ils ne croyoient pas dans le secret de leur conscience. Semblables à la prêtresse de Delphes, ils s'enfloient, ils se tourmentoient pour enfanter des oracles que l'avenir devoit effectuer, dès que le système d'une vie immortelle seroit développé, et que les ombres de la mort seroient dissipées par le soleil de l'évangile. Ils ont dit des choses qui n'ont pu être imaginées que par des ames immortelles; et la vérité qu'ils mettoient en question, est devenue un fait.

NOTES.

(a) Le ciel envoie à l'homme tous les avertissements nécessaires ; mais l'homme les néglige. Se passe-t-il un jour, une heure, sans qu'il frappe à la porte de nos cœurs ? La mort se présente à nous à chaque pas que nous faisons dans notre route ; et, fidèle à s'acquitter de son message, elle nous montre à chaque instant le terme de notre voyage.

Les enfants de l'éther, le noble sang des cieux, fixeroient-ils leurs espérances sur la terre ? Pourroient-ils se reposer avec délices dans la fange de ses biens et de ses plaisirs ? Non, l'inquiétude de nos cœurs assure l'immortalité que je chante ; et l'incrédulité ne peut jamais être que dans la tête du sceptique ; son cœur le dément à chaque instant.

Toute joie mortelle est bien au-dessous d'une ame immortelle. Nos facultés, après avoir fait ici-bas de foibles efforts, iront, transplantées de cette terre dans un climat plus fécond, s'épanouir aux rayons d'un soleil plus éclatant, qui développera leurs germes et leurs fleurs. Grand Dieu ! ne souffre pas que mon cœur n'ait que des désirs foibles et bornés pour un bonheur sans bornes. C'est dans les profondeurs du grand avenir, bien au-delà de la portée de nos projets de puissance et de gloire, que sont cachés les trésors que l'homme doit rechercher avec ardeur : c'est là qu'est le riche fonds de l'indemnité qui est due à l'homme vertueux : là, l'équilibre sera rétabli en sa faveur, et la balance ne penchera plus du côté des méchants. L'antique Rome consultoit le vol des

oiseaux ; toi , Lorenzo , consulte avec plus de succès le vol de l'espérance , sur tes destinées.

(b) La science et l'amour sont autant de l'essence de l'ame, que la lumière et la chaleur le sont de celle du soleil ; et , si les ames périssent , qu'il y a peu d'objets aimables ici-bas , et que nos connoissances y sont bornées ! Nous creusons , avec des travaux infinis , pour trouver quelques vérités ; et , si nous étions de bonne foi , nous serions bien près de trouver haïssable ce que nous aimons le plus. Pourquoi ces deux facultés les plus nobles restent-elles affamées , tandis que les appétits qui nous sont communs avec la brute , sont repus tous les jours jusqu'à satiété ? Ces facultés divines ne nous ont-elles été données que comme un diadème ridicule qui insulte cruellement à notre orgueilleuse pauvreté , qui ne recueille que des peines sur des climats en apparence si beaux ? Cela ne peut être : puisqu'il y a dans l'homme une ardeur insatiable de connoître et d'aimer , et que ces facultés vont jusqu'à l'infini , c'est une preuve incontestable qu'elles ont des objets infinis. Pourquoi l'homme ne seroit-il chargé de tant de dons et de trésors , que pour aller se briser contre l'écueil du néant , et périr , lorsqu'il mérite le plus de vivre ? L'immortalité seule peut expliquer cette étrange inégalité du sort de la brute et de celui de l'homme , plus malheureux qu'elle dans tout ce qui appartient aux sens. C'est du sein de l'éternité que sort la lumière qui peut éclaircir cette difficulté. O immortalité ! solution heureuse et unique de ces énigmes ! Elle détrône la brute , et replace l'homme dans son rang de supériorité : avec elle , la vertu n'est plus une

folie romanesque : chaque vertu porte dans sa main une riche dot ; le cœur tressaille d'espérance et de joie ; et si nous trouvons encore beaucoup d'amertume dans la coupe de la vie , le goût de la félicité céleste y domine , et nous la fait avaler avec plaisir. Ah ! pourquoi Dieu est-il si généreux ? O bienfaisance qui passe l'étonnement , et donne les cieux pour récompense d'avoir déjà joui sur la terre de plaisirs célestes !

(c) Lorenzo , ton cœur obstiné résiste-t-il encore ? car c'est dans ton cœur qu'est caché le traître qui révoque en doute les vérités que je chante. La raison est innocente ; la volonté seule est rebelle et coupable. Que diras-tu si je te découvre dans ce cœur opiniâtre des témoins inattendus qui vont déposer contre toi ? Pourrois-tu soupçonner que les passions mêmes , qui rendent l'ame esclave sur la terre , la proclament aussi l'héritière des cieux , et que ce qui nous porte à douter de l'immortalité , est ce qui la démontre ? Commence par citer l'ambition au tribunal de ta raison. La honte qu'elle t'inspire , ses extravagances , ses dégoûts , son insatiable avidité , attestent ensemble une ame immortelle.

Observe de près le mortel le plus célèbre , et tu ne seras plus jaloux de sa renommée. Honteux de trouver une disproportion si énorme entre ses desirs et l'objet , il méprise ses succès , et sa gloire lui fait pitié : pourquoi ? parce qu'il sent que sa conscience et son cœur l'invitent à conquérir une gloire bien plus riche et bien plus illustre. Cette voix intérieure ne fait que murmurer tout bas : mais elle est entendue de l'oreille la plus sourde.

Que dit l'avarice ? Sa principale maxime , qui fut long-temps la tienne , c'est que richesse et sagesse sont la même chose. Je te l'accorde : oui , c'est l'emploi , c'est la gloire de l'homme , de travailler sans relâche pour amasser un trésor. C'est à quoi nous pousse un instinct naturel et toujours agissant. Mais c'est à la raison de guider cet instinct , et de lui montrer où est caché le vrai trésor que nous devons chercher : mais si la raison manque à s'acquitter de ce devoir , ou que nous refusions de prendre sa lumière pour guide , nous nous égarons. L'aveugle industrie , écartée de la route qui l'auroit conduite vers un trésor plus précieux que l'or , se fatigue à charger les heures présentes des soins d'une vieillesse incertaine , et amasse des provisions pour la terre , comme si nous y devions séjourner pendant une éternité.

Tu ne désireras point , est un précepte de la sagesse. Mais cette défense ne tombe que sur les biens que le soleil éclaire. Porte tes regards au-delà de sa sphère : là , le désir , loin d'être interdit , est ordonné , et l'avarice devient une vertu divine. La foi , qui assure notre bonheur , sert aussi à nous éclairer. Le monde futur peut seul expliquer l'énigme du monde présent. D'où vient cette soif insatiable du gain , qui est dans le cœur de l'homme ? N'annonce-t-elle pas que sa vie est inépuisable ? Si l'homme n'avoit pas été formé pour atteindre jusqu'aux cieux , par le vol sublime de la vertu , il n'auroit point reçu la faculté de descendre si bas dans les profondeurs du crime. J'avoue que l'ambition et l'avarice sont des plantes d'où peuvent naître les fruits les plus amers ; et cependant leurs racines sont ap-

puyées sur l'immortalité ; c'est de là qu'elles tirent leur nourriture et leur vie : si elles produisent la peine et le remords, la religion peut corriger l'amertume de ces fruits sauvages, en épurer les sucS empoisonnés, les rendre d'une douceur délicieuse, et les faire briller dans la coupe de la félicité.

Le troisième témoin que je t'ai annoncé, se rit d'un bonheur éloigné, et te promet faussement l'Eden sur la terre. Mais, malgré tout son penchant au mensonge, il dira une fois la vérité : le plaisir est son nom. Lorenzo, tu n'as jamais été sourd à la voix du plaisir, ce flatteur qui séduit tous les hommes : écoute-le aujourd'hui ; il va te parler en ami sincère.

Quiconque n'est pas honteux et confus lorsqu'il éprouve le plus vif des plaisirs des sens, est déchu de la qualité d'homme. Le plaisir est un bien, et l'homme est fait pour lui ; mais c'est pour un plaisir qui soit digne de la noblesse de l'ame, dont on n'ait jamais lieu de rougir, et qui ne doive jamais finir.

Les témoins ont déposé ; la cause est entendue : que la conscience conserve maintenant dans les archives de son tribunal, un jugement plus précieux pour l'homme que la conquête de la moitié d'un royaume. La vérité l'a muni de son sceau, et voici ce qu'il prononce :

Apprenez tous ; et vous, infidèles, si peu disposés à croire la vérité, apprenez que c'est l'immortalité qui explique l'énigme de la nature de l'homme, et qui donne la solution de tous les problèmes de son être. Sans elle, la moitié de ses penchans sont inex-

plicables ; sans elle , toutes ses vertus ne sont qu'un rêve. Ses crimes mêmes attestent sa dignité ; sa passion insatiable pour le plaisir , pour la gloire et pour l'or , annonce qu'il est né pour des biens infinis : et les passions , que les biens de la terre ne font qu'irriter , ne seroient-elles pas des inventions absurdes du créateur , s'il n'étoit pas des objets infinis capables de les satisfaire ? Les passions intraitables , dont la fougue est si peu en proportion avec les biens de cette vie , et dont cette terre étroite ne peut contenir les vastes désirs , cherchant toujours , comme les aigles , à s'élever au-dessus de leur nid , nous disent qu'elles sont faites pour un vol plus élevé , et mettent en évidence les droits que nous avons sur les cieux.

Indolents théologiens , parce que vous êtes de glace , vous croyez que tout ce qui est de feu vient de l'enfer. La corruption n'est pas la mère des passions , quoiqu'elles en soient devenues les esclaves. Elles n'ont pas brûlé de moindres feux dans le paradis terrestre , avant la chute d'Adam , quoiqu'elles fussent plus sages dans le choix de leurs objets. Frappées par la providence , comme le monarque superbe de l'orient , nos passions sont tombées dans la démence et dans l'abaissement : oubliant les nobles désirs qui étoient leur objet naturel , elles rampent dans la fange , et dégénèrent en penchans vils et terrestres. Mais à la voix de la raison , elles peuvent remonter dans les hauteurs de leur sphère primitive , où elles prenoient leur illustre essor , avant que , séduites par l'imprudente curiosité d'Ève , elles vinssent sur la terre mettre en feu le monde sublunaire.

Quels que soient leurs écarts, leurs écarts même sont une preuve des desseins qu'eut le ciel en allumant cette flamme dans nos cœurs. Quand la raison garderoit le silence sur l'immortalité, les passions nous apprennent, par leurs désirs sans bornes, qu'il est des objets infinis : elles nous donnent de joyeuses nouvelles de l'éternité. L'éternité porte la lumière sur tous les objets ténébreux de ce monde, et en les éclairant elle se fait voir elle-même. Si tu vois dans l'homme un être immortel, tout devient intelligible : la clarté pénètre la sphère humaine, et la rend transparente comme le cristal. Mais si tu ne vois dans l'homme qu'un être périssable, tout s'obscurcit, tout présente l'image du malheur, et la raison gémissante ne voit partout que des sujets de tristesse.

« Et que la raison gémissé, s'écrie le savant Lorenzo ; la raison moderne est foible : les siècles anciens furent ceux de la sagesse : leur autorité respectable est mon oracle : le célèbre Portique d'Athènes, si renommé par ses sages, a refusé à l'homme cette immortalité que tu vantes. » J'en conviens : mais conviens aussi qu'ils l'ont prouvée sans le vouloir. Crois-tu que j'avance un paradoxe ? Sois attentif, je vais t'en montrer la vérité. Les rêveries de l'homme, ses erreurs et ses vices mêmes, tout lui prouve son immortalité.

Lorenzo veut-il encore de nouvelles preuves ? Eh bien ! je vais tourmenter ta raison par une foule de questions toutes insolubles. Si le tombeau est la borne de la durée de l'homme, pourquoi ce garant trompeur des promesses du ciel, dans cette espérance que rien ne peut éteindre ? Pourquoi la raison et le pen-

chant sont-ils toujours en guerre, s'il n'est point d'avenir qui nous paie de leurs combats? Pourquoi ce sentiment du crime? pourquoi cette conscience qui se révolte contre lui? La conscience du crime est une voix qui nous prédit sa peine, et qui nous avertit de l'éviter. Tout nous promet ou nous démontre une seconde vie; le monde présent est la prophétie du monde futur.

ONZIÈME NUIT.

L'ANÉANTISSEMENT.

Si l'immortalité n'est qu'une erreur, que cette erreur m'est chère ! Que ce mensonge consolant seroit encore préférable à la triste vérité ! L'espérance qu'il nous laisse , nous sert du moins à jouir de ce monde. La vie future est l'ame de la vie présente : si nous les séparons , nous n'avons plus qu'à gémir dans celle qui nous reste. L'incrédule qui coupe sa durée immortelle en deux portions , pour se borner à la première , détruit le bonheur de son existence présente ; en mutilant son être , il double ses malheurs. Ah ! s'il est vrai que je sois dévoué au néant que j'abhorre , quel désespoir profond et nouveau vient tout-à-coup me saisir ! Quelles affreuses pensées noircissent mon imagination , et flétrissent mon cœur ! Comme l'horizon de mes maux s'étend

autour de moi ! O terre misérable ! O ciel barbare ! écoutez la plainte de l'homme.

Je me consolais de mes chagrins par l'espoir d'un avenir plus heureux. Cet avenir est le néant : il ne me reste donc que le présent pour y souffrir ! Quelle chûte ! Dans quel abîme profond je suis précipité du séjour enchanteur où m'avoit porté la douce espérance ! Si j'étois abusé par un songe , cruel ami , pourquoi m'en as-tu arraché ? Quel affreux réveil ! Rends-moi mon erreur. Le jour s'éteint devant mes yeux ; tout se couvre de ténèbres : je reste nu et affamé dans une nuit totale. Chacune de mes pensées me porte un coup de poignard. Qu'avois-je besoin de rêver un mieux possible ? Cette idée envenime mes maux actuels. Qu'avois-je besoin de naître , pour vivre malheureux et retomber dans le néant ? Ce que j'ai cru des bienfaits du Créateur, n'est donc plus que des calamités ? Ces facultés intellectuelles dont j'étois si fier , ne servent qu'à mon tourment.

Science , que j'ambitionnois , détourne

ton miroir désespérant ; ne me montre point à moi-même : connoître , c'est souffrir : si je me vois , je me vois anéanti. J'aimois à contempler un créateur généreux ; fier de m'élever et d'arriver jusqu'à lui , je soulevois le voile qui couvre la majesté de son front , je voulois découvrir quelques-uns des traits augustes de mon bienfaiteur... Qu'ai-je vu?... Un tyran farouche qui m'impose la vie , et retient le bonheur : il regorge de biens , et il ne laisse pas échapper sur moi un seul rayon de félicité , pour m'empêcher du moins de le maudire ! il peut tout , et sous ses yeux cruels je reste malheureux ! O nuit ! épaissis tes voiles , cache-le pour jamais à ma vue ; qu'il ne vienne plus effrayer ma pensée. Il fut ma consolation et ma joie ; mais je hais à présent cet horrible ami du néant , ce tyran solitaire , qui aime les ruines , et se plaît à régner sur un désert.

Que je ne voie plus ses ouvrages ! que je ne sois plus tourmenté du spectacle de sa gloire ! L'éclat de l'univers m'offense ,

et aggrave le sentiment de mes maux. Que m'importe en souffrant d'admirer la nature, de parcourir sa vaste enceinte, pour avouer en gémissant que la plus étonnante de ses merveilles est ma misère; pour reculer d'horreur en rencontrant au milieu d'elle, dans son noble spectateur, le seul être raisonnable et le seul misérable, invoquant le bonheur, ne le trouvant jamais, et condamné au long supplice de la vie?

Vertu, tu es une folie, une malédiction, un crime contre ma raison: tu nous coûtes une peine et des combats qui ne sont point payés. La religion n'est qu'un mensonge. Des devoirs! en est-il d'autres que de repousser ces illusions trompeuses, ces flatteuses espérances, ces séduisants désirs qui agitoient mon sein, et m'enfloient d'un noble orgueil? Insensé! je me croyois l'héritier d'une éternité! Fantômes vains, éloignez-vous, et ne m'importunez plus. Pourquoi m'égarer si loin pour ne rapporter que le désespoir? Imposons à mes désirs les

bornes de ma durée. Tout est renversé. Sagesse, raison, fuyez loin de moi ! sens, gouvernez mon ame ; passions, poussez-moi au hazard ; ignorance, étends sur ma destinée une nuit favorable : vous seuls êtes mes dieux ; vous seuls protégez ma paix. Nous mourons comme la brute ; vivons comme elle. Homme, folâtrer et pourrir, voilà ton partage. Quelle pensée ignominieuse et déchirante, de savoir que les scélérats les plus abandonnés, après s'être élevés dans la vie sur les ruines de l'homme de bien, dorment à ses côtés dans la mort, et goûtent un repos aussi doux que lui !

Quoi donc ! l'homme a-t-il pu devenir criminel avant que d'être ? Pour quel crime irrémissible toute la race humaine est-elle condamnée à la destruction ? Pourquoi cet arrêt foudroyant contre notre seule espèce : « Vous serez tous « mortels et tous malheureux ? » Dieu a-t-il, comme les tyrans, des raisons d'état que ses sujets ne puissent pénétrer ? et quand il les fait souffrir, leur défend-il la

plainte? Dieu puissant, car je ne vois plus que ton pouvoir, je t'accuse de la création de l'univers; je te la reproche comme un crime. Le crime est-il autre chose que de faire des malheureux? Je ne t'avois pas demandé de me faire naître.

Donne-moi l'éternité, ou reprends-moi la pensée: elle ne m'étoit pas nécessaire pour végéter et m'anéantir après. Une ame raisonnable est une superfluité. Si tu ne me l'as donnée que pour aigrir mes peines, armer les calamités d'une pointe plus pénétrante, et m'accabler encore des terreurs de la mort, sont-ce là tes bienfaits? Au lieu de m'arracher de la paix du néant pour me tourmenter de l'existence, que ne me laissois-tu avec les êtres possibles qui n'en sortiront jamais? Au lieu de me forcer de naître homme, que ne faisais-tu à ma place un insecte de plus? Par une préférence barbare, tu me fais de la pensée une faculté de souffrir, de la vie une faculté de mourir.

Mais si dans ton plan tu avois besoin de nos douleurs, pourquoi insulter en-

core à notre misère ? Falloit-il suspendre sur nos têtes ce dais radieux du firmament ? Quel palais superbe pour loger le désespoir ! N'as-tu embelli et fécondé la terre, que pour y voir l'homme se flétrir de tristesse sur un lit de verdure et de fleurs , et languir sur l'image d'une volupté qu'il ne goûtera jamais ? N'as-tu ordonné à ces globes brillants de rouler , qu'afin que les mortels mesurent par leurs révolutions la longueur de leurs souffrances , ne se méprennent jamais sur leur durée , et ne perdent pas un instant de leurs douleurs ? Hélas ! une triste demeure convenoit bien mieux à nos tristes destins ! Il falloit nous enfoncer dans quelque caverne profonde , dans quelque antre sombre... loin de toi. Cette prison nous eût moins fait souffrir que cette voûte éclatante qui donne de l'audace à nos pensées , allume nos désirs , et nous entraîne malgré nous vers notre tyran. Au milieu de ces hautes espérances et de ces transports , le ver nous appelle sous la poussière où il rampe , et l'inexorable mort va

tirer sur nous un éternel rideau. O mort ! seul ami qui reste à l'homme , viens dans mon sein : tu es l'unique don que m'aient fait les cieux ; finis mon supplice , et ne me laisse pas plus long-temps errer dans ce désert sauvage , s'il n'est point de berceaux agréables où je puisse respirer et goûter la douceur du repos. O mort ! et toi aussi tu es changée. Jadis je voyois au-delà de tes ombres un soleil immortel , dont les rayons , échappés vers mon œil , doroient devant moi l'épais nuage du tombeau. Maintenant que le tombeau communique au néant , quel gouffre profond et vaste j'y vois creusé ! Quel enfer il découvre à quiconque a rêvé le ciel ! Comme il s'ouvre et s'élargit pour me dévorer ! Dans un moment il doit engloutir cette ame qui avoit la conscience d'elle-même , embrassoit la nature dans son vol , visitoit les astres , conversoit avec les esprits supérieurs , et s'efforçoit d'atteindre à leur élévation : cette ame merveilleuse va s'éteindre pour jamais dans l'horreur d'une mort universelle. Quand cette nuit

totale descendra sur l'univers , quand la voûte des cieux obscurcie fermera le tombeau de la race humaine , ce tombeau , qui doit l'emprisonner pour ne la rendre jamais , pourra porter cette triste et dernière épithaphe :

Sous les débris confus des mondes démolis ,
Sous ce vaste tombeau de la nature entière ,
Ci-gît la race humaine , insensible poussière.
Ici , près de la brute , en foule ensevelis ,
Rabaissés aux destins de la vile matière ,
Qui n'a jamais senti la vie et la lumière ,
Dorment dans le néant ces êtres merveilleux ,
Ces atômes pensants , espèce lamentable ,
Souverains malheureux d'un globe déplorable ,
L'héritage des vers , le chef-d'œuvre des cieux !
Esclaves opprimés d'un tyran invincible ,
Ils vécurent un jour assiégés de terreurs ;
L'autre les vit périr au milieu des douleurs.
Tout leur être est rentré dans le chaos horrible :
Ils ont déshonoré le nom de créateur ;
Dieu , pour les tourmenter , leur montra le bonheur.

Arrêtons-nous ici ; et , si c'est là notre histoire , pleurons sur l'espèce humaine. Nous ne sommes plus que des fantômes , moins qu'une ombre , au-dessous du néant. La nature n'est qu'une table rase ; il n'y a rien de réel que notre misère.

Quelle perspective épouvantable ! Un monde gémissant , un dieu dévorant ! la terre , un champ de carnage où le Tout-puissant ne fait que détruire ; où il n'a créé des millions d'êtres , que pour leur faire sentir les transes et l'horreur de l'anéantissement ! Est - ce donc dans un transport de colère que l'Eternel , interrompant son long repos , s'est levé pour se déshonorer par la création d'un semblable univers ?

Rétractons nos blasphêmes. Incrédule, comme tu dissipes les êtres ! épargne, épargne ce ravage de tant de créatures si nobles et si belles ; le ciel en est plus économe. Le Créateur ne peut être comme une racine stérile et décrépité , qui ne pousse des germes que pour les laisser avorter dans la fleur. Rien ne périt dans l'immense vaisseau de l'univers. C'est détrôner Dieu , c'est l'anéantir lui-même, que d'en faire le dieu du néant. Un dieu qui produit et conserve tout , est le seul véritable : c'est un être bienfaisant ; son plaisir est de répandre le bonheur ; il aime

à multiplier les êtres , pour multiplier le nombre des heureux. Oui , cher Philandre , mon cœur me dit que tu es immortel. Tu vécus vertueux , tu vécus malheureux : le ciel ne t'eût jamais fait naître , s'il ne se fût pas réservé de te payer tes vertus et ta vie.

O monde que je vais bientôt quitter ! si tu étois mon seul héritage , quel présent Dieu m'auroit-il fait ? Que tes trésors sont fragiles ! de tous ceux que tu possèdes , les amis sont le plus riche : comme ils glissent dans nos bras ! Lucie , Narcisse , Philandre , ont fui de mon sein dans la tombe. Partout je vois le monde se dissoudre par parcelles autour de moi , et me laisser au milieu d'un amas de ruines. Ah ! je ne peux plus aimer que le séjour qu'habitent mes amis : je dédaigne cette terre misérable où ils ne sont plus , et que leur absence appauvrit encore. Le vrai sage laisse aux sens le domaine borné du présent , et donne à son ame le vaste avenir pour empire. C'est là qu'il dépense tout son être , trace ses plans , dirige sa

prévoyance, porte ses désirs, et se promet le bonheur. Il se repose de tout sur un dieu fidèle, et ne demande plus rien à la fortune ni aux hommes.

NOTE.

Lorenzo, je sais que tu as de l'orgueil : eh bien ! que ton orgueil te soit utile une fois : l'orgueil aspire à l'immortalité, et pâlit d'horreur à l'idée de l'anéantissement. Avoir été et cesser d'être est un sort plus affreux que de n'être jamais né. Si tu es ambitieux, pourquoi donc égaler le ver à toi ? Si tu es jaloux de sentir les transports du plaisir, pourquoi chérir un système qui détruit tous les plaisirs ? Si tu es passionné pour les richesses, pourquoi faire du tombeau l'écueil de toute espérance, et le séjour d'une éternelle pauvreté ? L'ambition, le plaisir, l'avarice, toutes tes passions te prouvent que l'immortalité est le désir suprême de ton ame, et te découvrent dans l'avenir les plaisirs, les trésors et la gloire. Comme tu t'es dénaturé toi-même, si tu as détruit ce premier sentiment que la nature avoit imprimé dans ton cœur, si tu dédaignes l'avantage de toujours vivre, et de vivre toujours heureux, ou bien si tu ne cherches le bonheur et la vie que sur cette terre où tu ne trouveras jamais ni l'un ni l'autre ! Es-tu assez pervers pour toujours résister à l'impulsion du ciel, et faire à Dieu une guerre éternelle ? Lucifer, tout cruel

qu'il est, est moins barbare que toi. Es-tu assez stupide pour souhaiter que tout ton être ne soit qu'argile ? La nature frissonne d'horreur en te voyant désirer le néant : ce désir est le cri affreux d'une conscience expirante sous les coups assassins du crime. De quel poison mortel tes veines se sont-elles abreuvées ! Le premier vœu de la nature est un bonheur qui n'ait jamais de fin ; l'idée de l'anéantissement annonce que tu as corrompu ta nature, et que tu t'es dépouillé de la qualité d'homme.

Si c'est là ton système et ta croyance, quels traits assez noirs pourrai-je trouver pour tracer ton vrai portrait ? L'original sera toujours plus affreux. Par le secours de quelle furie ton imagination, alliée des démons, a-t-elle réjoui l'enfer en enfantant cet horrible système qui fait évanouir toutes les espérances, condamne toutes nos facultés à périr imparfaites, et réduit en poussière des dieux commencés ?

Rien n'est mort ; rien ne dort : toutes les âmes qui ont animé l'argile humaine sont maintenant éveillées, elles volent dans l'espace ; mais où leurs essaims nombreux iront-ils se fixer ?.... Quand le son de la trompette retentira dans l'univers et nous rassemblera, nous nous presserons autour du trône de l'Éternel ; et, couverts de la splendeur de notre père commun, nous nous attacherons pour toujours à son sein. Si l'âme n'avoit pas cette issue pour s'échapper vers les cieux, elle ne pourroit respirer long-temps dans le vuide immense de ce vaste vaisseau de l'univers, et périroit bientôt dans les agonies du désespoir.

L'horreur de l'anéantissement s'étend sur toutes

les pensées de cette vie. Qui auroit voulu naître dans ce monde fantastique, dont les plaisirs, s'il y en a, ne font qu'irriter nos peines, durent si peu, et meurent pour ne jamais renaître; dans un monde qui, loin d'être grand, quelque grand qu'il te paroisse, ne renferme rien de réel; où l'être n'est qu'une ombre, le sentiment qu'un rêve, et un rêve effrayant; où l'homme infortuné ne paroît que comme une frêle étincelle que Dieu, dans sa colère, a fait jaillir du néant pour briller un moment, et voltiger dans l'incertitude, et s'éteindre soudain dans la nuit qui l'environne de toutes parts, et qui est son éternel et inévitable tombeau? Sens-tu, Lorenzo, la force de ces arguments; ou ne peux-tu sentir que des idées de vengeance et de destruction? De toutes ces preuves qui sont en toi ou hors de toi, et qui te pressent de tous côtés, la conséquence nécessaire est que si l'homme est immortel, il est un Dieu dans les cieux.

C'est un vieux conte que cet argument, s'écrie Lorenzo. Je conviens qu'il est ancien; mais la vérité ne s'affoiblit point par les années; et si cette preuve n'eût pas porté le caractère de la vérité, tu ne lui reprocherois pas aujourd'hui son antiquité. La vérité est immortelle comme ton ame, et la fable est passagère comme tes vains plaisirs. Sois sage, et ne fais pas, des bienfaits du ciel, les instruments de ton malheur, ni de ton immortalité une malédiction.

Ne m'en crois pas sur ma parole, mais crois-
en tes yeux; crois-en les ouvrages du Créateur: interroge la multitude de ces témoins sur l'importance de ton ame.

Que n'a pas fait Dieu, (qu'à ce nom la nature s'in-

cline avec respect), dans cette portion si resserrée de son vaste domaine, pour sauver les âmes de la mort? Toute la conduite des cieux nous fait voir combien leur prix est grand: l'immense valeur de l'âme est la clef de la création; c'est ce qui explique ses mystères, et découvre le motif qui a fait agir la divinité; c'est le pivot puissant sur lequel ont tourné toutes les révolutions de l'univers.

C'est pour nous faire passer de cet état passager d'avilissement à une grandeur permanente, des ténèbres à la lumière, de la faiblesse à la force, du trouble au repos, que l'Homme-Dieu est descendu sous les sombres voûtes de l'enfer: Lucifer, étonné de cet hôte inattendu, ne put s'abstenir de l'adorer un instant. Lorenzo, en feras-tu moins que Lucifer? C'est pour cette fin que le code sacré de l'Écriture, dont les insensés osent se railler, fut inspiré. Déistes, faites votre quarantaine avant de le toucher.

Les puissances infernales ne font pas moins d'efforts pour traverser les vœux du Tout-puissant sur l'homme, que les puissances du ciel pour en assurer l'effet. Oh! quel spectacle se découvre à ma vue! Lorenzo, éveille-toi, élève tes pensées, étends ton âme, et embrasse cette vaste idée qui dépouille toutes les autres de leur grandeur apparente. Deux mondes en guerre! Ce n'est pas l'Europe contre l'Afrique: ce sont des mondes dont les habitants sont immortels: portés sur leurs ailes déployées, avec quelle chaleur ils combattent les uns contre les autres au-dessus de cette terre étroite! Combattent-ils pour eux? Non, c'est pour toi, c'est pour l'homme: c'est l'intérêt de l'espèce humaine qui allume et entre-

tient une guerre éternelle entre ces deux partis opposés; c'est sa destinée qui est disputée. Quel choc terrible! quels essaims nombreux de divinités armées et luttant les unes contre les autres! L'air agité se trouble et soulève ses flots; une tempête générale ébranle et parcourt l'univers. Le bien et le mal sont deux ennemis implacables; et l'homme entreprend follement de négocier la paix entr'eux.

Ne prends pas cette idée pour une fiction: il y a eu une guerre dans les cieux. Le Tout-puissant étendant son bras, détacha son arc de la voûte transparente des cieux où il reposoit suspendu, et lança les traits de son indignation au fond de l'abîme. L'enfer répondit par son tonnerre au tonnerre du ciel, et vomit tous ses feux. L'homme croira-t-il encore que la cause de ces combats soit légère? lui, dont les seuls intérêts ont excité ces tempêtes, dormira-t-il encore dans l'inaction? Oui, rien ne le réveille de sa léthargie; et il ose après cela être choqué des mystères qu'il ne peut concevoir! son insensibilité est le plus grand de tous. Qu'il est effrayant de songer combien les mortels donnent aux anges de travaux et de soins, tandis qu'ils vivent eux-mêmes dans la plus grande indifférence sur leur sort!

Partout où je porte mes regards, je vois une foule de preuves nouvelles. D'où vient en effet cet intérêt si vif que le Tout-puissant prend au sort de l'homme? C'est parce que l'homme a reçu la noble et dangereuse faculté de soutenir des tourments ou des plaisirs éternels; c'est parce que sa poussière couvre une ame immortelle, que les anges défendent sa cause

avec tant de chaleur. Voilà ce qui arrête sur la terre les regards des habitants des cieux : le prix de l'ame est toujours présent à leurs pensées ; aussi chaque ame a ses partisans dans le ciel, et chaque pensée ses censeurs. L'argile, la vile argile de l'homme a des anges pour sa garde ; et chacune de ses passions a sa sentinelle qui l'observe. Depuis que les siècles s'écoulent, Dieu tient conseil sur la destinée de l'homme.

Lorenzo, si ton cœur n'est plus dur que le diamant, écoute et retiens cette vérité. Il n'y a pas de milieu : ou le ciel est d'un prix immense, ou bien il faut dire que tout n'est qu'illusion dans la nature ; qu'il n'y a ni ensemble, ni dessein, ni plan, ni but dans tout ce qu'enferme la sphère du soleil, dans tout ce qui s'élève au-dessus de sa lumière et de nos regards, et la raison ne voit plus dans l'univers qu'une épaisse et vaste nuit, qu'un néant. Les vanités légères de ce monde peuvent-elles entrer en balance avec l'héritage des cieux ? tes vains plaisirs d'un moment valent-ils que tu t'exposes à des tourments éternels ? Quand tu les éprouveras, tu voudrais t'en délivrer au prix de mille univers : et tu ne céderas pas une frivole bagatelle pour t'en garantir ?

Lorenzo, si tu sais voir, tu as vu Dieu se déclarer pour moi : tu as vu la nature t'annoncer la même vérité, soit dans son cours ordinaire, soit dans les phénomènes qui l'ont interrompu. Tu as entendu les cieux te crier au-dessus de ta tête : « L'homme est immortel ; » et la terre répondre, « L'homme est immortel. » Le monde est un système com-

plet de théologie ; pour l'entendre , la science des écoles n'est pas nécessaire ; on est assez savant , si l'on est vertueux , et le laboureur grossier peut être sage , sans quitter sa charrue. Ne conviendras-tu pas à présent que je t'ai réduit à l'alternative, ou de croire, ou de renoncer à ta raison et à ta conscience ? Qu'est-ce donc que l'incrédulité ? C'est l'entreprise qui demande le plus de courage. Pour arriver à ce comble de perversité , il faut franchir les bornes du bon sens et de la honte. Il en coûte mille efforts , mille combats pour obtenir cette horrible victoire : et quel en est le prix ? le repentir et l'infamie.

Il n'est point de miracles pour Dieu. Mais si l'on ôte Dieu , tout devient mystère ; tout devient plus inconcevable mille fois que le mystère que ton orgueil veut combattre. Pourquoi choisir le système le plus dangereux , puisqu'il est encore plus inexplicable que l'autre ? Nous ne connoissons rien qui ne soit une merveille. Notre raison est si foible et Dieu est si grand , que ce qui nous étonne le plus dans les pages de l'écriture , est ce qui nous doit paroître le plus vrai. La foi n'est point le tourment , mais le repos de la raison. Qu'est-ce que la raison ? A la bien définir , c'est l'attitude droite de l'ame : sois un homme , et tâche de devenir un dieu.

Le défaut de foi à la vie future est le germe de tout nos vices : les passions viennent l'échauffer , et le font éclore : l'homme n'a plus d'appui pour se soutenir dans les sentiers de la vertu ; abandonné à sa propre foiblesse , il tombe de crime en crime , et roule de précipices en précipices.

La vertu ne peut naître et prospérer que sur la tige

de l'immortalité : elle se flétrit et meurt avec elle, comme le fruit avec la racine qui le nourrissoit, et l'enfant avec la mère qui le portoit dans son sein. Quiconque me nie que son ame soit immortelle, quels que soient ses discours, m'a dit qu'il est un scélérat. D'après son système, son devoir est de n'aimer que lui, et de s'aimer aux dépens de tous les autres.

Est-il de tels hommes ? Oui, il est des hommes qui, non contents de la nécessité de mourir, aspirent encore à cesser d'être ; tandis que Dieu n'est Dieu que par la faculté d'exister toujours. Si vous leur demandez les motifs et la cause de leur croyance, ils se garderont bien de vous en faire la confidence : mais ce n'est pas un secret. O étrange ensorcellement des sens ! Ces incrédules dénaturent leur ame : semblables au serpent qui fit tomber le premier homme, ils coupent les ailes que l'ame avoit reçues du créateur pour s'élever vers lui, et la précipitent sur la terre pour y mordre la poussière, et s'enfoncer de plus en plus dans cet impur et monstrueux système.

Ces hommes n'en ont plus que l'apparence : si leur attitude est droite, si leur tête est élevée vers les cieux, leurs penchans sont abaissés vers la terre, où rampe leur cœur : ils ne vantent que le plaisir, et se dévouent à la peine ; raisonneurs ennemis de la raison et du bon sens, ils parviennent à se rendre les plus vils des êtres ; et la supériorité de leur nature ne fait qu'aggraver leur ignominie.

Ils présentent l'assemblage monstrueux des contradictions les plus étranges. Lorenzo, renonce à cette confrérie criminelle. Jette Saint-Évremond, et lis Saint-Paul, dont l'ame ravie dans les cieux, au-

tant par sa raison que par une force surnaturelle, y séjourna long-temps. La vraie liberté de penser est de ne pas s'arrêter aux parties détachées du grand tout, mais d'envoyer son ame voyager dans toutes les provinces que peut parcourir la pensée; de pénétrer d'un vol hardi toute la sphère de l'homme; de faire le tour de ce vaste univers; de parcourir toutes les retraites de l'espace et du temps; de se familiariser avec leurs merveilles; de plonger dans leurs abîmes secrets; et, comme un prince dont l'ambition et l'intérêt sont de connoître ce qui est le plus éloigné de son séjour, de considérer tout l'ensemble du système dans cet orbe parfait où les vérités s'éclairent, s'appuient l'une l'autre, et forment une base solide, une voûte inébranlable qui soutient tout le poids d'une conviction entière et parfaite: plus on presse sur cette voûte, plus elle s'affermir sous nos pas; et plus on examine, plus on est éclairé et convaincu.

Voilà la vraie liberté de penser qui convient à l'homme. Il ne se contente plus alors de saisir un atôme, et l'intervalle d'une heure ne borne plus sa vue. Lève les yeux, promène-les sur ce spectacle de la nuit. Que sont les royaumes de la terre devant les globes immenses où l'ame doit voyager un jour? Que sont ces globes eux-mêmes devant l'homme, formé à l'image de la divinité? Tous les mondes nombreux qui semblent se presser en foule dans l'espace trop resserré du firmament, peuvent rouler en liberté dans la capacité de l'ame, où peuvent entrer encore des globes plus grands et de nouveaux mondes.

Dans ce monde atôme, je n'y vois que des amis qui puissent nous y attacher. Lucie, Narcisse, Phi-

landre, en ont disparu. Le tombeau, comme le Cérès de la fable, a ouvert sa triple gueule, a appelé mon ame par trois cris de mort, et a fait retentir les vérités que je chante. Le vaste océan de l'éternité s'étend devant toi, Lorenzo. C'est là que vogue ta chère Clarisse. Détache ton ame de la terre, ce rocher où se brisent des ames immortelles ; coupe le cable, lève l'ancre, déploie tes voiles, appelle les vents, fixe de l'œil ton étoile polaire, et gouverne vers les régions de la vie réelle.

L'homme, dont la nature est double, a deux espèces de vie et deux espèces de mort ; la dernière est la plus terrible. La vie animale est nourrie par le soleil : elle vit de ses bienfaits, et subsiste de ses rayons. La vie intellectuelle a besoin d'une nourriture plus noble : elle la reçoit des rayons de celui qui a fait le jour. Quand nous rejetons le soleil des cieux, et que celui de la terre nous quitte, destinée de tous ceux qui rendent leurs derniers soupirs dans le crime ; plongés dans une nuit totale, nous éprouvons une double mort. Il n'est pas besoin d'efforts de la part des cieux, pour nous précipiter ; nous tombons de nous-mêmes, par une loi aussi naturelle que celle qui fait descendre vers la terre les corps graves. Avant que l'homme et Dieu puissent s'unir, il faut que l'un des deux change ; car la lumière et les ténèbres ne peuvent habiter ensemble ; et ce n'est pas Dieu qui doit changer.

Si cette double mort devient ton partage, n'accuse point Dieu d'être cruel : Dieu veut rendre l'homme heureux, si l'homme veut le souffrir. Le ciel donne à l'homme et à tous les êtres intelligents, le

noble mais dangereux pouvoir de résister à ses vues bienfaisantes ; et cette liberté étoit un don nécessaire. Sans elle , les anges et les hommes ne seroient que des automates passifs , incapables de mériter la louange ou le blâme. Le pouvoir de faire à son gré son bonheur ou son malheur , est l'essence de tout être raisonnable ; autrement la raison resteroit oisive et sans emploi. Demander l'impuissance d'être malheureux , c'est demander l'impuissance d'être heureux. Le ciel veut notre bonheur ; il nous l'offre , il nous invite à l'accepter , mais sans nous y contraindre. L'homme seul est l'artisan de ses destinées immortelles. S'il tombe dans l'abîme , c'est lui qui s'y précipite ; et cette chute est inévitable pour quiconque n'apprend que de la mort , le terrible secret de son immortalité.

Pourquoi douterois-tu encore d'une seconde vie ? Vivre éternellement est le vœu de la nature. Pourquoi résister , tandis que dans tout le reste l'esprit croit si facilement ce que le cœur désire passionnément ? Si ta foi chancelle , c'est que ce désir est étouffé. Et quelle en est la cause ? Je vais te le dire. Dès qu'on a des sujets de redouter l'avenir , on ne le souhaite plus ; et dès qu'on cesse de le souhaiter , on cherche bientôt à n'y plus croire. C'est ainsi que notre incrédulité décèle nos crimes. Lorenzo , si tu ne rougis pas de tes crimes , rougis du moins de ton hypocrisie.

Craindre l'avenir ! Hé pourquoi ? Etre incrédule et craindre ! craindre un rêve , une fable !... Ah ! tes terreurs démontrent l'évidence de la cause que je défends ; l'incrédulité se dément elle-même ; elle

avoue, sans le vouloir, qu'il est une vie immortelle. Chose surprenante! l'incrédulité devient un symbole de foi, une confession de nos crimes; et les apostats se transforment en théologiens orthodoxes!

Lorenzo, cesse de contredire Lorenzo, et jette enfin ce masque inutile qui se laisse pénétrer. Croistu qu'il n'y ait que la religion qui ait son hypocrisie? Le vice a la sienne, et nos incrédules sont les hypocrites de Satan. Ils aspirent au dernier excès de corruption, et ils ne peuvent devenir aussi méchants qu'ils le voudroient. Quand la pensée de l'avenir vient les visiter, et entre de force dans leur ame; comme Satan, ils rampent, ils tremblent, ils croient. Est-il une espèce d'hypocrisie plus détestable? En est-il d'aussi funeste à l'espèce humaine? Que d'exécration, que de mépris est dû à cette espèce d'hypocrites!

Au lieu de tourmenter ton imagination pour réfuter mes raisonnements par d'insolentes impiétés, réforme tes mœurs, et jouis de la vérité. Mais t'avouerai-je ce qui résultera de cette réforme? Ton orgueil ne va-t-il pas se révolter? Plus tes mœurs seront épurées, plus ta foi deviendra sublime: l'un est la conséquence inévitable de l'autre. Un honnête déiste, que la lumière de l'évangile vient à éclairer, s'ennoblit par degrés, et finit par être chrétien. Dès que cet heureux changement s'opère, alors mes raisonnements deviennent superflus: l'immortalité se montre à l'ame convaincue, dans le jour éclatant de l'évidence. Un chrétien habite, comme l'Uriel de Milton, sur le globe même du soleil. Flottant dans la lumière, il ne voit aucun nuage, et l'ardeur de



son espérance le transporte d'avance dans les cieux. Lorenzo , monte sur la sphère de ce soleil brillant : l'entreprise est aisée ; il t'invite , il descend du ciel pour t'attirer , et te conduire vers la sphère d'où il est sorti. Lis avec respect les pages sacrées de l'Écriture , où éclatent les preuves de l'immortalité ; pages vénérables que l'univers entier ne pourroit produire , et que l'incendie général de la nature ne peut détruire : ces divins caractères sont gravés dans l'ame des anges ; ils sont ineffaçables ; il ne s'en perdra pas un seul sous les ruines de la nature.

Oses-tu bien dédaigner avec orgueil l'objet de l'adoration des cieux ? Malheureux ! ton ange gardien est en pleurs à tes côtés. Les anges et les hommes applaudissent aux vérités que je chante ; mais les beaux-esprits me remercient avec un sourire moqueur , du rêve nocturne que je leur débite. Oh ! quelles noires vapeurs s'élèvent du fond des cœurs corrompus , et vont obscurcir la tête où siegeoit la raison ! Les talents nous mènent à l'orgueil , et l'orgueil aux excès les plus honteux. L'incrédulité semillante est , pour ainsi dire , la cocarde des beaux-esprits ; ils en décorent leur front insolent , et s'accoutument à braver le ciel. C'est en perdant leur être qu'ils parviennent à sommeiller dans une terrible sécurité.

Lorenzo , si ton système a l'éclat de la vérité , si sa lumière fait évanouir mes rêveries , si cette terre est le dernier terme de l'homme , souviens-toi d'être un vrai fripon : ne t'égare jamais vers la vertu , tu perdrais trop à être vertueux. Le crime seul peut gagner à l'anéantissement. Heureux sys-

tême, qui nous ôte toutes les consolations de la vie, donne la mort à l'espérance, et fait du vice un devoir ! Incrédules, si votre système est le véritable, pourquoi donc vous tourmenter à faire de foibles prosélytes ? Que deviennent ce zèle pour la vertu et cet amour pour l'homme dont vous faites parade ? Pour ces sentiments, j'avouerai sans peine qu'ils sont anéantis en vous.

Par quel moyen vous rappeler ? Oserai-je me flatter que mes chants ramèneront ces philosophes si profonds ? Si j'ai donné à celui-ci le titre d'*infidèle rappelé*, sachez que ce qu'il y a de flatteur dans le titre s'adresse à vous et non à moi. Mettez votre gloire à justifier mon titre ; la mienne sera d'en bénir le ciel, et de me réjouir de votre bonheur. Mais votre mal est si opiniâtre et si invétéré, qu'il résiste à la force du remède infailible que je prescris. Cependant je ne veux encore ni croire à ma victoire, ni en désespérer. Mais j'espère qu'avant peu mes rêveries nocturnes éveilleront vos cœurs, et enseigneront à votre sagesse l'art d'être sage. Car pourquoi des âmes immortelles, formées pour le bonheur, souhaiteroient-elles vainement que les âmes pussent mourir ? Oh ! laissez vivre ce qui ne peut jamais mourir, et couronnez les vœux, les desseins et les travaux du ciel ; augmentez la joie des anges, et consentez à la partager un jour. Voilà ce qui mettra au titre de mon chant le sceau sacré de l'approbation ; c'est d'en haut qu'il aura reçu la permission d'imprimer, et les sages s'écrieront avec transport : (1) *Un infidèle rappelé*.

(1) Les sixième et septième nuits sont intitulées dans l'original, *the infidel reclaimed*, l'infidèle rappelé.

Pourquoi l'homme est-il si rebelle à la vertu et à la foi ? Voici quelle en est la cause : le présent nous fait à tous une vive impression ; l'avenir ne nous touche que foiblement : est-ce là le moyen d'être des hommes ? Si nous voulons l'être réellement , il faut que ce soit tout le contraire.

Mais pourquoi , diras-tu , chercher à empoisonner les plaisirs de ce monde ? Ce n'est pas là mon intention : je prétends au contraire assurer ton bonheur , et le rendre solide et durable. Vois combien l'espérance nous tyrannise ; elle force l'ambition de lâcher la proie dont elle s'est saisie , de dédaigner la branche féconde et chargée de fruits , qui est sous sa main , portât-elle des couronnes , pour s'élancer vers l'objet éloigné , et chercher à travers mille travaux et mille périls , quoi ?... le repos ! Si l'espérance des biens de la terre peut , par la conquête de ces biens si frivoles et si passagers , changer en doux plaisirs les fatigues et les peines , que ne doit donc pas faire cette espérance céleste , dont l'objet sont des biens qui ne peuvent nous échapper sans notre aveu ; cette espérance d'un bonheur sans bornes , d'un bonheur qu'il est impossible à l'homme de décrire , et au temps de finir ?

Cette espérance est le bien le plus précieux de la terre : c'est ici-bas le seul trésor de l'homme , jusqu'à ce qu'il soit plus qu'homme. L'espérance est de toutes nos passions celle qui est notre première amie , quelque nom fastueux que portent les autres.

Concluons donc que la somme totale de notre félicité consiste dans l'espérance et la possession d'un heureux avenir : on ne trouvera pas sans doute ce

sujet que j'ai choisi, trivial et peu élevé. Vous, ennemis de la poésie, hommes sensés qui dédaignent l'harmonie et la beauté des vers, vous oubliez que la poésie fait l'ornement d'une partie de votre bible. Sachez que des vérités importantes peuvent plaire même en vers. Vous vantez les caractères graves et sérieux ; vous avez raison : mais s'il y a de l'importance et du poids dans une éternité, que l'homme grave écoute donc mes chants, et devienne encore plus sérieux et plus réfléchi.

DOUZIÈME NUIT.

LES AVANTAGES DE LA NUIT
ET DE LA SOLITUDE.

LES pensées mâles de la vertu , les nobles élans du génie , les brûlants transports d'un cœur sensible , sont perdus pour l'homme qui croit qu'être seul est une solitude. Le malheureux s'est condamné à ne les jamais sentir. Dieu et la raison ! quelle immense société ! que leurs entretiens sont sublimes ! que leur commerce est plein de douceur ! Ils s'approchent de l'homme à mesure que le monde s'en éloigne. Encore quelques jours , et tout nous aura abandonné : il ne restera pour l'homme que sa conscience et Dieu. Qu'il sera terrible alors de les rencontrer seuls , de les voir en face pour la première fois , et d'être pour eux un étranger méconnu, désavoué ! Hâtons-nous de nous réconcilier avec eux , et de nous les attacher par

des nœuds éternels. Pour remplir nos désirs , l'univers n'a rien de plus à nous offrir ; ou , s'il nous reste encore quelque chose à désirer , c'est un ami. Mais que les amis sont mortels ! Le dangereux désir ! Qu'il est doux d'en avoir ! qu'il est cruel d'en avoir eu !

Je n'ai rien de commun avec vous , poètes insensés que la fortune enivre et que l'erreur entraîne. Déserteurs de la raison , légers amants de la folie , vous suivez en folâtrant les fantômes brillants de la vie. Dans vos bruyants transports , vous invoquez l'astre du jour , vous chantez à sa clarté , vous célébrez les fausses douceurs d'un monde corrompu , jusqu'à ce que votre voix meure étouffée sous le drap mortuaire. Moi , j'invoque la nuit et je cherche son obscurité sacrée. Mes chants ne sont point des chants de joie ; et mon génie n'aspire point à l'honneur honteux de sortir des fers de la raison.

Trop de fois les muses ont eu à rougir de leurs enfants dégénérés ; trop de fois elles les ont vus s'avilir à défendre la cau-

se des sens , vouloir ennoblir ce qui est vil , honorer ce qui est abject. La poésie a-t-elle donc reçu des cieux ses charmes enchanteurs et son pouvoir magique, pour se prostituer au vice , et cacher son visage difforme sous un masque séduisant? (a)

Quelle est la source de cet abus si fréquent et si déplorable? Deux penchans opposés se disputent le cœur de l'homme, et le tirent en sens contraire : l'orgueil , comme l'aigle superbe , se plaît à monter et cherche les hauteurs ; la volupté se traîne sur la terre , et se trouve heureuse de partager les sensations de la brute. L'homme est également fier et sensible : il voudroit à la fois s'ennoblir et jouir ; s'élever avec l'ame et ramper avec le corps. Mais les plaisirs trop grossiers des sens offensent le goût noble et délicat de la raison. Que fait l'homme ? Il abuse des talents pour rendre le vice aimable et nous cacher sa bassesse : l'esprit , comme un sophiste adroit , trouve le secret de nous créer une raison nouvelle , qui , plus souple et moins difficile , se prête aux

plus viles jouissances : ce charlatan imposteur éblouit nos yeux par ses prestiges ; il environne l'ame d'illusions trompeuses, et lui fait avaler un poison agréable. L'ame, doucement assoupie, tombe dans une molle langueur, perd par degrés sa force et sa fierté, se familiarise avec le vice ; et, se livrant à l'erreur qui l'enchanter, elle s'oublie délicieusement dans les égarements de la folie. L'orgueil devient complaisant ; ce qui le révoltoit ne le choque plus : l'homme se plonge gaiement dans la débauche, s'abandonne sans remords à ses excès, et se pardonne ses vices, dont il ne sent plus l'horreur. Art détestable, qui corrompt les mœurs, efface des joues de l'homme la noble pudeur de la nature, et lui donne un front qui ne sait plus rougir ! On se plaît dans son avilissement, on s'en fait gloire ; l'écrivain coupable s'applaudit de ses honteux succès, et le vice infâme demande impudemment à la louange le salaire de la vertu.

De combien de volumes cette morale

sensuelle et dépravée n'a-t-elle pas inondé le monde littéraire? Les apologistes des sens sont bien plus nombreux que ceux de la raison. Partout les talents ont semé des fleurs sur les taches du vice. On voit des muses libertines détacher sans pudeur la chaste ceinture des grâces, de l'air indifférent dont elles invitent le dieu bourgeonné du vin à remplir sa coupe joyeuse. Comment le génie peut-il déshonorer sa noblesse par ces écrits flétrissants, et se dévouer à une honteuse immortalité?

Mais que ces productions criminelles ne fassent pas condamner le poète qui sent sa dignité. S'il est des syrènes qui chantent le vice, il est aussi des muses dont la voix mâle et céleste sait rendre les fiers accents (*b*) de la vertu. Qu'elle est respectable, celle qui dédaigne de s'arrêter dans le cercle étroit du temps; et, voyant ce monde tel qu'il est, un point dans la vaste étendue de la nature, s'élance de ce point obscur pour parcourir les mondes semés dans l'espace, et s'éle-

ver par degrés jusqu'à l'Être universel , à la source éternelle des êtres !

Arrivée à ce dernier terme du vol de la pensée , elle reconnoît que , malgré l'immense et brillante étendue de la matière , ce n'est que dans le monde moral qu'il faut chercher la vraie grandeur.

N'espère donc point , Lorenzo , trouver ici de vains amusements : tu ne respireras point dans mes vers l'haleine impure et brûlante des passions ; tu n'y verras point le vice flatté , ni la vraie grandeur méconnue : n'y cherche pas davantage ces fables ingénieuses et frivoles , ces rians tableaux , et ces paysages enchantés que la brillante fiction couvre de fleurs. Mais tu y trouveras des leçons solennelles , des images vénérables , des vérités graves , qui descendent du sein de l'éternité dans mon ame au travers de l'espace où je vois rouler ces astres nocturnes , au milieu de ces ténèbres dont je suis enveloppé comme d'un voile , dans ce silence profond qui représente celui de la mort. Tu y trouveras des pen-

sées d'une éternelle vérité, qui, sans que tu les appelles, reparoîtront devant ton ame à tes derniers moments. Et toi, nuit, tes ombres viennent se mêler aux tableaux que je trace, et ma mélancolie leur donne encore des nuances plus foncées et des couleurs plus sombres. Et cependant, aimables fous, vous qui voulez toujours rire, j'ose me flatter que mes chants austères captiveront votre oreille, si ce qui vous importe le plus peut vous intéresser. Mais si vous me refusez vos suffrages, sachez que les sages goûteront les vérités que je chante, en sentiront le prix, et me donneront cette approbation intime qui part du cœur; récompense plus précieuse et plus honorable pour moi que de vains éloges. L'écrivain qui ne cherche que sa gloire, et borne à lui le fruit de ses ouvrages, ne la mérita jamais : follement amoureux d'un son, et courant après une ombre, il augmente la foule des insensés.

Mais surtout, ô Lichtfield, que je ne sois pas privé de ton approbation : c'est

de la tienne que je suis le plus jaloux. Ne crois pas non plus que je m'élève jusqu'à toi par ma seule audace. La jeune Narcisse ne t'est pas inconnue, elle ne t'est pas étrangère ; les liens du sang et de la vertu vous unissoient : eh bien ! c'est elle qui , de ses berceaux fleuris d'amaranthe , descend d'elle-même vers toi, et vient solliciter pour ma muse un accueil favorable. Ne crains point que je t'afflige de ton éloge ; mais si je me tais sur ta louange , c'est pour chanter celle de l'Éternel.

Est-ce toi , père des êtres , toi qui portois leur germe dans ton sein avant de les faire éclore , qui voyois présentes sous tes yeux toutes les révolutions de l'univers futur ; est-ce toi dont la main invisible m'a conduit aux bords d'une source plus pure que la source vantée de Castalie , et m'y laisse boire un nectar merveilleux qui m'inspire , et m'enivre d'un enthousiasme divin ? Ou bien , est-ce quelqu'un des ministres célestes que tu déposes de ton trône , pour veiller à la

paix de l'homme , écarter de son ame les pensées vaines et basses , et l'élever aux pensées utiles et sublimes ? Ma soif de la vérité est encore loin de s'éteindre ; et cependant , depuis long - temps , mon ame , soutenue de ton secours , voyage avec délices dans l'étendue de l'univers moral , et recueille ses trésors à la clarté des étoiles.

Oui , c'est la clarté tranquille des étoiles qui éclaire le mieux les pas du génie : c'est avec la nuit que la pensée s'éveille ; c'est au milieu des ténèbres que l'ame reçoit ses plus vives illuminations , et que sa vue devient plus perçante. Dans le jour , excédée du mouvement de la vie , étourdie du bruit , éblouie par une lumière trop vive , coudoyée , pour ainsi dire , et ballottée par la foule , elle flotte dans l'ivresse des sens , et s'égare loin de la raison. L'ame alors est toute passive ; les objets extérieurs lui imposent ses pensées : troublées , interrompues , elles meurent imparfaites , et ne peuvent mûrir. Mais avec la nuit , l'ame retrouve sa

liberté, et se possède tout entière : ses passions se calment dans la paix du silence ; ses pensées , plus intérieures et plus recueillies , laissent des empreintes plus profondes : elle n'est plus asservie aux impressions des sens ; elle ne reçoit plus en esclave , elle se donne à son choix ses idées indépendantes , et les ordonne à son gré dans le plan qu'elle préfère : l'étendue d'un monde ne borne pas son activité ; elle voyage dans les cieux , et revient ensuite s'abattre sur la terre. Ainsi les matelots , fatigués d'une course immense , jettent l'ancre au fond des mers , et se reposent.

Quand la nuit a laissé tomber son obscur rideau , je crois voir l'ombre du bras de l'Éternel étendu entre l'homme et les vains objets qu'il veut lui cacher : le théâtre inconstant du monde s'éloigne et disparoît à nos yeux ; un intervalle immense et désert nous en sépare. Du bruit de son agitation tumultueuse , il ne parvient plus à l'oreille que des sons affoiblis et confus , qui se perdent dans le

vague de l'air ; et nous pouvons de loin et sans péril contempler ses flots et ses naufrages. Dans ces instants d'un calme parfait, l'ame commerce librement avec les cieus, et correspond avec Dieu. L'univers que nous devons étudier est au fond de nous-mêmes : l'ame y descend ; et montant sur le trône de la conscience, elle y siège comme un souverain au milieu de son conseil, pèse le passé et prépare l'avenir. C'est alors que nos fautes ne sont plus flattées : le vice est confondu dans tous ses mensonges ; il paroît nu devant elle ; il n'a plus ces couleurs qui nous en imposaient pendant le jour : la nuit les efface comme elle efface celles des autres objets , et nous le voyons noir comme eux. Oui , ces ombres tutélaires sont un asile ouvert à l'innocence : la raison y vient reprendre sur nos cœurs ses droits et son empire. L'athée dans la nuit soupçonne un Dieu , et l'homme de bien croit sentir sa présence. O nuit ! tu es un ami qui conseille et qui répare la vertu.

La vertu, aussi délicate qu'elle est belle,

ne peut se mêler dans la foule que sa constitution fragile et tendre n'en souffre : il est rare qu'elle approche d'un monde impur, qu'elle le touche sans se salir. Peu d'hommes rapportent le soir, sans altération et sans taches, les mœurs de l'innocence du matin. Il est toujours quelque pensée qui s'efface dans la journée, quelque résolution qui est ébranlée, quelque idée, rejetée d'abord, qui revient à la charge. Et comment en seroit-il autrement ? Le bruit, le mouvement, la lumière, le concours tumultueux de la multitude des objets et des hommes, tout répand et disperse nos pensées hors de nous : l'ame errante et vagabonde s'évapore et se dissipe : elle néglige ses intérêts domestiques, quitte son poste, et nous laisse nus et sans défense, exposés aux assauts du vice et de l'exemple.

L'exemple est un corrupteur qui met adroitement notre raison dans ses intérêts. La présence du vice agit sur nous avec une force que peu d'hommes ont le courage de repousser. L'ambition s'allume

aux feux de l'ambition ; l'amour du gain se communique , comme une peste , d'un cœur à l'autre ; la débauche et la perfidie répandent autour d'elles une atmosphère contagieuse que nous respirons , et qui s'attache à nous : l'homme apprend en riant à l'homme à devenir inhumain : les passions se mêlent , fermentent et nous embrasent. Un léger coup d'œil , lancé et rencontré au hasard , a souvent porté dans un cœur la fièvre soudaine de l'amour , ou les palpitations douloureuses de l'envie et de la haine. On ne peut voir , on ne peut entendre sans péril : nous sommes exposés par tous nos sens. Dans cette école publique de vice et d'erreur , il faut opter entre le rôle de disciple et de censeur ; il faut s'avouer complice , ou se déclarer ennemi. L'un souille notre innocence , l'autre trouble notre paix. La sûreté est toujours loin de la multitude. Aussi les sages ont-ils reçu de la nature un instinct qui les pousse vers la retraite , et les fait soupirer après l'ombre et la solitude.

Dieu fit la nuit et ses astres pour élever l'ame, échauffer le génie, et entretenir dans le cœur de l'homme l'amour de la sublime sagesse. Mais l'homme audacieux traverse partout ses sages desseins, détruit l'ordre qu'il avoit établi, et corrompt les bienfaits de la nature : de ce voile sacré d'étonnement et de respect étendu sur les merveilles de l'univers pour inspirer la vertu, il se fait un abri profane qui l'encourage au crime. Les scélérats cachent pendant le jour leurs têtes monstrueuses : le brigand et l'assassin dorment au fond de leurs cavernes, jusqu'à ce que les ombres descendent : maintenant ils veillent unis, et s'élancent ensemble sur la trace de leur proie : maintenant les astres épouvantés les voient marcher le front levé dans les ténèbres, et redoubler l'horreur de la nuit par l'horreur de leurs forfaits. L'avare enfouissant son trésor, est épié par le voleur qui le déterre, et demain, le malheureux se lèvera dans l'indigence. Maintenant les noirs complots et les conspirations sourdes sont éveillées ;

l'obscurité est seule confidente de leurs affreux desseins. Préparant loin de la lumière le désordre et la dévastation, elles méditent les attentats qui doivent ébranler les royaumes et les inonder de sang. Voici l'instant où les enfants de la débauche s'abandonnent avec fureur à ses derniers excès. A cette heure même... dois-je le taire ou le publier? pourquoi la foudre repose-t-elle oisive? à cette heure, l'infâme adultère monte d'un pas assuré dans la couche nuptiale de son ami, et se rit des hommes et de Dieu. C'est ainsi que les mortels insensés, toujours en contradiction avec Dieu et avec eux-mêmes, sans crainte et sans pudeur, exposent leurs crimes nus à l'œil chaste des cieux, tandis qu'ils frissonnent et pâlisent à la vue d'un mortel. Les astres de la nuit ont-ils donc été formés pour servir les scélérats; et ne mêlent-ils aux ténèbres leurs clartés incertaines, que pour guider le poignard en cachant le coupable?

Laissons ces insectes malfaisants qui se nourrissent de venin, rampent dans

l'ombre, infestent la nuit. Il fut jadis une race de mortels sublimes, qui surent jouir des cieux et en faire un noble usage: leur ame forte et vigoureuse y montoit sur l'aile de la contemplation. Ces sages de l'antiquité, qui ont éclairé l'espèce humaine, interrogeoient les astres du firmament, leur demandoient conseil, et obéissoient à leurs réponses. Le divin Platon, le philosophie de Stagyre, ceux de Tusculum et de Cordoue, noms immortels ! se promenoient comme des dieux dans les espaces illimités. C'est là qu'ils puisoient leur noble mépris de la vie, et que leur génie rallumoit ses feux. La nuit, ces héros du monde moral visitoient Dieu, et s'entretenoient avec lui : sa présence échauffoit, agrandissoit leur ame, et la remplissoit d'espérances immortelles. Plus joyeux et plus riches au sortir de ce commerce intime avec la divinité, ils revenoient parmi les hommes, parcourir avec courage le cercle éclatant de leurs jours, et marchaient d'un pas plus ferme dans les sentiers de la vertu.

Dans tous les siècles dont la lune a éclairé les nuits, elle fut une lampe allumée par le créateur pour les veilles du sage ; c'est aux rayons de sa lumière épurée qu'il cherche et rencontre la vérité. Perçons la retraite du célèbre athénien qui le premier évoqua des cieux la philosophie, la força d'habiter sur la terre et d'être utile aux hommes, aux hommes ingrats, dont il reçut pour ce bienfait une coupe empoisonnée ! tandis que les astres de la nuit, craignant de distraire Socrate, glissent en silence au-dessus de sa tête, et semblent s'arrêter à contempler ce sage qui doit un jour prendre sa place dans leurs sphères : voyez son ame en travail, poursuivant sans relâche son ardente prière à la sagesse, et recevant ses oracles dans le sanctuaire de la solitude ; voyez-le, tant que la nuit dure, rester dans la même attitude, immobile, et comme enchaîné à son objet. C'est avec regret qu'il voit poindre l'aurore. Déjà le soleil importun (1) sort vermeil du sein

(1) Comme un buveur nocturne.

des ondes, et ramène le bruit et les vaines paroles : il offusque de ses rayons turbulents la lumière pure et tranquille qui luisoit sur l'ame du philosophe ; il l'arrache à ses méditations , et le rentraîne dans le tumulte du monde.

Que les peuples de l'Inde , et cette troupe d'insensés qui n'aiment que les vanités légères , adorent le soleil et s'agitent à sa lumière ; la nuit a pour moi quelque chose de plus auguste et de plus divin. Je vous salue , moments solitaires , restes précieux du temps , échappés au ravage des journées : favorable minuit , je te salue ! Que la joie qui me pénètre en ce moment est pure et voluptueuse ! Comme mon ame se sent jouir d'une liberté complète ! Non , je ne me sens point emprisonné dans ces ténèbres : elles forment un berceau charmant qui me couvre , et sous lequel je me promène avec délices. Douce et féconde obscurité , comme mes pensées naissent d'elles-mêmes et se présentent en foule sous ton abri favorable ! le jour ne fait que les énerver et les flétrir.

Ce n'est pas du soleil que la pensée emprunte sa lumière : elle la puise dans cette source de feu dont une émanation a donné la vie à tous les êtres , et le mouvement à la matière ; dans ce séjour élevé d'où descend la céleste Uranie. C'est la divinité de mes chants ; elle daigne s'abaisser jusqu'à moi , et me visiter dans la nuit... Mais qu'elle est soigneuse de rappeler mes pensées sous un joug rigoureux, mais nécessaire ! Elle vient d'interrompre les transports de plaisir où m'égaroient les charmes de la nuit : hélas ! elle ramène mon ame sur un objet qui excite dans mon cœur des battements bien différents.... sur la tombe de Narcisse !

Dans quelle tristesse je me sens tout-à-coup replongé ! Est-ce foiblesse de la nature ? est-ce une vapeur mortelle qui vient de s'insinuer dans mes veines et de glacer mon sang ? Tous les hommes sont-ils comme moi , sujets à passer si rapidement d'un extrême à l'autre ? Oui , sans doute... Que d'inégalités dans l'homme !

Tantôt nous planons dans les hauteurs, tantôt nous retombons dans un abîme: rester constamment le même, est un état au-dessus de nos forces. Que l'ame paie cher le loyer de sa chétive demeure! Que les conseils de la raison sont ridicules et vains! elle ne fait qu'aggraver le sentiment de nos maux par la triste conviction de notre impuissance. Dans cette région obscure, et toujours chargée d'orages, l'ame la plus courageuse lutte en vain contre les assauts de la destinée; elle s'agite et se tourmente dans sa foiblesse, sans pouvoir s'élever jamais au-dessus de ses maux: ou, si elle vient à bout de se soulever, elle ne se soutient pas longtemps; bientôt elle retombe. Toute notre gloire est de ne pas céder, et de nous relever sans cesse, quoique sans cesse terrassés.

C'est en vain que l'on cherche dans l'homme plus que l'homme même: malgré l'orgueil de nos résolutions, et la fierté de notre prévoyance, l'expérience nous dément à chaque instant, et renverse nos

trophées à mesure que nos mains les élèvent. Moi qui, dernièrement, dégagé des ombres du tombeau où la douleur avoit long-temps captivé ma pensée, m'élançai dans les régions éthérées, touchai la voûte des étoiles, et là, supérieur à la peine, et comme revêtu déjà de l'immortalité, ouvris au genre humain les portes éternelles de la gloire, et l'appelois dans le séjour du bonheur; aujourd'hui, je sens mes forces m'abandonner, et je tombe soudain de cette élévation (1) dans une mer de tristesse!... Mais du moins je n'y resterai pas abîmé et perdu. Qu'il est malheureux celui qui n'a jamais pleuré! Moi, je sais trouver un trésor dans mes larmes. Je n'imite point l'homme mal avisé, qui ne prend de la tristesse que ses tourments, et rejette les fruits inestimables qu'elle produit: ses malheurs sont perdus pour lui: c'est en vain que le sort redouble ses coups et le châtie; il ne le rend pas plus sage.

(1) Comme celui à qui la fable donna des ailes attachées avec de la cire.

NOTES.

(a) L'esprit est un vrai payen qui déifie la brute, et nous cherche dans la fange des plaisirs immondes. La volupté rampante, comme l'alouette, bâtit son nid sur la surface de la terre. Le plaisir et l'orgueil, ennemis mortels par leur nature, et destinés à se faire dans le cœur de l'homme une guerre éternelle, se réconcilient par l'adresse de l'esprit, concluent ensemble une paix funeste, et se donnant la main, livrent l'homme à la débauche, cachée désormais sous les dehors de la délicatesse et de la gaieté.

(b) Il est un orgueil décent qui sied bien à la poésie, quand elle parle à la prose, sa jeune sœur, qui souvent n'est pas plus sage.

FIN DU TOME PREMIER.

A DOLE, DE L'IMPR. DE JOLY.



TABLE

DU TOME PREMIER.

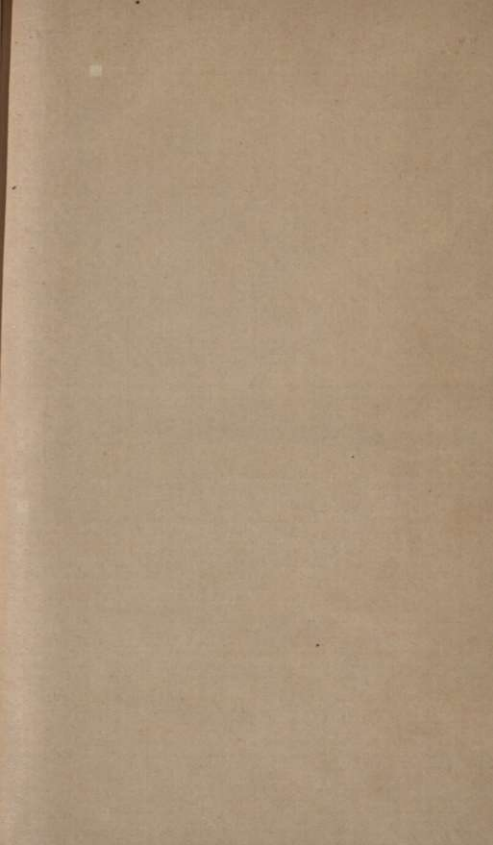
DISCOURS PRÉLIMINAIRE.	Page 5
AVIS AU LECTEUR.	61

LES COMPLAINTES

OU LES NUITS D'YOUNG.

PREMIÈRE NUIT. Misères de l'humanité.	63
Adressée à M. Arthur Onslow.	
<i>Notes.</i>	90
DEUXIÈME NUIT. L'amitié.	91
Au comte de Wilmington.	
<i>Notes.</i>	106
TROISIÈME NUIT. Le temps.	108
Au comte de Wilmington.	
<i>Notes.</i>	129
QUATRIÈME NUIT. Narcisse.	132
A la duchesse de P. D.	
<i>Notes.</i>	147

CINQUIÈME NUIT. Le remède contre la crainte de la mort.	150
<i>Notes.</i>	173
SIXIÈME NUIT. L'oubli de la mort. . .	194
<i>Notes.</i>	210
SEPTIÈME NUIT. Le caractère de la mort.	218
<i>Notes.</i>	228
HUITIÈME NUIT. L'immortalité. . . .	234
<i>Notes.</i>	254
NEUVIÈME NUIT. L'immortalité, preu- ves physiques.	257
<i>Notes.</i>	271
DIXIÈME NUIT. L'immortalité, preuves morales tirées de l'homme.	273
<i>Notes.</i>	305
ONZIÈME NUIT. L'anéantissement. . .	313
<i>Notes.</i>	324
DOUZIÈME NUIT. Les avantages de la nuit et de la solitude.	340
<i>Notes.</i>	361



1875
L'année 1875 a été une année
très bonne pour la culture

de la vigne. Les vendanges
ont été faites à temps et les
cuvées ont été bien traitées.

Le vin a été de bonne qualité
et les récoltes ont été abondantes.
Les maladies ont été rares.

Les récoltes de blé ont été
également bonnes. Les
maladies ont été rares.

Les récoltes de maïs ont été
également bonnes. Les
maladies ont été rares.

Les récoltes de seigle ont été
également bonnes. Les
maladies ont été rares.

Les récoltes de sarrasin ont été
également bonnes. Les
maladies ont été rares.

Les récoltes de millet ont été
également bonnes. Les
maladies ont été rares.

Les récoltes de sorgho ont été
également bonnes. Les
maladies ont été rares.

